


R. LAFRAMBOISE.

M Laframboise

LETTRES
DE MESSIRE
PAUL GODET DES MARAIS
EVEQUE DE CHARTRES
A MADAME
DE MAINTENON,

Recueillies par M. L'ABBÉ BERTHIER.

Misericordias Domini in æternùm cantabo.

Pſalm.

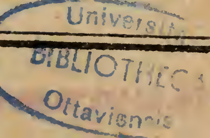
TOME NEUVIÉME.



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE ERIALED, Imp. Libr.

M. DCC. LVII.



P

~~Ce Présent a madame~~
~~Veuve Lamorandière~~
1787

Madame Lapreunoin

PRÉFACE.

CEs lettres m'ont paru dignes de voir le jour, & propres à faire connoître un Evêque qui a fait honneur à l'Eglise, & une femme qui a fait honneur à son siécle.

Peut importe au Lecteur de sçavoir comment elles me sont tombées entre les mains. Qu'il en jouisse, qu'il en profite ! c'est tout ce que je demande de lui, & tout ce qu'il aura de moi.

L'histoire de Me. de Maintenon, que M. de la Baumelle fait imprimer actuellement en Hollande, sera ou démentie ou confirmée par ces lettres : & c'est ce qui m'a engagé à n'en pas différer l'impression.

Elles ennuyeront ces courtisans, pour qui la vertu est une chimère, ces sages du siécle pour qui la dévotion est un ridicule, ces beaux esprits qui lisent tout pour tout dédaigner, ces femmes qui n'aiment que les livres aussi frivoles qu'elles. Mais ce n'est point pour eux qu'elles ont été écrites, ni pour eux que je les publie.

Je les offre à ces ames pures & innocentes, qui aiment Dieu, ne cherchent que lui, & ne tiennent au monde, que

par le désir de le réformer par leur zèle & de l'édifier par leurs vertus.

Je les offre à ces esprits supérieurs & simples, que la grace conduit comme par la main au seul bien digne de nos vœux, & qui sçavent se rendre présent le plus obscur avenir.

Je les offres à ces hommes, que la charité & non l'ambition chargent des consciences qui sont les modéles de toutes les autres.

Je les offre à ceux qui peuvent soutenir sans étonnement le spectacle de la fille d'un gentilhomme malheureux devenuë la femme de son Roi : à ceux qui sont plus surpris de voir la vertu approchée du trône, qu'ils ne le seroient de l'y voir assise.

Quel goût les mondains pourroient-ils prendre à la lecture de lettres, où tout est saint & grand? Il leur faut des bagatelles : & ici, tout respire la plus sublime perfection.

Si cependant ce livre pouvoit toucher un seul homme vicieux, & produire une seule bonne action, je me consolerois de toutes les railleries, auxquelles je sens que j'expose la vraie piété.

En effet, que dira-t'on de ce chemin semé d'épines, par où M. de Chartres conduisoit Me. de Maintenon? on dira peut-être que le directeur & la dirigée étoient

également superstitieux, ou que le propre de la dévotion est de retrecir l'esprit, comme s'il falloit juger de la grandeur évangélique par les maximes de la sagesse humaine, comme si l'on avoit déja oublié ce Philosophe chrétien, qui d'une main se donnoit la discipline, & de l'autre foudroyoit les Docteurs de la morale relâchée.

Il y a dans la piété un goût, un attrait dont l'expérience seule peut donner l'idée. Depuis que le monde se jouë de tout ce qui le condamne, depuis que l'hypocrite ne trompe presque plus personne, la piété auroit disparu, s'il n'y avoit en elle des plaisirs, qui élévent l'ame au-dessus de tous ceux que les passions donnent ou promettent.

L'amour du bien est le commencement de cette volupté céleste: l'amour du bien pour lui-même en est la perfection. Me. de Maintenon passa par ces deux états. En comparant ses lettres à l'Abbé Gobelin à celles de l'Evêque de Chartres, on voit dans les premières une ame qui va à Dieu par l'espérance, & dans les autres une ame qui y est arrivée par l'amour.

M. de Chartres avoit exigé de Me. de Maintenon qu'elle écrivit tous les soirs tout ce qu'elle avoit fait, pensé, senti, voulu dans la journée. Elle étoit fidéle à cette pratique: & avant de se coucher, elle mettoit par écrit le journal du conseil & celui de

ſa conſcience. Ces deux journaux furent jettés au feu : & Me. de Maintenon fit bien d'autres ſacrifices à l'humilité.

Je regrette peu le premier : qu'eſt-ce que l'hiſtoire des actions des hommes, en comparaiſon de l'hiſtoire de leurs ſentimens ? Mais quelle perte que ces *Comptes rendus tous les mois* par une femme qui étoit à la place des Reines ! Nous y aurions lû plus de vertus que de foibleſſes, & appris ce cœur humain qui nous eſt ſi peu connu.

M. de Chartres nous en a conſervé quelques fragmens, plus précieux que ces lettres mêmes. On y verra combien les jugemens des hommes ſont injuſtes & incertains : on y verra Me. de Maintenon paſſer en prière ces heures qu'on l'accuſoit de paſſer en intrigues.

Me. de Maintenon n'avoit-elle pas aſſez de lumières pour ſe conduire ? oui ſans doute : mais elle avoit auſſi trop de modeſtie pour ne pas s'en défier. Elle choiſit pour ſon guide un homme qui lui étoit bien inférieur du côté de l'eſprit. Fit-elle ce choix pour avoir la gloire de lui obéir & le plaiſir de le gouverner ? non : elle ſçut ſe ſoumettre à tout, & ſe plaignit ſouvent de n'être pas aſſez exercée. Du reſte, M. de Chartres ne diſcutoit, n'approfondiſſoit rien dans ſes lettres : il écrivoit ſimplement le réſultat de ſes réflexions ſur le cœur que ſa pénitente

lui avoit développé, de sorte que Me. de Maintenon étoit plutôt excitée que conduite; il ne falloit que du sentiment à une ame si sensible.

M. de Chartres ne passa jamais ses limites: il ne se servit point de son crédit sur l'esprit de sa dirigée pour se mêler des affaires d'état: & le ministre de Dieu ne traversa jamais ceux du Roi.

Qu'on ne le blâme point de l'avoir fait entrer dans les démêles de réligion. C'étoit l'opinion de son siècle, c'est encore celle du nôtre, que l'autorité civile a droit de se mêler des différens des Théologiens. Du reste, Me. de Maintenon tenoit sa mission de l'Eglise même: le bref du Pape de 1690 l'avoit tirée de cette place modeste qu'une femme doit tenir dans l'Eglise.

Invariable dans ses principes, M. de Chartres paroît par-tout plein de l'esprit de Dieu. On ne voit en lui, ni les raffinemens du quiétiste, ni les chimères de l'enthousiaste, ni les relâchemens de l'Evêque de cour: on n'y voit que le chrétien austère & le citoyen zèlé.

Son style est sans élégance, mais naturel, vif, quoique diffus, & nourri de la lecture de ces livres sacrés qu'aujourd'hui quelques Prédicateurs dédaignent presque de citer.

On sera surpris des louanges dont il ac-

cable Me. de Maintenon. Elle les lui avoit défenduës : & il ne pouvoit s'en abſtenir : elle étoit ſans ceſſe flattée par l'homme le moins flatteur : & le directeur ſembloit nourrir ſon orgueil en lui ordonnant de l'écraſer.

D'où viennent donc tant de loüanges à une femme, qui les craignoit ſi fort, parce qu'elle les aimoit? de l'admiration dont M. de Chartres étoit pénétré pour elle. Il voyoit dans ſes *redditions des comptes* l'ame la plus grande & la plus pure : ſon imagination s'enflammoit : il vouloit retenir la loüange : il ne pouvoit retenir la vérité : il lui prêchoit une humilité abſolue, & la canoniſoit toute vivante. Auſſi ne ſerois-je pas ſurpris que l'hiſtoire qu'on nous promet parut un panégirique.

Les ames les plus fortes ont leurs momens de foibleſſe : Madame de Maintenon, toujours ſainte, mais quelquefois attiédie, ou du moins privée d'une ferveur ſenſible, faiſoit ſon ſalut *avec crainte & tremblement.* Les loüanges devenoient utiles dans ces tems de ſécchereſſe, de dégoût : & Me. de Maintenon avoit beſoin d'être conſolée de tout le bien qu'elle ne faiſoit pas par le ſouvenir de tout le bien qu'elle avoit fait. Souvent auſſi il falloit l'encourager à des choſes difficiles, en lui étalant tous les tréſors dont la nature & la grace l'avoient com-

blée en un mot, puiſqu'un directeur ſi peu complaiſant la loüoit, il n'étoit point dangereux de la louer, il étoit impoſſible de ne la louer pas.

Cependant il paroit pas ces lettres mêmes, qu'elle avoit un extrême penchant à l'orgueil. Mais le Prélat qui connoiſſoit ſon intérieur ſçavoit que c'étoit un *ennemi vaincu & déſarmé*, & qu'il ne lui reſtoit plus que cet amour-propre dont l'homme ne peut ſe dépouiller, ſans ſe dépouiller de ſon être, mais que le chrétien doit toujours combattre. Cette ſecrette eſtime d'elle-même étoit un fruit de ſes vertus. Si elle avoit eu des foibleſſes d'un certain genre à ſe reprocher, elle eût eu moins de combats à livrer à la vaine gloire : l'humilité lui auroit été auſſi naturelle, qu'elle lui étoit dans le fonds étrangère ; je dis, dans le fonds du cœur, car tout ce qui pouvoit la manifeſter au-déhors avoit été réprimé. Elle n'eut eu qu'à ſe rappeller ces chutes aviliſſantes, ces ſentimens impurs dont le vice même rougit, ces péchés qui dégradent ſi fort une femme à ſes propres yeux, que renduë à la vertu, & régénérée par la grace, elle doute encore, que les plus longues humiliations puiſſent les expier. Me. de la Valliere & Me. de Maintenon arrivérent à la plus haute piété : Me. de la Valliere ne put parvenir à s'eſtimer elle-même, ni Me. de

Maintenon à se mépriser. Conduites par les mêmes principes, pourquoi différoient-elles de sentimens? parce qu'elles avoient différé de mœurs.

Comment Me. de Maintenon, si vraie dans tous ses jugemens, si sévère pour les autres, si impitoyable pour elle même, comment eut-elle pû s'estimer, si elle ne se fût apperçuë estimable, elle qui dans un de ses écrits peint si bien la honte, l'embarras, le supplice d'une femme sans vertu, quand on parle de vertu devant elle? La vanité est d'un cœur mécontent de lui même : l'orgueil est d'un cœur satisfait.

M. de Chartres eut le tems d'étudier Me. de Maintenon : il la conduisit depuis 1689 jusqu'en 1709 : il la vit dans tous les états, dans la guerre, dans la prospérité, dans les revers, toujours la même, toujours affamée de bonnes œuvres, toûjours *dévorée du zèle de la maison de Dieu*, toujours prudente, plus occuppée encore à sauver le Roi qu'à lui plaire, & toujours allant de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'elle les eût toutes acquises.

M. de la Beaumelle nous développera sans doute ce cœur si respectable & si peu connu. Je m'abstiens donc d'en rapporter quelques traits qui auroient édifié & qu'il racontera mieux que moi. Mais je ne puis me dispenser de placer ici l'

ELOGE HISTORIQUE DE M. DE CHARTRES.

PAUL GODET DES MARAIS nâquit au mois de Janvier 1648 à Talcy, paroisse du diocèse de Chartres. Son pere François des Marais, Chevalier, Seigneur, d'Aroisse, Baron d'Hertrai en Normandie, fût tué à la bataille de St. Antoine 1652. Sa mere, Marie de la Marq, maison illustre qui avoit déja donné un Evêque † à l'Eglise de Chartres, se vit engagée à rentrer dans de nouveaux liens. Ainsi Dieu pour se l'attacher tout entier lui ravit de bonne heure les objets entre lesquels son cœur eut pû se partager.

Il fut élevé par Me. de Pienne * sa tante, femme qui joignoit à tous les avantages de la fortune tous les trésors de la grace.

A l'âge de quatorze ans, il fut pourvû de l'Abbaïe d'Igny, Ordre de Citeaux, Diocèse de Rheims, possedée avant lui par l'Abbé de la Marq son oncle. Il en refusa l'administration à ses parens. Déja il sçavoit que les biens de l'Eglise appartien-

† Erard de la Marq, Cardinal & Evêque de Liége.

* Femme de M. de Pienne, gouverneur de Pignerol, Chevalier des Ordres du Roi.

nent aux pauvres, & que les parens l'oublient volontiers.

Dès ce tems, la prière étoit ſa plus chere occupation. Il fuyoit tous les plaiſirs : il ne connoiſſoit les ſpectacles que de nom : il évitoit ſur-tout la compagnie des femmes; jaloux de conſerver dans toute ſa pureté *ce corps qu'il avoit offert à Dieu en ſacrifice vivant & ſaint.* Il aimoit ſon état & n'en dédaignoit ni l'habit ni les fonctions. Il en pratiquoit toutes les vertus dès l'âge où c'eſt beaucoup de les aimer : Il étoit tout ce que la grace lui ordonnoit d'être.

Son application à l'étude altèra ſa ſanté. Les Médecins lui conſeillerent de changer d'air. Il alla à Rome. Alexandre VII. fût informé de ce mérite naiſſant, & le combla de bénédictions & de louanges. Il parcourut les principales Villes d'Italie, reçu par-tout avec diſtinction, aimé de ceux qui le connoiſſoient, recherché de ceux qui ne le connoiſſoient pas, & toujours plus modeſte.

De retour à Paris, il reprit ſes études avec plus d'application. Il ſe rendit profond dans la ſcience des ſaints. Il en répandit les lumières dans la Parroiſſe de St. Severin, où il prêcha avec plus de ſuccès que d'applaudiſſement. Il craignoit de ſe faire un nom, & ne cherchoit que la gloire de Dieu.

Du Séminaire des Bons-Enfans il entra dans celui de St. Sulpice, où il fut attiré par la réputation de M. Tronſon qui en étoit ſupérieur. Il y connu l'Abbé de Fénelon, qui étudioit les miſtiques, qui l'égarérent, tandis que l'Abbé des Marais étudioit l'écriture-ſainte qui n'égare jamais. Il parut en Sorbonne, y fut admiré, & ne le ſçut pas.

Enrichi de toutes les perfections du Sacerdoce, il en reçut l'auguſte caractère. Il célébroit avec frayeur le ſaint Sacrifice: il ſemoit avec zèle la parole de l'Evangile: il aſſiſtoit les veuves, les orphélins, les malades & les mourans: il inſtruiſoit & nourriſſoit les pauvres.

Tant de vertus & de talens engagérent l'Archevêque de Paris à lui confier le ſoin de pluſieurs maiſons réligieuſes. Il fut enſuite Supérieur du collège des *Trente-Trois*, où il connut l'Abbé Gobelin qui s'y étoit retiré, & du collège des Lombards où il gouverna les Prêtres Irlandois avec tant de zèle, que le Pape l'en félicita, & que l'Ambaſſadeur d'Angleterre alla l'en remercier de la part de ſon maître.

Une lumière ſi éclatante, diſoit M. Tronſon, *doit être placée ſur un chandelier éminent.* Madame de Guiſe qu'il dirigeoit demanda pour lui l'Evêché de Sées. Dieu le deſtinoit à une plus grande place. On lui pro-

posa de permuter son Abbaye avec l'Evêché de la Rochelle. Mais il aimoit les travaux de son état & en craignoit les honneurs.

Me. de Maintenon le connut par l'Abbé Gobelin. Il fut appellé à St. Cyr pour des rétraites & pour des confessions extraordinaires. Il refusa long-tems, craignant l'air de la Cour, & pensant que cette maison en étoit infectée. M. Tronson l'y détermina. Là commencérent l'estime, l'amitié, la confiance de Me. de Maintenon pour l'Abbé dés Marais, qui avant de l'avoir approfondie la regardoit comme une mondaine, & qui l'honora depuis comme une sainte.

En 1690, il fut nommé au siége de Chartres, toujours fort brigué à cause du voisinage qui semble donner droit à l'Evêque d'être courtisan. Ne pouvant avoir des Bulles, à cause de nos brouilleries avec Rome, il fit des Missions dans tout son Diocèse. Il jetta les fondemens des petits Séminaires qu'il établit depuis & qu'il entretint à ses dépens.

En 1692, il fut sacré Evêque à St. Cyr avec beaucoup d'éclat & de pompe. Et l'année suivante, par autorité du St. Siége, il soumit cette maison encore séculiere à la régle de St. Augustin. Ses soins infatigables la portérent au plus haut point

de perfection par des conſtitutions pleines de l'eſprit de Dieu, par des exhortations continuelles, par des entretiens fréquens ſur les devoirs de la vie Monaſtique, par ſon application à en bannir les livres dangereux & les perſonnes ſuſpectes.

En 1693, il abandonna les revenus de ſon Evêché aux pauvres de ſon Diocèſe qui ſouffroient beaucoup de la diſette des grains. Toute ſa vaiſelle d'argent conſiſtoit en une culliere & une fourchette : & il les vendit. Il forma une ſociété de perſonnes charitables qui donnerent de grands ſecours aux pauvres de la campagne.

Ces travaux apoſtoliques épuiſérent ſa ſanté. Il pria pluſieurs fois le Roi de lui permettre de quitter une place qu'il ne pouvoit plus remplir. Tous ſes amis s'y oppoſérent. Ils ſçavoient quel bien faiſoit ſa préſence ſeule.

Quelque tems après, le quiétiſme parut en France : héréſie qu'on ne put décrire ſans péril de ſe tromper ; d'autant plus dangéreuſe qu'en éloignant de la perfection elle promet d'en approcher ; qui change l'eſprit en matière en lui ôtant la liberté d'agir : qui laiſſe la prière aux ames imparfaites & ſe repaît de chimères & de ſentimens. Il condamna Me. Guion, ſans craindre les ennemis que ſon zèle lui feroit, & M. de Cambrai ſans être re-

tenu par ſon ancienne amitié pour lui : ſes ordonnances détrompérent quelques quiétiſtes.

Il ſollicita l'érection de l'Evêché de Blois au dépens de celui de Chartres. Le Roi voulut l'en dédommager en lui donnant la charge de Conſeiller d'état d'Egliſe. Le ſaint Prélat la refuſa, diſant qu'elle le détourneroit de la conduite de ſon Diocèſe. Il refuſa, par le même principe, la nomination au Cardinalat. Il pria le Roi de conférer cet honneur à un homme plus propre que lui à ſoutenir la dignité de la pourpre, & à jouer un rôle dans ces intrigues dont la Cour de Rome eſt le centre.

Lorſque le fameux cas de conſcience ſcandaliſa toute l'Egliſe, il s'éleva contre cet écrit avec une fermeté apoſtolique. Le Pape fut charmé de ſon ordonnance, & l'en fit remercier par ſes Nonces. Pluſieurs Evêques en ſuivirent les principes dans les leurs : quelques-uns y renvoyerent leurs diocèſains dans leurs Mandemens. L'électeur de Cologne & l'Archevêque de Malines la firent traduire en latin & la donnerent en entier à leurs Peuples : avouant qu'ils ne pouvoient leur rien offrir de meilleur. Enfin Clement XI. l'adopta dans ſa Bulle.

La nouvelle Théologie du Pere Juenin parut. M. de Chartres la trouva ſi dange-

reuſe, que malgré la foibleſſe de ſa ſanté, malgré les ennemis dont il alloit être aſſailli, il travailla ſans relâche à cette belle ordonnance, que tous les Théologiens regarderent comme un chef-d'œuvre. Il honoroit les Jéſuites; mais il ne dépendit jamais d'eux. Il aimoit M. le Cardinal de Noailles : mais ſans égard à ſon inclination, il s'éleva contre la protection que ce Prélat accordoit aux Janſéniſtes. Dans les guerres de l'Egliſe, il regardoit la neutralité comme une trahiſon contre elle. Il eut rougi d'être le ſpectateur oiſif & muet des ravages que les hérétiques y faiſoient par leurs cabales & par leur réſiſtance.

Sa vie étoit auſſi pure que ſa doctrine. Il faiſoit chaque jour une demi-heure d'oraiſon : tous les matins il liſoit & méditoit la ſainte écriture. Sa converſation rouloit toujours ſur des choſes de piété : & jamais homme ne dit moins de paroles oiſeuſes. Il faiſoit tous les ans une retraite de huit jours avec ſon Clergé. Ses lettres au Roi, aux Princes, aux Papes, au Roi d'Eſpagne étoient dignes des premiers ſiécles de l'Egliſe. Il faiſoit tous les jours la prière avec ſes domeſtiques : ſa maiſon étoit auſſi reglée qu'un couvent : il n'y eut pas ſouffert un homme oiſif. Il

prêchoit souvent. Il ne plaisoit pas : il convertissoit. Il couroit de bonne œuvre en bonne œuvre. Il donnoit exactement audience : & les plus importuns pouvoient réussir à exciter en lui un mouvement d'impatience ou d'ennui. En voyage, il écrivoit, il étudioit, il prioit.

Son zèle, en ne consultant pas ses forces, les affoiblit, de sorte qu'on peut dire avec vérité qu'il s'est consommé pour la défense de la foi & pour le salut des ames. Il demanda pour toute grace à Me. de Maintenon, que le Roi lui permit de se choisir un successeur qui put, disoit-il, réparer les fautes qu'il avoit faites & soutenir le bien auquel il avoit contribué. On lui donna pour coadjuteur M. l'Abbé de Montiers de Merinville son neveu.

Ses infirmités augmentérent avec l'âge. Il vit approcher le dernier moment sans effroi. Sa patience, sa douceur, sa résignation ravissoient tout ce qui étoit autour de son lit. Il reçut le Saint Viatique des mains de son neveu en présence de tout le Clergé de sa Cathédrale avec les sentimens de la plus éminente foi. Il fit à son Chapitre un discours touchant sur les soins dûs aux pauvres, sur leur union avec leur Evêque, sur les fautes

qu'il avoit comises, sur la reconnoissance qu'il conservoit de leur amitié pour lui. Tous les assistans fondoient en pleurs. Il souffrit, avec une constance inaltérable, les douleurs aigues dont il fut déchiré. Il reçut l'extrême-onction avec une entière connoissance : il répétoit souvent ces paroles de l'Apôtre ; *que nous vivons, ou que nous mourions, nous appartenons au Seigneur.* Il mourut le 26. Septembre 1709. A cette nouvelle, M. de la Chetardie dit : „ L'Eglise perd un „ excellent ouvrier ; il étoit propre à être „ à la tête des Evêques sans orgueil & „ à s'opposer aux nouveautés sans em„ portement. „ M. l'Abbé Bonnet son confesseur assura qu'il avoit toujours vécu dans une parfaite innocence de mœurs. Son corps fut porté solemnellement à son Séminaire de Beaulieu, comme il l'avoit ordonné, & son cœur à Saint Cyr par M. l'Abbé de la Vieux-ville avec cette épitaphe. *Hic jacet cor Ill. & Rev. D. D. Pauli de* GODET DES MARAIS, *Carnutensis Episcopi, qui regiæ huic domui primus dedit legem vitæ & disciplinæ. Obiit Carnuti, VI. Kal. Oct. an.* 1709, *ætatis LXII. R. I. P.* Il fut amérement pleuré par Me. de Maintenon, qu'il avoit conduite à un

dégré de perfection qu'on croiroit incompatible avec tant de grandeur, si l'on ne voyoit aujourd'hui la femme de l'Europe la plus grande en être aussi la plus sainte.





LETTRES DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES A Mme. DE MAINTENON.

LETTRE I.

Sur les mouvemens intérieurs.



E n'ai garde, Madame, de vous refuser les conseils que vous me demandés, sur tout dans une affaire aussi sainte & aussi importante que le discernement des desseins de Dieu sur votre ame, & votre avancement dans la véritable piété.

Il y a eu assurément beaucoup, du côté de Dieu, dans tout ce qui s'est passé en vous depuis le retour que la grace vous a fait faire vers lui. Mais on a eu raison de vous dire qu'il ne falloit pas prendre pour des inspirations, ni pour des mouvemens de Dieu toutes les pensées qui nous venoient dans l'esprit. On auroit pû ajoûter, que quand même ces mouvemens auroient été formés dans le cœur par la grace, ce n'étoit pas toujours une marque que nous dussions les suivre tous, puisque nous voyons bien que nous ne le pourrions, sans nous jetter dans l'inquiétude & dans le trouble, qui est ce que Dieu ne veut pas. La prudence doit tout regler : souvent, Dieu nous montre des choses élevées au-dessus de nous, seulement pour nous humilier & pour exciter notre désir, comme nous voyons que l'on montre de loin aux enfans de certains objets pour les attirer, quoiqu'on ne veuille pas encore les leur donner, parce qu'ils ne leur conviennent pas encore. On prétend par cet appat leur apprendre à estimer les choses estimables, & à les désirer jusqu'à qu'ils ce soient capables d'y atteindre. Vous me demanderez, comment connoître tout cela? par l'obéissance : & c'est ce qui rend cette vertu si nécessaire, principalement

quand on eſt conduit dans la voye où Dieu ſemble vous attirer : ſans cela, on eſt en danger, ou de manquer aux inſpirations qui nous indiquent la volonté de Dieu, ou de tomber dans une multiplicité de penſées & de vues qui nous fatiguent, qui font naître dans l'intérieur une eſpèce de diſpute & de chicane continuelle, & qui enfin nous épuiſant de fatigues, de ſouffrances, & d'ennui, nous jettent dans le découragement, dans la tiédeur : & c'eſt ce qui arrive particuliérement aux naturels vifs, comme me paroît être beaucoup le votre : & c'eſt en effet juſtement ce qui vous eſt arrivé. Le remède, c'eſt de demander promptement à celui, qui a ſoin de votre ame, à quoi vous devez-vous en tenir : expoſez-lui en peu de paroles ce que vous croyez que Dieu demande de vous, & faites exactement ce qu'il vous dira : mais auſſi, bornez vous pour le préſent à n'en pas faire davantage, de peur d'entreprendre imprudemment par-deſſus vos forces & de vous accabler. Vous n'avez pas encore d'aîles pour voler : contentez-vous de marcher à terre, mais marchez toujours, répondez aux inſpirations qui vous porteront au-delà de vos bornes : répondez, dis je, avec St. François de Sales : „ ce n'eſt pas par infidélité, que „ je ne fais pas cela, mais pour obéir.

LETTRE II.

Sur le détachement du monde.

1691. IL eſt vrai que vous êtes conduite quelquefois par un chemin aſſez rude, & que ni du côté du monde, ni du côté de la ſanté, ni même du côté de ce que vous entreprenez pour Dieu, vous n'avez pas toute la conſolation qu'on s'imagine. Mais c'eſt un bonheur ineſtimable, que les choſes ſoient ainſi : & ce ſeroit un grand malheur qu'elles fuſſent autrement. Convaincue, comme vous l'êtes, qu'il y a une autre vie, où l'on ne peut arriver heureuſement que par la croix, pourriez-vous vous affliger, & pourroit-on s'affliger pour vous de ce que vous en avez une à porter, qui rend votre ſalut éternel d'autant plus sûr, qu'elle eſt ſouvent plus inviſible & plus péſante ?

Il me ſemble que vous éprouvez quelquefois un peu l'état d'abandon ſous la main de Dieu, & que vous en parlez comme d'un état utile & déſirable. Vous êtes bien réellement dans l'occaſion de mettre vos penſées en pratique, & toutes les circonſtances qui vous envi-

ronnent, vous y portent éminemment : c'eſt pour vous, encore plus que pour ceux qui marchent aujourd'hui pour la défenſe de la réligion, le tems de remporter des victoires : & il ne tiendra qu'à vous de gagner beaucoup plus dans votre rétraite de Saint Cyr, qu'on ne gagnera à Mons & dans tous les autres endroits, où il plaira au Roi de porter ſes armes, & à Dieu de les bénir.

Il ne faut pour cela que pratiquer paiſiblement la patience, l'humilité, le détachement, & un peu de cet abandon que vous avez vû ſouvent de loin, & que vous voyez maintenant de plus près.

O ! que ces grandes occaſions devroient paroître précieuſes ! qu'elles peuvent nous faire faire, en peu de tems, un merveilleux progrès vers Dieu, & qu'elles peuvent nous ſervir, au moins, à nous pénétrer de notre miſére ! Lorſque par des mouvemens naturels, trop vifs, nous apprenons combien notre cœur eſt encore vivant à la créature, & combien les ſentimens qu'il en a, ſont plus forts & plus preſſans que ceux de la grace, nous éprouvons alors ce qu'il faut qu'il en coute pour dire avec une ſincère & pleine réſignation : *Seigneur, que votre volonté ſoit faite* !

Cependant, ſi l'on veut être à Dieu

comme il le demande, il faut en venir jusque-là : il faut qu'il soit le seul maître, & que toute la tendresse naturelle fasse place à un amour dominant, qui coupe & qui immole tout ce qui n'est pas purement & parfaitement pour Dieu. Benissez-le donc de ce que dans le secret, entre lui & vous, il vous donne une abondante part à l'amertume du calice qui nous a sauvez. Agissez toûjours avec courage : que votre cœur se fortifie : soutenés la main du Seigneur, lors même qu'il l'appesantit : il n'envoye point de croix, qu'il n'y attâche une grande & une éminente grace : ne laissez pas perdre celle qu'il vous a préparée : & pensez souvent, en sa présence, qu'après tout, quelle peine que vous souffriez, vous n'en souffrez pas autant que vous en méritez, autant que Notre Seigneur en a souffert, autant, peut-être, qu'il vous en faut pour gagner le ciel.

LETTRE III.

Sur l'abattement de l'ame.

J'AVOUE, que ce que l'on me mande de l'augmentation de votre foiblesse, qui ne

ne vous permet presque pas de vous appliquer à rien, & qui vous mit Mardi hors d'état d'entendre la messe, m'a donné d'abord une vraie inquiétude. Mais la paix & la tranquillité, ou vous paroissez être dans cet état d'épuisément, étant une marque du bon usage que vous en faites, je me sens tout consolé de pouvoir croire que vous êtes aussi agréable à Dieu, en ne faisant rien par incapacité d'agir, que vous le seriez, en faisant mille bonnes choses par impression de zèle. Après tout, que nous importe ici bas de travailler, ou de cesser de travailler, pourvû que la divine volonté s'accomplisse en vous sans l'agrément de la nôtre ? Ne pensons qu'à vouloir ce que Dieu veut, & portons avec humilité l'humiliation qui est attachée à un abattement, causé, selon toutes les apparences, par une trop grande sensibilité naturelle. Souvent l'esprit contribue beaucoup à accabler la chair, & comme le St. Esprit nous apprend que le corps, qui se corrompt, appésantit l'ame : aussi voyons-nous par expérience que l'ame, qui par vertu se fait violence, jette le corps dans l'épuisément. Pour lors, il faut se voir défaillir avec une sainte complaisance pour les ordres de

celui qui eſt le maître de la ſanté & de la vie : on avance plus en peu de jours par cette route d'acquieſcement & de ſoumiſſion, qu'on ne feroit en bien du tems par les meilleures actions qu'on peut faire de ſon choix.

Il ne faut point ſouhaiter avec empreſſement de ſortir de cette inaction, un moment plutôt que Dieu ne voudra, ni s'affliger de l'impuiſſance où l'on ſe trouve de faire ſes fonctions & ſes prières accoûtumées. Il ſuffit de ſe tenir doucement en la préſence de Dieu pour l'adorer, pour le gouter, pour conſentir à notre totale deſtruction quand il lui plaira, d'être ravi dans la partie ſupérieure de notre ame, d'avoir moins de vivacité pour les choſes les plus agréables de la vie, & de n'être preſque pas touché de ce qui dans un autre tems feroit un plaiſir bien ſenſible à notre amour-propre. Voilà ce qui m'eſt tombé dans l'eſprit : mais ſi vous écoutez Dieu, pour peu qu'il vous parle, la moindre de ſes paroles intérieures vous ſera infiniment plus utile : ouvrez-lui bien votre cœur, & ne déſirés que lui : vous y trouverez toutes choſes.

LETTRE IV.

Sur le rénoncement à ſoi-même.

A Juger des choſes humainement, on devroit vous eſtimer heureuſe d'aller rejoindre l'homme, dont la ſéparation vous avoit ſi ſenſiblement affligée. Mais, ſelon l'eſprit de l'Evangile, les jours d'affliction ſont meilleurs que les jours de joye : & il faut plus de vertu pour bien uſer des conſolations humaines, que pour ſupporter les peines & les ſouffrances. Je prie Notre Seigneur qu'il ſoit toûjours en tout tems le maître abſolu de votre cœur : & je le bénirai ſur-tout lorſque je verrai qu'il prendra ſoin de vous marquer au coin de ſa croix : c'eſt le caractère des élus.

Jouiſſez, Madame, de la ſolitude que Dieu vous a faite : quand on la trouve au milieu des plaiſirs du monde, on peut, on doit croire que c'eſt Dieu ſeul qui en eſt l'auteur. Je ſouhaite qu'il vous parle ſouvent au cœur, & que vous lui répondiez comme il le déſire. La peine, que vous avez de votre diſſipation, vous empêchera d'y tomber par inclination. Marcher au-dedans avec Dieu, &

autant que Dieu le veut, c'eſt l'état d'une ame toûjours intérieure & recueillie. Le recueillement ne conſiſte pas à ſe retirer de tout, mais à être avec Dieu par-tout où il veut, quand la providence nous y engage. Je ſuis bien content que vous vous poſſédiez un peu davantage, & que vous vous laiſſiez moins aller à la vivacité. Courage, Madame, cette voye vous conduira à la perfection.

LETTRE V.

Sur les viſites & les audiences.

LORSQUE vous ne pouvez éviter les viſites, tâchez d'adoucir votre cœur, pour les recevoir plus tranquillement dans l'ordre de Dieu, comme une croix qui vous ſanctifie, & qui ſoulage les autres, en vous faiſant ſouffrir. On dit d'un grand ſerviteur de Dieu de ce ſiécle, que ſur la fin de ſa vie ſa charité étant arrivée à ſon comble, il ſe regardoit comme une victime dévouée à l'utilité publique, qu'il ſe livroit dans cet eſprit avec complaiſance à tout le monde, & que ne faiſant mauvais viſage à perſonne, il ſe faiſoit l'eſclave volontai-

re de chacun pour l'amour de celui qui, étant le maître abſolu de tous, s'eſt fait le ſerviteur de tous. C'eſt ce maître, dont nous apprenons dans l'Evangile, qu'étant preſſé par une foule de peuple qui s'approchoit à l'envi de ſa perſonne ſacrée ſouffroit avec tant de bonté les empreſſemens indiſcrets de ce pauvre peuple, & qui diſoit : *je ſens qu'il eſt ſorti de moi une vertu ſecrete qui porte avec elle la guériſon.*

Une perſonne bien chrétienne, qui recevroit avec un viſage ſérein & un cœur tranquille tous ceux qui viendroient la chercher pour leurs intérêts, pratiqueroit une vertu qui guériroit l'eſprit de bien des gens, & qui, en les édifiant, les conſoleroit dans leurs maux, du moins par la bonté extérieure avec laquelle on paroitroit y entrer en les écoutant. Un malheureux eſt à demi guéri quand on l'écoute : & on eſt trop heureux, quand on peut faire plaiſir à un cœur qui ſouffre.

LETTRE VI.

Sur la Prière.

1696. JE me reproche, Madame, d'avoir été trop long-tems ſans écrire à ma ſœur. R*, ma très-chere fille en N. S., pour laquelle je me ſens de plus en plus un zèle ardent. Elle ſe purifie dans les peines & dans les croix de ſon état : c'eſt, ce me ſemble, le miſtère de Dieu ſur elle ; il la perfectionne par les croix & les dégouts qu'il lui fait trouver dans un état qui n'attacheroit que trop une ame mondaine & ambitieuſe, & qui ſeroit un très-grand piége, ſi elle en étoit enyvrée. Je n'ai jamais pû me réſoudre de partir pour ma viſite que je dois commencer Lundi, ſans lui écrire quelque choſe ſur ſes dernières redditions : elle aura à l'avenir plus ſouvent de mes lettres : je ſçai qu'elle veut que tout paſſe par vous. J'ai obſervé dans ſes deux der-

* Quand M. de Chartres avoit quelque choſe de ſecret à écrire à Me. de Maintenon, il lui écrivoit ſous un nom ſuppoſé ; telle eſt cette lettre, adreſſée *à ma ſœur R.*, parce qu'il y eſt parlé du devoir conjugal.

niers écrits que sa peine journalière régarde sa prière : j'ai peur que la pensée, où elle est qu'elle s'acquitte mal de cette pratique, ne se tourne en tentation, & que croyant y perdre tout son tems, elle n'y trouve pas cette sainte joye & cette confiance qui fait approcher de Dieu avec ferveur & avec cette faim salutaire des choses spirituelles qui en chasse les dégouts & l'abattement. Je puis l'assûrer que, malgré toutes ses distractions, elle prie que Dieu l'écoute, & qu'elle s'avance. J'en ai des preuves suffisantes : désirer de prier, c'est prier : craindre de prier mal, s'humilier de sa dissipation, & de sa froideur, c'est prier : demander l'esprit des prières, c'est une bonne priere : aller à la priere malgré son dégout & ses distractions, c'est prier. David étoit quelquefois réduit à cette maniére de prier : *j'ai désiré de désirer, Seigneur, vos justifications en tout tems.* Consulter Dieu en toutes ses actions, les offrir, les rapporter à Dieu, c'est prier : écouter Dieu au dedans de soi : cacher dans son cœur ses paroles saintes qui renouvellent & fortifient : s'en entretenir intérieurement au milieu du monde pour ne point offenser Dieu, c'est une excellente priere : dire à Dieu dans son indigence ces paroles du

Prophête, *abaissés, Seigneur votre oreille & exaucés moi, parce que je suis pauvre & dans le besoin*, c'est prier, malgré la sécheresse & l'impuissance de son cœur. Vivre de la foi, de l'espérance, & de la charité, c'est prier : & les justes, qui ont toujours au fond du cœur les désirs que ces vertus inspirent, prient sans discontinuation. Ce qui trompe notre chere fille, c'est qu'elle ne distingue pas assés les différens fruits de l'oraison. St. Thomas dit qu'il n'y en a trois : le premier, c'est de mériter la vie éternelle, second, d'obtenir les autres biens qu'on demande, le troisiéme, est un certain rassasiement spirituel, qui console, qui soutient, qui fait oublier les choses terrestres & gouter la présence de Dieu. Il est vrai que les distractions sont un obstacle à ce dernier effet de la priere : mais elles n'empêchent point les deux premiers, à moins qu'elles ne deviennent volontaires.

J'exhorte donc ma très chere fille à ne point s'abattre par les inégalités, qu'elle trouve tous les jours dans ses oraisons : Dieu assurément n'a pas détourné sa miséricorde, ni l'esprit de priere de sa servante : son encens monte jusqu'au trône du Tout-puissant : sa priere n'est jamais sans mérite, ni sans impétration, quoi-

qu'elle soit souvent sans ce rassasiement dont parle Saint Thomas. La volonté de prier, & l'attention qui a donné commencement à la priere, est sensée, persévérante, malgré les distractions, tant qu'elle n'est pas rétractée. Le tems manque à ma sœur R., les œuvres de son état la partagent, les affaires l'occupent, la remplissent, & la suivent par-tout: mais elles sont de Dieu & pour Dieu. Dieu écoute la préparation de son cœur, & selon la parole de David, le législateur, qui lui a prescrit les nécessités & les loix de sa vocation, lui donnera sa bénédiction: elle ira de vertus en vertus: elle verra le Dieu des Dieux en Sion. St. Augustin écrit à une Dame, nommée *Proba*, que les solitaires d'Egypte faisoient de fréquentes prieres, mais courtes, & comme des oraisons jaculatoires, de peur que le gout de prier & l'attention ne s'affoiblit, ou ne s'évanouit par la lassitude des longues prieres: d'où il conclut, qu'on ne doit pas forcer sa priere pour la faire longue quand la longueur y fait trop d'obstacles, & qu'on y doit persévérer plus long-tems, quand la bonne volonté & l'attention se soutiennent avec plus de persévérance. Cette maxime peut aider, ma chere fille, à se déterminer fran-

chement, ſelon ſon tems & ſes différentes diſpoſitions : elle peut ſuppléer, par de courtes prieres & par des rétours fréquens vers Dieu, au tems que les affaires, ou ſa langueur lui auroient dérobé. Je lui conſeille d'uſer ſouvent intérieurement des demandes du *pater* : c'eſt la priere par excellence, elle renferme tout ce que l'on peut demander : nous la repétons ſans ceſſe dans notre office : & toute bonne priere, dit St. Auguſtin, ſe réduit toujours à quelque demande de l'oraiſon dominicale.

Je prie pour ma chere fille plus inſtamment que jamais : je demande à Dieu qu'elle ne ſuccombe pas dans les occaſions pénibles qu'elle m'a marquées dans une de ſes redditions : c'eſt une grande pureté de préſerver celui, qui lui eſt confié, des impuretés & des ſcandales où il pourroit tomber ; c'eſt en même tems un acte de patience, de ſoumiſſion, de juſtice & de charité : je regarde comme une merveille de la grace, que Dieu lui ait donné l'amour de la vertu des épouſes de J. C. dont elle devoit être la mere : j'eſpere qu'elle participera à leurs prérogatives, à cauſe de la préparation de ſon cœur. Il faut cependant malgré cette inclination, rentrer dans la ſujetion que ſa vocation

lui prefcrit : il faut fervir d'azile à un homme foible, qui fe perdroit fans cela : il faut qu'elle l'aide marcher comme Elizabeth & Zacharie dans toutes les juftifications du Seigneur. Quelle grace d'être l'inftrument des confeils de Dieu, & de faire par pure vertu ce que tant d'autres femmes font fans mérite, ou par paffion ! Une ame jufte fe purifie dans les états que Dieu a fanctifiés : bientôt elle fera comme les anges du ciel : là cefferont les fujetions de la vie préfente : ma fœur R. n'aura plus qu'à fuivre l'agneau par-tout où il ira.

LETTRE VII.

Sur les diftractions dans la Prière.

VOTRE état eft bon ; aimez l'amour : chaffez la crainte fervile : & la crainte filiale demeure avec la charité : vous vous fervirez de la crainte de l'enfer au befoin, lorfque les grandes tentations le demanderont.

Il faut que je réponde à l'article de vos diftractions. Il eft vrai qu'il n'y a pas un moment de perdu au tems de la priere, & qu'elle ne doit être remplie que des

desirs du ciel, & des actes fervens de toutes les vertus, pour répondre au torrent des bienfaits de Dieu, à l'obligation que nous avons de le louer sans cesse, & pour satisfaire aux besoins immenses, & journaliers de notre ame, & de notre corps. Je comprends, Madame, qu'une de vos plus sensibles peines, c'est l'instabilité de vos pensées, la volubilité de votre imagination, & l'accablement nouveau de vos affaires qui viennent vous troubler dans les momens que vous les voulez éloigner. Mais sachez, que l'intention sincère de prier, lorsque vous vous mettez effectivement en état de le faire, soit mentalement, soit vocalement, est une espêce d'attention continuelle qui ne cesse point d'être une vraie priere, par les distractions involontaires. L'intention de prier subsiste tant qu'elle n'est pas révoquée, ou par une intention contraire, ou par des distractions volontaires, ou par d'autres actes contraires à la priere. Il est vrai que l'attention actuelle de l'esprit & de l'élévation continuelle du cœur à Dieu, ou aux choses de Dieu, est la priere parfaite, & qu'il faut la désirer. Mais l'intention de priere, jointe aux soins d'éloigner toutes les pensées contraires quand on s'en apperçoit, & la fidélité à demeu-

rer en la préſence de Dieu au lieu de l'oraiſon quand on fait ce qu'on peut pour s'unir à Dieu & qu'on rejette tout autre ſorte d'occupation contraire, juſqu'à ce que le tems, deſtiné à la priere, ſoit accompli, c'eſt une eſpéce d'attention moins parfaite, mais qui ſuffit. Quoiqu'il faille tendre à l'attention actuelle, qui eſt la plus parfaite, il eſt conſtant néanmoins que l'imbécilité de la vie préſente ne nous permet pas d'eſpérer une ſi forte application à Dieu, que rien ne l'interrompe, & ne la traverſe. Pendant ces intervalles de diſtractions involontaires & pénibles on prie encore, parce que l'intention, la volonté, & l'attention de la premiere eſpéce, que les Théologiens appellent *virtuelle*, ſubſiſte toujours, puiſqu'en vertu de cette premiere intention, on demeure immòbile dans ce qu'on fait, ſans s'en détourner volontairement. Cette premiere & forte attention fait rentrer ſouvent l'ame dans ſon divin commerce avec Dieu, la fait gémir dans ſon inſtabilité, & rentrer dans ſes premieres méditations, dans ſes affectations, & lui redonne ſouvent une nouvelle force contre toutes les importunités, & l'enflame des plus vifs mouvemens de foi, d'eſpérance, de charité, d'humilité, &c.

Les foiblesses même, où la malheureuse nécessité de notre exil présent nous fait tomber malgré nous, fournissent souvent à notre ame un nouveau sujet de gémissement & de souffrance : & ce déplaisir sensible de nous voir séparés de Dieu contre notre gré, est une oraison fort agréable à Dieu par les actes d'humilité & de soumission, qu'il nous fait pratiquer.

Cessez donc, Madame, de regarder le tems comme perdu : vous ne laisserez pas de prier véritablement, de frapper continuellement à la porte du pere de misécorde. Tant que vous ne consentirez pas à ces distractions, l'entraînement involontaire de votre imagination, ni l'égarement de vos pensées n'interromperont point le mérite de votre oraison : elle sera toujours un sacrifice de louange, tant que vous ne révoquerez point votre premiere intention, ou que vous ne tomberez point dans ces négligences, dans ces immodesties si grandes, qu'elles équivalent une rénonciation formelle, une indolence ou un mépris, ou un dégout marquez, tels que celui de vos courtisans, que vous voyez tous les jours dans la chapelle de Versailles : ils perdent l'intention, qu'ils ont peut-

être eue de prier, par leur immodestie grossiére, par la liberté de parler & de regarder dans le tems de la Messe : & ils profanent le lieu saint, & changent en offense de Dieu & en scandale le sacrifice de propitiation.

Je vous dirai encore plus votre consolation, puisque Dieu vous a bien élevée par sa grace au-dessus de l'intelligence de ceux dont je vais parler, & qu'il vous a donné une charité plus vive & plus agissante.

Les Chrétiens simples, mais fidèles & innocens, qui vont à l'Eglise avec une foi humble & avec l'amour de nos mistères, qui se tiennent en la présence de Dieu avec respect, qui s'unissent aux Ministres de l'Eglise dans l'action de la Messe, qui adorent à leur maniére la majesté cachée de Dieu, qui regardent nos cérémonies avec religion, qui aiment & révérent les vérités impénétrables qu'elles représentent, qui disent leur chapelet dans une langue qu'ils n'entendent pas, pour demander à Dieu leurs besoins, le louer, le remercier de ses bienfaits, qui chassent avec soin les distractions : ces gens-là, dont le cœur n'est distrait par aucune passion mondaine, font une priere d'autant plus à estimer, qu'elle est plus

humble , plus modeste , plus sévere , & plus facile à continuer.

Je reviens , Madame , à ce qui vous regarde. Vos distractions ne détruisent point votre méditation , quoiqu'il faille en gémir , & par-là en faire un sujet de priere. Faites ce que St. Augustin suggére , lorsque vous serez le plus accablée de pensées étrangéres : tenez vous devant Dieu comme un pauvre , comme un mendiant , accablé de besoins : soupirez , gémissez comme lui : levez les yeux de votre cœur à Dieu : il acceptera votre bonne volonté , & entendra merveilleusement cette priere. St. Ambroise ne condamne que les distractions du cœur attaché au monde par les ardeurs de la vanité , de la volupté , de la cupidité : elles sont incompatibles avec la priere : car elles naissent des passions qui font les distractions volontaires & les séparations funestes de l'ame avec Dieu. Heureuses les ames que Dieu à prévenues par sa grace , & en qui il laisse l'amour des choses célestes ! heureuse celle qui recommence , à tout moment , un commerce secret avec lui , lors même qu'elle ne pense pas à lui !

Souvenez-vous , Madame , que selon le langage unanime des saints Peres , une

bonne vie & l'abondance des bonnes œuvres eſt une admirable & continuelle priere qui parvient toujours aux oreilles de Dieu. Penſer à Dieu, agir pour lui, c'eſt prier. Une courte invocation ſuffit pour ſatisfaire à votre dévotion pour la ſainte Vierge : vous la pouvez réïtérer tous les jours en un moment. Dans vos beſoins particuliers, adreſſez-vous aux ſaints : l'Egliſe les invoque tous les jours : c'eſt la pratique ancienne de tous les chrétiens : les Saints dans l'Apocalipſe préſentent à l'agneau le parfum des prieres des fidèles : ils ne ſont pas vrais médiateurs mais nos interceſſeurs auprès de notre unique médiateur. Voici ce qu'en a défini le Concile de Trente : *les ſaints qui regnent avec J. C., offrent à Dieu leurs prieres pour les hommes : il eſt bon & utile de les invoquer d'une maniere ſuppliante, & de recourir à leur ſecours pour nous obtenir de Dieu ſes bienfaits par ſon fils notre Rédempteur.*

Vous faites bien d'abandonner à Dieu la maniere de votre mort : mais demandez lui avec l'Egliſe, & ſouvent & inſtamment, qu'elle ne ſoit pas imprévue, & la perſévérance finale dans ſa grace & dans ſon amour : c'eſt le don par excellence : le Concile de Trente l'appelle *le*

grand don, & celui qui diſtingue les élus des réprouvés.

Vous avez les dévotions de l'Egliſe : les particulieres ſont ſouvent mêlées de beaucoup d'abus : les plus régulieres ne ſont pas néceſſaires, ni commandées dès qu'elles ſont particulieres : on fait à St. Sulpice certaines choſes qui ne ſe pratiquent pas à St. Lazare : St. Cyr a des uſages que les Carmélites n'ont point. Mais il faut approuver dans les autres ce qui eſt bon & louable, & y participer par l'union de la charité, ſelon cette parole de St. Auguſtin : *j'ai part, par la ſocieté de mon amour, à ce qui vous appartient en propre par votre travail.*

Quant à votre purgatoire, il ſera abrégé par vos pénitences ſacramentales, par les ſouffrances de votre état, par les ſatisfactions de J. C. que vous offrirez à Dieu, & peut-être par des longues infirmités, jointes à vos bonnes œuvres. Le ſaint Concile de Trente définit ſur les indulgences, que la puiſſance de les accorder a été donnée à l'Egliſe par J. C., & que l'uſage en eſt ſalutaire : il ajoute que cet uſage doit être retenu avec modération, de peur que la diſcipline écclésiaſtique ne ſoit énervée par une exceſſive facilité. Contentez vous de gagner celles

que l'Egliſe vous accorde, ſans mépriſer celles qui ſont données aux lieux particuliers. Mais faites plus de cas de la contrition & de la bonne vie, ſans quoi les indulgences ſont inutiles : laiſſés faire les bonnes ames qui ſont autour de vous : elles ne peuvent avoir vos pratiques : & vous ne pouvez avoir les leurs : le ſervice de l'Egliſe, de l'état, du Roi, de St. Cyr, certaines grandes œuvres que vous ſeule pouvez faire, voilà, Madame, votre dévotion : ne prenez jamais l'échange : que vos amies en ſuivent d'autres : c'eſt leur partage : n'y entrés pas.

Vos filles ſont eſtimables de porter un reſpect extérieur, juſque dans les moindres choſes, au lieu conſacré particuliérement au ſacrifice, & ſanctifié par la préſence même de Dieu en l'Euchariſtie : vous ferez bien de les maintenir dans ce reſpect. Mais il vous eſt ſans doute permis d'y faire ce que vous y avez fait juſqu'à préſent en eſprit de confiance : je vous conſeille cependant de prendre votre bouillon, à la porte de votre tribune, ou derrière votre rideau, afin que les foibles en ſoient plus édifiés.

Je ſuis ravie de vous voir épriſe de cette vive & ſenſible dévotion pour J. C. Rien, en toute la religion, ne lui eſt

comparable : J. C. eſt le commencement & la fin , l'alpha & l'omega de notre ſalut : il n'y a que lui ſous le Ciel , au nom duquel nous devions être ſauvés. Ouvrez tous les jours ce grand livre : ſa doctrine , ſa vie , ſes miſtêres ſont des abîmes, où les petits trouvent des appuis ſalutaires pour marcher , & les géans , des profondeurs qu'il faut admirer & reſpecter. Un bon enfant , comme vous , doit ſavoir à merveille le teſtament de ſon pere , l'exécuter fidèlement & n'omettre aucune de ſes volontés , ni par négligence, ni par oubli : reliſez-le tous les jours : c'eſt-là votre grace & votre attrait. N'en doutez pas , Madame. Laiſſez à Samuel & à Heli de coucher dans le Temple : pour vous , contentez-vous de le viſiter : ſortez-en plus forte & plus animée pour le travail : gagnez à Dieu beaucoup d'ames : ſoutenez-les gens de bien , & animez les tiédes : conſolez les pauvres & les affligés : défendez la vérité , autant que vous la connoiſſez : oppoſez-vous aux méchans. Vous ſerez grande devant lui , ſi vous devenez petite pour lui. Je vous vois déja croître en humilité : ayez courage : vous irez plus loin.

Il vous conduira à la perfection : il

achevera en vous ce qu'il a commencé : & vous ſerez, avant votre mort, une chrétienne forte, courageuſe, riche en bonnes œuvres. Vous avez beaucoup de foi & de ſimplicité dans la foi : mais il faut qu'elle croiſſe encore : la défenſe, que vous lui prêtez contre les nouveautés, la fera croître conſidérablement. Conſidérez, pour réprimer les penſées d'orgueil qui naiſſent de votre état, conſidérez, que vous n'êtes que ce que vous êtes devant Dieu, que de vous-même vous êtes moins que rien, puiſque devant cette majeſté toutes les créatures enſemble ſont, comme ſi elles n'étoient pas.

Ménagez votre ſanté, Madame ; vous en avez beſoin : elle eſt plus délicate que jamais : &, quoique vous ſoyez, dites-vous, bien aiſe d'être flattée ſur cela, je ne crains point de vous le dire inſtamment, ménagez vous : obéiſſez aveuglément. Voyez comme je compte ſur votre obéiſſance ; je vous dis en termes d'autorité tout ce qui me vient dans l'eſprit pour votre ſanctification. Je vous preſcris des pratiques, qui paroitroient à d'autres qu'à vous dégénerer en formules, en petiteſſes, & en détails trop précis : mais *l'obéiſſance vous vaut mieux que le ſacrifice* : & j'aime mieux vous condui-

re ſûrement & ſimplement, que de vous écrire de beaux diſcours.

LETTRE VIII.

Sur les tentations de l'orgueil.

GARDEZ vous bien, Madame, de laiſſer les choſes bonnes ou innocentes, à cauſe des retours importuns de complaiſance dont vous vous ſentés attaquée, ne ſupprimés jamais, par exemple, une lettre utile que vous avez écrite à bonne intention, par égard pour la ſociété. N'interrompez jamais un diſcours commencé, quand il eſt innocent en lui-même : ne vous abſtenez pas même d'en commencer quelqu'un par la ſeule néceſſité de la ſociété, quoique vous prévoyez les attaques de votre ennemi. Il ſeroit bien content s'il pouvoit au moins vous rendre inquiéte, gênée, ſcrupuleuſe, incommode, dure à ceux que Dieu veut ſanctifier & ſoutenir par vous dans des choſes innocentes. Il ſeroit fort ſatisfait de ſes artifices : car nous n'ignorons pas ſes penſées, diſoit St. Paul : & il lui importe peu que ce ſoit par le vice ou par les vertus, pourvu qu'il nous jette dans quelque

excès, & qu'il nous rende le service de Dieu, ou impraticable, dans l'état que la providence nous a choisi. C'est pour cela, qu'il se transforme quelquefois en Ange de lumiere : il nous présente beaucoup plus de bien à faire, que Dieu n'en veut, & que notre vocation n'en demande. Méprisez-le, Madame : c'est tout ce qu'il mérite. Relisez vos lettres : il peut y avoir des fautes : l'on y peut trouver à ajouter, ou à retrancher : écrivez-les avec esprit, selon les talens que Dieu vous a donnés, mais sans satisfaction : ce n'est pas là, ce me semble, votre vice. Parlez innocemment, librement, spirituellement : votre état le demande : je vous dirois autre chose, si vous étiez dans une autre vocation. Mais je ne crois pas me tromper : & j'espere qu'en méprisant le démon de la vanité qui vous attaque, sans rien laisser des choses qui se présentent à faire, à dire, ou à écrire, par égard pour ses importunités, vous deviendrez plus libre & plus forte contre lui, que par les retranchemens que vous me proposez. Encore une fois, Madame, moquez-vous de lui : qu'il regne sur les orgueilleux : il en est le Roi, comme dit Job. Pour vous, vous serez sous un meilleur maître, vous serez humble au milieu de toutes les attaques

du tentateur, vous ſentirez les retours des complaiſances, vous n'y conſentirez pas, ou du moins vous n'y donnerez pas une volonté pleine & entiere. Vous ſerez quelquefois ſurpriſe, mais jamais entiérement livrée. N. S. ne diſoit pas, prenez garde de ſentir de la vanité dans vos bonnes œuvres : il connoiſſoit trop l'artifice de nos ennemis & les tentations humaines des enfans d'Adam : mais, *prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardé : autrement vous n'en recevrez point la récompenſe de votre pere qui eſt dans le Ciel.* Quand vous appercevrez les complimens de l'orgueil, repouſſez les doucement, en diſant, non, ſelon l'avis de St. François de Sales. Un grand ſaint, étant un jour en chaire, fut ſaiſi d'une violente complaiſance de vanité, & en même tems fut frappé d'une penſée, que l'ennemi apparemment ſuggéroit, de deſcendre de chaire : mais il connut l'artifice, & lui répondit, *je ne ſuis point monté pour l'amour de toi, je n'en deſcendrai point.* Vous ſentez préſentement les violentes attaques de l'orgueil, parce que vous n'y conſentez plus, comme vous le faiſiés autrefois : cet orgueil même vous humilie, & vous ſentez mieux le beſoin continuel que vous avez de la grace.

grace. Je me rejouirai de ce bon effet : & je vous dirai ce qui fut répondu à un grand Apôtre, qui demandoit avec instance d'être délivré d'une tentation que Dieu permettoit, de peur, comme il le dit lui-même, que la grandeur de ses révélations ne lui causât de l'orgueil : ayant prié plusieurs fois le Seigneur, afin que cet ange de Satan se retirât de lui, il lui fut répondu, *ma grace vous suffit, car la vertu se perfectionne dans ma foiblesse.* Ne vous découragez donc point : j'espere que la tentation même servira à votre avancement.

Le silence n'est pas pour vous : faites voir que la vertu est gaye, libre innocente dans ses discours, & ingénieuse à loüer Dieu & à édifier le prochain. Oui, Madame, vous avez reçu le St. Esprit, n'en doutez pas, il aidera votre foiblesse, & vous conduira à la perfection : il vous rendra parfaitement humble, charitable, pieuse : vous vous trouverez, dans un an, bien différente de ce que vous êtes. Croiez-vous que l'ouvrage de J. C. ne s'achevera pas en vous ? L'ouvrage des hommes se finit tous les jours : les œuvres du démon, dit Tertullien : s'accomplissent : & vous n'espéreriez pas, que le grand ouvrier, qui est en vous, mettra la derniere main

à ce qu'il a commencé ? Je vous conſeille fort de vous préſenter & de vous offrir à lui, & que ce ſoit là une de vos grandes diſpoſitions en tout, principalement à l'oraiſon, à la communion, au ſaint ſacrifice, humblement recueillie, pleine de confiance : laiſſez vous polir, purifier, perfectionner, ſelon les mouvemens du St. Eſprit. C'eſt trop de quatre heures de prières de ſuite avec ce qui ſuit l'après midi. Contentez-vous, les jours de communion, de vous préparer par votre méditation du matin, & de la meſſe où vous communiez, & d'une autre pour action de graces.

Je reviens à vous dire, que vous ne devez pas prendre ſur le repos néceſſaire à votre ſanté, ni ſur la tranquillité de votre ame. Ne m'épargnez jamais, Madame : vous ne pouvez me faire un plus grand plaiſir, que de me mettre en œuvre pour votre ſervice : je ne puis vous dire combien votre ſalut m'eſt précieux, combien je me ſens chargé de votre ame, avec quelle liberté je prétends vous dire tout ce qui vous regarde. Je vous aſſure, que, quoique je ne ſois pas Apôtre, (ce qui m'afflige beaucoup) devant être leur ſucceſſeur, je ſens cependant que je donnerois ma vie pour votre ſanctification :

jugez, après cela, si j'y plaindrois mon tems.

LETTRE IX.

Conseils particuliers.

QUAND vous craindrez de faire vos confessions par coutume, vous vous précautionnerez, par un recueillement particulier. Rien n'est plus utile que la fréquente revue de nous-mêmes. L'amour de J. C. crucifié m'est une preuve certaine du progrès de votre foi. Il vaut mieux prier, que lire au tems d'offices dans l'église : si on lit pendant la messe, ce doit être en priant. Laissez tourner votre cœur librement à l'action de graces : Dieu en demande beaucoup de vous. Que les douceurs de la pieté vous fortifient, pour en soutenir les amertumes ! J'ai été ravi de voir la manière dont vous avez reçu le refus du petit gouvernement (*de Niort pour M. de Villette.*) Quand vous vous sentirez attirée au dedans, & occupée de quelque besoin particulier, ou pénétrée de quelque mistère, laissez votre méditation ordinaire. L'amour pour la pauvreté est excellente : tâchez de vous

retrancher pour les pauvres ce que vous pourrez. J'approuve très-fort votre occupation de la mort : elle s'avance vers vous : rien n'eſt ſi ſage que de vous y préparer. Votre fidélité à recourir à Dieu dans l'amertume, & à ſoutenir les renverſemens & les contradictions, ſera votre ſalut : comptez que vous en aurez plus beſoin que jamais, à meſure que vous approcherez de la mort. Chaſſez, loin de vous, toute aigreur d'eſprit dans la triſteſſe : retenez vos jugemens, vos réſolutions, & vos paroles.

La ſenſibilité pour les pauvres, & ce que vous marquez en un endroit de votre oblation à Dieu pour partager leur miſére dans toute ſon étendue, vous reconnoiſſant coupable des péchés qui ont attiré ſur vous ſa colere, eſt une pratique excellente à continuer en ce tems. Votre diſpoſition par rapport aux confeſſeurs pour être ſoutenue par eux, & le reſpect que vous avez pour leur miniſtère, viennent d'en haut. C'eſt un grand ſecret pour éviter bien des péchés, au tems de la triſteſſe, que le ſilence, la lecture, & la priere.

Que je ſuis aiſe, quand vous me dites, que vous faites tout triſtement, mais que vous ne déſirez que Dieu, malgré

toutes vos miſeres! Vous ne travaillez pas utilement, depuis le tems que vous marquez: vous voyez mieux que jamais vos défauts: le deſir de les vaincre eſt grand & ſincere: travaillez y avec confiance, & avec courage; retenez vos jugemens dans vos triſteſſes & dans vos peines: détournez-vous auſſitôt, & allez à Dieu, qui ne manqueras pas de vous fortifier. Gardez vous de vous fermer à ceux qui vous conduiſent à Dieu: il vaudroit mieux les quitter & en prendre d'autres: la confiance eſt nulle, ſi elle n'eſt ſans bornes: autant qu'il m'eſt donné de vous connoître, vous avez un très grand beſoin d'une conduite ſimple, cordiale, & ſoumiſe: ne changez jamais cette conduite quand vous changerez de conducteur. Il n'y a rien en mon pouvoir, que je ne vouluſſe faire pour votre ſatisfaction, & pour vous procurer la paix & la conſolation du St. Eſprit: c'eſt le fond de mon cœur: mon zèle ne finira, s'il plaît à Dieu, jamais: il ſe fera un bonheur du votre & je le porterai dans l'éternité.

Dieu vous pardonnera votre vivacité: mais ne vous pardonnez jamais le dépit, l'inégalité, la vanité, les jugemens peu favorables, les paroles contre la charité, l'impatience volontaire. Si vous aviez fait

tort à votre prochain en quelque discours, réparez-le toujours, demandez-en pardon à Dieu, & vous en confessez. Dieu ne retirera pas sa miséricorde de dessus vous, si vous ne vous retirez pas de la priere. O que votre état en a besoin! vous ne monterez pas au sommet de la Ste. Montagne, sans l'effort de vos prieres. Vos redditions sont très bien : je n'y vois rien à ajouter. Courage, efforcez-vous d'entrer par la porte étroite : peu y entrent : *il est plus aisé à un chameau*, & je frémis à ces paroles : si l'homme les avoit prononcées, je les croirois hiperboliques : mais c'est Dieu, qui n'exagére jamais.

LETTRE X.

Sur la sensibilité permise aux Chrétiens.

VOus n'êtes point appellée, Madame, à l'indifférence : ceux, que Dieu a fait naître pour les autres, ne doivent point s'étudier à s'avancer dans cette vertu ; il faut qu'ils ayent des entrailles de tendresse : vous êtes une mere : vous êtes dans le sein de votre famille : & jamais mere n'en eut une plus belle, St. Cyr & la France. Les besoins de l'Eglise vous

doivent toucher ſenſiblement. Votre perfection n'eſt donc pas l'indifférence, mais au contraire, l'amour, le zèle, les deſirs, la prière, le travail, la vigilance. Vous ne devez tendre tout au plus qu'à la ſoumiſſion & à la réſignation dans les événemens triſtes de cette vie. Ne ſoyez pas plus parfaite que les Apôtres & Notre Seigneur. St. Paul pleure avec ceux qui pleurent, & ſe réjouit avec ceux qui ſont dans la joie : il porte toujours dans ſon ſein une ſollicitude ſans relâche pour toutes les Egliſes : il brule d'un ſaint zèle pour tous ceux qui ſont dans la ſouffrance & dans l'infirmité. Notre ſouverain maître pleure le Lazare & Jéruſalem : il eſt triſte juſqu'à la mort, & détourne par ſes vœux le calice de ſa paſſion : il ſe contente de ſe réſigner à la volonté de Dieu touchant cet événément : *que votre volonté ſoit faite* ! dit-il à ſon perè.

Je vous conſeille, Madame, de ne vous pas laiſſer aller à la triſteſſe : ayez courage & confiance, Dieu accordera à vos prières, & à celles de l'Egliſe, la paix, votre ſalut, celui Roi, & la converſion de tant de perſonnes qui ſeront touchées par votre exemple. La vie n'eſt donnée que pour le ſalut, il faut l'employer toute en-

tiere pour un si grand bien : tout le reste n'est que vanité & une vraie perte. Dieu ne demande de vous, que d'y donner vos soins, votre secours, vos prieres : c'est à lui à opérer cette merveille. *Le salut des justes vient du Seigneur*, dit l'écriture : *il sera leur protecteur, au tems de la tribulation.* Il sera votre soutien & votre consolation, si vous ne cessez de vous confier en lui & de l'invoquer dans vos plus pressans besoins. Si j'étois assez heureux pour pouvoir vous aider à porter le poids qui tombe sur vous, je ne m'y épargnerois pas, & je prendrois volontiers sur moi toute la tristesse de votre état, pour vous laisse la joye, la liberté, la confiance, qui vous sont nécessaires pour faire les grands biens que Dieu demande de vous dans l'état où il vous a mise par une espêce de miracle, qui vous montre les vues qu'il avoit sur vous.



LETTRE XI.

Sur la perſévérance.

J'Ai lu vos deux redditions : j'en ſuis très content : vous avancez, malgré vos infirmités. Je crois que Dieu veut vous purifier comme l'or dans le creuſet : il eſt admirable dans ſa conduite envers ſes élûs : & vous êtes de ce nombre. Ces brebis choiſies, qui forment le troupeau du ſouverain paſteur, écoutent ſa voix & le ſuivent : elles ne s'en ſépareront jamais, & rien ne les lui enlevera. Vous réſiſtez aux dangers, aux dégouts, aux contradiction, à l'accablement, à la maladie. Courage donc, Madame, perſévérez juſqu'à la fin : le ſalut, qui a tant couté à J. C., ſera la couronne de votre perſévérance. Labourez, autant que vous pourrez, auprès des grands : Dieu donnera l'accroiſſement à votre travail, quand il voudra : mais votre labeur, tout inutile qu'il puiſſe être par rapport à eux, ſera un grand fruit pour vous. Je ne ſuis pas ſurpris que Dieu, qui vous ſoutient dans les grandes occaſions, vous laiſſe tomber dans l'impatience pour des baga-

telles : le juſte ne peut ſe ſéparer de Dieu ; mais il tombe en de légeres fautes par fragilité. Vous êtes tellement à Dieu par reconnoiſſance & par amour, que vous ne vous en ſéparerez jamais : vos fautes journalieres & vénielles vous rendront plus humble, exciteront votre componction, & ranimeront vos prieres.

LETTRE XII.

Sur les plaiſirs de la cour.

POURQUOI vous êtes-vous, Madame, abandonnée à un ſi grand trouble ? vous n'avez point fait d'offenſe mortelle ; & je crois même, que vous avez pu faire ce que vous avez fait. Les raiſons, que vous marquez, ſont ſi importantes, qu'elles ſuffiſent pour vous juſtifier. Le païs, où vous êtes, ne laiſſe pas la liberté d'y établir la régularité des familles chrétiennes, ni d'en bannir tous les divertiſſemens que vous déplorés. L'excès de ſévérité banniroit peut être bientôt toute piété du cœur de ces jeunes Princes, & les jetteroit dans d'autres grands maux, que votre bon eſprit vous fait craindre avec raiſon. St. Yves de Chartres dit, que

quand la charité nous fait incliner à une condeſcendance, que des raiſons probables nous font croire n'être pas mauvaiſe en ſoi, on ne péche point, parce que la charité & la raiſon nous conduiſent. Croiez donc, Madame, que vous n'avez pas péché, en propoſant au Roi de diſcuter avec Monseigneur ce qu'il demandoit par vous. S. M. a des raiſons de tolérer de pareils plaiſirs : & les tempéramens, que vous vouliez inſinuer, en auroient diminué le danger.

Pour la penſée de chagrin & de peine, qui alla juſqu'à vous tenter d'abandonner tout, je ſuis perſuadé qu'elle étoit hors de votre volonté, & que votre conſentement n'y avoit point eu de part, puiſque vous ſentîtes, au ſeul mot d'abanbon, un amour ſi vif pour Notre Seigneur. Vos vrais motifs, Madame, ſont l'union du Roi & de Monseigneur, & la réputation de Me. la Ducheſſe de Bourgogne, auſſi bien que ſa ſûreté : vous devez croire que ce ſont ces grandes raiſons qui vous déterminent à leur complaire dans les choſes que vous ne croyez pas abſolument mauvaiſes. Il eſt bon qu'on ne vous charge pas de tout ce qui contraint & déſeſpere peut-être les jeunes Princes ; il eſt bon que vous ſoyez tou-

jours en état par leur confiance de les rapprocher du Roi : il eſt bon qu'ils ne ſe révoltent pas contre la piété qu'ils ne ſe ſéparent pas du Roi, & qu'ils ne ſoient pas tentez d'aller chercher ailleurs ce qui leur donneroit infailliblement la mort. Le trop grand zèle pour le *bien* peut faire de très grand maux dans le lieu où vous êtes. Renvoyez le *mieux* à d'autres tems.

La raiſon, conduite par une droite intention, nous eſt donnée pour nous déterminer en certaines occaſions obſcures, où il faut péſer les inconvéniens avec les inconvéniens, & les ſuites avec les ſuites. Nous ne voyons ſouvent ici les objets, que ſous une énigme & dans un demi jour : il eſt, cependant, néceſſaire de prendre ſon parti. Quand, tout conſidéré, on a pris celui qu'on a cru le meilleur, & où il y avoit le moins de dangers & d'inconvéniens, il ne faut plus ſe laiſſer aller aux doutes, qui ne doivent pas l'emporter ſur les raiſons de ſageſſe par leſquelles on s'eſt décidé. Gardez vous donc bien, Madame, de vous entretenir plus long-tems dans votre trouble. Vous avez pû propoſer au Roi ce que vous lui avez expoſé, de la part de MONSIEGNEUR, pour la maſcarade qui ſe devoit faire à Verſailles. Votre

confesseur convient lui-même que vous n'avez pas fait de faute considérable : & je ne crois pas que vous en ayez fait aucune. J'ai toujours appréhendé de vous donner des décisions trop séveres, parce que je ne connois la droiture de votre cœur, & les embarras du lieu que vous habitez : il faut y tolérer souvent des choses qu'on interdiroit ailleurs. Il ne faut pas, Madame, que vous vous retiriez de ces propositions-là. Je pense que votre confesseur en conviendra, quand il aura pésé les inconvéniens. J'aurai l'honneur de vous voir Dimanche. Je regarde comme un scrupule ce qui vous a troublée ; bannissez ces inquiétudes : elles vous retrécissent le cœur, & vous ôtent la liberté & la lumiere dont vous avez besoin dans votre état, selon ces paroles du Prophête, *la crainte & le tremblement sont venus fondre sur moi, & les ténébres m'ont environné.*

LETTRE XIII.

Sur l'amour-propre, &c.

J'Ai lu, Madame, vos redditions. J'en suis bien consolé : je vois que vous ne vous endormez pas, & que vous avan-

cez, à mesure que votre salut approche. Le sentiment n'est pas toujours le même : mais toujours la même volonté & le même désir d'avancer. Je ne doute point que Dieu n'ait accompli en vous cette promesse, *si quelqu'un m'aime, mon pere l'aimera : nous viendrons à lui, & nous ferons notre demeure en lui.* Avoir le péché en horreur, le monde en mépris, être au-dessus de ses erreurs, de ses craintes, de ses vaines espérances : mettre son trésor dans le ciel, sa fin dernière, en Dieu, sa confiance en J. C. : servir Dieu eu paix : être délivrée des remords qui bourrelent les mauvaises consciences : se reprocher la moindre tiédeur : vivre de la priere, des sacremens, des bonnes œuvres, de l'amour de Dieu : souffrir en patience la vie : attendre la mort avec confiance : désirer le regne & l'avénement de J. C. : porter sa gloire & sa croix devant les Rois & les Princes de la terre ; répandre par-tout cette odeur de vie, dans les lieux même que les méchans remplissent d'une odeur de mort : persévérer, depuis quatorze ans que j'en ai connoissance, dans l'exercice de ces vertus : joindre à tout cela une attention continuelle aux intérêts de la foi, des pauvres, de l'Eglise, de l'Etat, du Roi : ce n'est pas là l'effet d'une grace passagere,

mais de la présence habituelle & de la demeure de Dieu de toute grace & de toute consolation. Louez Dieu, Madame, & remerciez-le de toutes vos forces, & dites après la sainte Vierge : *Le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses, il a regardé la bassesse de sa servante.*

Vous êtes souvent triste : mais vous faites de votre mieux pour ne pas succomber : vous portez avec courage toutes vos croix : c'est un grand point dans la vie chrétienne. Je me réjouis de voir qu'une de vos craintes ordinaires soit d'être trop aimée du Roi, trop considérée de toute la cour, trop exposée aux respects & à la complaisance de tout le monde. Tant que le monde sera votre croix, il ne vous séduira pas. Les méditations sur la mort, qui troublent si fort les mondains, vous consoleront avec tous les enfans de Dieu qui désirent leur pere.

Vous ne sentez pas les effets de la communion : aussi ne sont-ils pas visibles, comme les choses qui tombent sur nos sens : mais vous avez en vous la vie, qui est le principal fruit : *comme je vis pour mon pere, &c.* Et encore, *celui qui mange ma chair &c* : & vous devez bientôt attendre celui-ci, *qui mangera le pain, vivra éternellement.* Vous fréquentez ce sacre-

ment, selon les invitations que vous en ont fait les serviteurs du grand pere de famille : mais vous y portés la robe nuptiale, vous ne vous en degoutés point ; vous n'y tombez point dans la familiarité, qui engendre le mépris & la négligence, comme les ames vaines & dissipées qui y vont par routine.

Vous craignez la souffrance : mais vous vous y offrez, & vous mettez votre confiance en Dieu qui connoit votre foiblesse, & qui certainement ne permettra pas que vous en ayez au dessus de vos forces, mais qui achevera par-là son œuvre en votre cœur.

Vous désirez la mort par haine pour le monde : mais vous ne haïriez pas le monde, jusqu'à désirer la mort, si vous n'aimiez Dieu, plus que toutes les choses de ce monde. Vous priez beaucoup : vous avez un grand désir d'être sainte : & quelquefois votre ferveur se fait sentir extraordinairement à vous : vous offrez beaucoup à Dieu pour les affaires générales, & sur-tout pour celles auxquelles vous prenez un intérêt plus particulier. *Vous conservez encore néanmoins des imperfections qui vous attristent : vous désirez encore d'être aimée : & vous n'avancez guéres*, dites-vous, *dans le renoncement à vous-*

même. Il ne faut pas désirer d'être haïe: & dans la place où vous êtes, je ne désire pas pour vous, que vous soyez oubliée. Mais désirez d'être aimée, comme Dieu le veut, & pour le faire mieux aimer; les personnes publiques doivent être aimées pour faire mille biens. Ne croyez-pas, Madame, que le renoncement évangelique consiste à ne vous point aimer & à n'être point aimée. St. Augustin vous dira, qu'il faut prescrire à l'homme la regle de l'amour, c'est-à-dire, comment il se doit aimer d'une manière qui lui soit utile: car c'est une folie de douter qu'il doive s'aimer de cette sorte: il faut encore lui apprendre comment il doit aimer son corps, en lui donnant ses besoins d'une manière sage & réglée. Celui-là vit justement & saintement, qui sçait estimer chaque chose selon sa valeur: & celui-là le fait & à une charité bien réglée, qui n'aime point ce qu'il ne faut point aimer, qui aime ce qu'il faut aimer, qui n'aime pas trop ce qu'il faut peu aimer, & qui n'aime pas également ce qu'il faut plus ou moins aimer. Je veux encore rapporter ici, pour votre plus grande instruction, ce que dit St. Bernard sur la même matière. " Donnez-moi, dit-il, un homme qui ai-

„ me Dieu de tout ſon cœur, le pro-
„ chain, entant qu'il a de l'amour pour
„ Dieu, & ſes ennemis comme les pou-
„ vant aimer quelque jour, qui ait une
„ affection plus tendre & plus naturelle
„ pour ceux dont il a tiré ſa naiſſance
„ temporelle, à cauſe de la liaiſon du
„ ſang, & une affection plus abondan-
„ te pour ceux qui ſont inſtruits dans
„ la pieté à cauſe de l'excellence de la
„ grace qu'il a reçue par leur moyen,
„ un homme qui ſe porte vers toutes
„ les autres choſes par un amour de Dieu
„ réglé ſelon la ſageſſe, qui mépriſe la
„ terre, aſpire au ciel, uſe du monde,
„ comme n'en uſant pas, qui diſcerne
„ par un gout intérieur les choſes dont
„ il faut jouïr de celles dont il faut ſim-
„ plement uſer, en ne s'appliquant aux
„ choſes paſſageres que paſſagerement;
„ & autant qu'il eſt néceſſaire pour en
„ tirer l'uſage dont il a beſoin, mais
„ en ſe portant aux choſes éternelles par
„ un déſir éternel: donnez-moi, dis-
„ je, un tel homme, & je ne ferai point
„ difficulté de l'appeller ſage, parce qu'il
„ goute les choſes ſelon qu'elles ſont, &
„ qu'il peut dire, avec vérité & ſureté,
„ que Dieu a ordonné la charité en lui. „
Le péché, ce qui y conduit, les paſ-

ſions : la concupiſcence , l'ignorance de nos devoirs, l'erreur, l'héréſie, la cabale qui les ſoutient, les guerres de l'état, l'accablement des peuples qui leur ôte la piété, qui les porte au murmure, à l'injuſtice, toutes les tentations du diable pour nous perdre, voilà ce qu'il ne faut aimer. Ce ſont ces maux, dont nous demandons d'être délivrez dans l'oraiſon dominicale. Tout le reſte qui tend à notre utilité, à celle du prochain, à la gloire de Dieu, doit être aimé ſelon l'ordre de la charité.

Ainſi, ſelon les inſtructions des ſaints peres, la vraie charité conſiſte à rejetter tout ce qui eſt un vrai mal, à n'aimer que ce qui doit être aimé, les biens du corps ſelon que l'Evangile permet de les aimer & d'en uſer, leur préferer les biens de l'ame, entre ceux-ci avoir une prédilection pour les meilleurs, c'eſt à dire pour ceux qui vont le plus à notre ſanctification & à la gloire de Dieu. Aimez Dieu pour l'amour de lui même, & tout le reſte par rapport à lui : ſouvenez-vous de cette maxime très certaine de St. Auguſtin : „ Celui-là, Seigneur ! vous aime „ moins qui aime quelque choſe hors de „ vous, qu'il n'aime pas pour l'amour „ de vous. „ Et c'eſt-là la doctrine de S.

Paul, que vous reconnoiſſez pour un auteur qui ne trompe point.

Les ſaints peres remarquent qu'il y a des Juſtes qui ont ſouvent beſoin des motifs de la crainte : d'autres ſont encore aſſez foibles pour avoir beſoin de s'animer très-ſouvent par les eſpérances des biens temporels ou ſpirituels qui ſont diſtingués de la jouiſſance de Dieu même : d'autres enfin qui n'agiſſent ordinairement que par un pur motif de l'amour de la poſſeſſion de Dieu même. Ils appellent les premiers, des eſclaves, parce qu'ils ſont trop touchez des peines qui conduiſent ordinairement les eſclaves : ils donnent aux ſeconds le nom de mercenaires parce que les recompenſes, qui ſont hors de Dieu, & qui ſont une eſpéce d'intérêt diſtingué de Dieu, ont encore trop d'aſcendent ſur leur cœur : les troiſiémes ſont appellés enfans, parce que c'eſt le caractère des enfans d'aimer leur pere, & de prévenir ſes déſirs. Les ſaints peres néanmoins, qui ont mis ces eſclaves & ces mércenaires au nombre des Juſtes, ont ſuppoſé qu'ils étoient diſpoſés à ne pas abandonner la voye de Dieu, quand il n'y auroit point d'enfer, ni des paradis : car, ſans cela, ils ne feroient pas juſtes, quoiqu'il ſoit vrai qu'ils n'obei-

roient pas ſi facilement, & ſi parfaitement aux commandemens de Dieu, ſi ces motifs intéreſſés de crainte, & d'eſpérance ne les animoient. Quant aux enfans & aux épouſes, le motif qui les touche le plus ordinairement & le plus tendrement, c'eſt le pur amour de Dieu: ils diſent avec les prophête : *Qu'eſt-ce que je veux dans le ciel & ſur la terre, ſi non vous? vous êtes le Dieu de mon cœur, & mon unique partage pour jamais.* Ils ne ſont pas ſans crainte : mais ils n'ont ordinairement que celle que l'écriture dit devoir demeurer dans le ſiécle des ſiécles, c'eſt-à-dire, cette crainte chaſte, la crainte de ne pas aimer, la crainte d'offenſer, qui eſt cependant ſans trouble, parce qu'on ſent par la grace qu'on ne ſe ſeparera jamais de Dieu : ce n'eſt pas la crainte de la peine qui fait frémir ſi ſouvent les eſclaves. Les enfans ne ſont pas ſans recompenſe : mais cette recompenſe eſt Dieu même : c'eſt elle, dont le prophête David vient de parler *Le Dieu de mon cœur eſt mon partage pour toujours.* C'eſt-là cette grande recompenſe que Dieu propoſa à Abraham, le pere des parfaits & le modéle des vrais enfans : *Je ſerai moi-même ſon exceſſive recompenſe.* St. Paul étoit un vrai enfant:

il vous montre la voie que vous avez à ſuivre : il ne craignoit que de perdre J. C. il n'aſpiroit qu'à le poſſéder : il n'avoit d'amour que pour lui, & par rapport à lui : *Qui nous ſeparera de l'amour de Jeſus Chriſt?* dit-il aux Romains : *ſera-ce la tribulation, la ſouffrance, &c.* Ni la crainte, ni l'eſpérance des eſclaves & des mercenaires ne remplira cette grande ame : J. C. eſt ſon tréſor, ſa conſolation, ſa recompenſe, ſa crainte, ſon eſperance, ſon amour, ſa ſcience, ſa ſageſſe, ſa gloire, ſa force, ſon tout. Heureux Apôtre, à qui tout paroit une perte en comparaiſon de J. C. ! *Ce que je conſiderois autrefois comme un avantage,* dit-il, *me ſemble, à cauſe de J. C. une perte : tout me paroit un desavantage à cauſe de cette haute connoiſſance de J. C., pour l'amour duquel je me ſuis privé de toutes choſes.*

Si nous avons certaines obſcurités en cette vie, & qu'il ſoit de notre perfection d'en être éclairés, Dieu nous découvrira ce que nous en devons ſavoir dans la ſuite. Profitons en attendant, des connoiſſances où nous ſommes parvenus : & demeurons fermes dans les ſaintes regles que Dieu nous à révélées. Il me ſemble, Madame, que St. Paul vous parle

ici au cœur : regardez tout comme rien en comparaiſon de J. C., tâchez d'uſer, pour votre avancement, de ce que vous connoiſſez déja, & de ce que vous goutez. Oubliez ce qui eſt derriére vous & vous avancez vers ce prix éternel, qui eſt Dieu même. Aimez-le, poſſedez-le, glorifiez-le autant qu'il eſt permis à une créature, pour toute l'éternité. S'il vous manque quelques nouvelles lumières, Dieu vous fera connoître, & gouter bientôt tout le reſte.

Vous êtes, je vous aſſure, au premier rang des juſtes ; vous êtes enfant : vous aimez Dieu purement, gratuitement : vous le ſerviriez de tout votre cœur quand il n'auroit fait aucune menace, ni promis aucune récompenſe. J'ai toujours remarqué dans votre attrait ce ſentiment d'enfant : voici le tems de s'avancer : J. C. s'avance à nous : il veut vous conſoler : n'aimerez-vous pas de plus en plus celui qui vous a tant aimée, qui vous a prévenue, qui veut être aimé de vous ſans meſure, qui ne vous demande rien tant que votre amour, qui, pour ſe faire aimer de vous, s'eſt fait ſemblable à vous ? dites-lui mille fois que vous l'aimez, & que vous ne voulez plus rien qu'en lui & pour lui tous les jours de

cet avent. Un demi-amour eſt une inſulte pour qui veut votre cœur tout entier: & celui qui le veut, a droit de le vouloir.

LETTRE XIV.

Sur les aſſujettiſſemens.

JE ſuis fort aiſe, Madame, d'apprendre que vous trouvez enfin le moyen de vous réſerver des heures de ſolitude. *Ouvrir la porte fort tard, comme ſi l'on étoit encore à dormir, chercher un azile hors de chez ſoi* : voilà de bons moyens pour ſe garantir de tous les importuns. Dans le reſte du jour, vous pouvez abréger avec certaines gens qui ne cherchent qu'à vous amuſer, ou qu'à vous jetter dans leurs affaires au-delà des régles. A l'égard des choſes journalières qui ſont attachées à vos devoirs, ou des occaſions de pure providence, quoiqu'elles ſoient incommodes & diſſipantes, il n'y a qu'à les ſouffrir en paix. C'eſt une grande conſolation de pouvoir penſer, que Dieu ſe cache ſous l'importun, comme il ſe cache ſous les amis les plus édifians. Sous la figure de l'importun, il faut regarder Dieu qui fait tout, & qu'il n'eſt pas moins attentif à nous morfifier

tifier par l'importunité, qu'à nous inſtruire, & à nous toucher par les bons exemples. L'importun, que Dieu nous envoie, ſert à rompre notre volonté, à renverſer nos projets, à nous faire déſirer avec plus d'ardeur le ſilence & le recueillement, à nous détacher de nos arrangemens, de notre repos, de nos commodités, de notre goût, à humilier notre eſprit pour s'accommoder à celui d'autrui, à nous confondre toutes les fois que la patience nous échappe dans ces contre-tems, à exciter dans nos cœurs une faim plus grande de Dieu, pendant qu'il ſemble s'éloigner de nous à cauſe de cette agitation.

Ce n'eſt pas qu'il faille s'agiter & s'expoſer jamais, par ſon propre choix, aux compagnies qui diſſipent. A Dieu ne plaiſe! Ce ſeroit tenter Dieu, & chercher le péril. Mais pour les aſſujétiſſemens de providence, contre leſquels on ſe précautionne en ſe réſervant des heures de lecture, & de prière, comptés, Madame, qu'ils vous ſont utiles. Tout ce qui eſt dans la main de Dieu y fructifie. Souvent même les choſes, qui vous ſont ſoupirer après la ſolitude, vous ſont plus néceſſaires pour vous humilier & pour mourir à vous-même,

que la ſolitude la plus profonde. Marchons, ſelon que Dieu nous méne : mettons chaque moment à profit, ſans regarder, ni le moment paſſé, ni le moment à venir. Quelquefois une lecture merveilleuſe, une méditation fervente, & une converſation, dont vous ſerez charmée, flatteroit votre goût, vous rendroit contente, & pleine de vous-même, vous perſuaderoit que vous êtes bien avancée, & en vous donnant de belles idées ſur les croix, ne feroit que vous rendre plus hautaine, & plus ſenſible contre celles que vous trouveriez ſur vos pas, au ſortir de tous ces ſaints exercices. Tenez-vous donc, Madame, à cette régle ſimple : ne tirés rien qui vous diſſipe : mais ſupportés en paix tout ce que Dieu vous donne, malgré vous, pour vous déranger. Quelle illuſion ! on cherche Dieu bien loin dans des projets éloignés, peut-être impoſſibles, & on ne ſonge pas qu'on le poſſede dès à préſent, au milieu des embarras, dans un eſprit de foi, pourvû qu'on y ſupporte humblement & avec courage l'importunité des créatures, & ſes propres imperfections. Je n'ai qu'une choſe à vous dire ſur l'amour du prochain : c'eſt que l'humilité ſeule vous

rendra traitable là-dessus. La vûe seule de vos miséres peut vous rendre compatissante, & indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz, que l'humilité doit produire le support du prochain : mais qu'est-ce qui produira l'humilité ? deux choses, mises ensemble, la produisent : ne les désunissés jamais. La première, est la vûe de l'abîme de misére, d'où la puissante main de Dieu vous a tirée, & au-dessus duquel il vous tient encore comme suspendue en l'air : la seconde, est la présence de Dieu qui est tout. Ce n'est qu'en voyant Dieu, & en l'aimant sans cesse, qu'on s'oublie soi-même, qu'on se désabuse de ce néant qui nous avoit ébloui, & qu'on s'accoûtume à s'appétisser avec consolation devant cette haute majesté qui engloutit tout. Aimez Dieu, & vous serez humble : aimez Dieu, & vous ne vous aimerez plus vous-même : aimez Dieu, & vous aimerez tout ce qu'il veut, parce que vous aimerez pour l'amour de lui.



LETTRE XV.

Conseils sur le Roi, sur l'Eglise, & sur Saint Cyr.

JE craindrois que Dieu ne vous eût élevée pour vous faire tomber de plus haut, s'il ne semoit votre chemin de plusieurs épreuves. Mais allez toûjours avec une humble soumission à votre devoir, & dites avec confiance comme David: *Dieu est ma force dans les tribulations excessives qui m'ont environnée. C'est pourquoi je ne craindrai pas, quand la terre seroit renversée.* Je ne doute pas, que Dieu ne vous soutienne & ne vous sanctifie extraordinairement dans vos infirmités & dans les dégoûts que votre zèle pour le Roi, votre amour pour le bien de la réligion & de l'Etat, votre sincèrité, & votre vertu vous attireront de la part des méchans, ou des envieux. Le monde admirera, malgré lui, en vous ce qu'il n'est pas capable de pratiquer: & Dieu répendra à la fin sur vous la joie & la paix qu'il promet aux siens, & que les fortunes du siécles ne peuvent donner. Vous serez l'azile du

Roi, ſon conſeil, ſa conſolation, ſon Ange gardien que Dieu lui a envoyé viſiblement pour ſon ſalut. Quelle joie de vous ſauver avec celui à qui vous devez tout, après Dieu! Vous le défendrez des piéges qu'on lui tend de toutes parts, des ennuis de ſa place, de l'impatience dans les traverſes, dans les maladies: & votre ſociété, que Dieu a formée par un miracle, & qu'il cîmente & affermit tous les jours pour le bien de celui auquel vous êtes envoyée, le préſervera de la mort, où il feroit peut-être tombée ſans vous, au grand préjudice de la réligion & de l'état. Vous ſervirez l'Egliſe: je craindrois quelquefois pour vous, ſi vous ne craigniez rien: mais puiſque vous appréhendez d'en faire trop & de n'en pas faire aſſez, Dieu vous conduira par là au parti de la ſageſſe. Vous êtes dans une route, où l'on ne peut s'égarer: vous vous attachez à la vérité déclarée & décidée par l'Egliſe, en vous déclarant contre le parti qu'elle condamne. Ce qui reſtera d'obſcur ſur les perſonnes, s'éclaircira par les moyens ſages que vous prenez: les choſes éclatent: & juſqu'ici, il me paroit que la lumière & la vérité ont conduit vos pas. Quand vous con-

noîtrez l'intérêt de la réligion, vous ne devez rien lui préférer. Il faut toûjours faire le bien avec sagesse & avec circonspection : le progrès du mal est certain : les remèdes qui le pallient l'étendront encore. Qu'on compare les Diocèses où l'on veille avec fermeté & avec sagesse, à ceux où la tolérance & un esprit de paix mal-entendu a laissé l'ennemi se fortifier & s'avancer : la différence est du tout au rien. Par rapport à ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, vous prenez le conseil de la sagesse : je ne crois pas que Dieu vous ait rendu grande pour vous affoiblir avec eux. Vous vous élevez non-seulement au-dessus de votre place, mais au-dessus de vous-même, en continuant à ne point céder à la chair & au sang quand Dieu, ou leur salut le demanderont de vous. Souvenez-vous de ces paroles de l'Evangile de Noël. *Dieu a donné le pouvoir d'être faits enfans de Dieu à ceux qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.*

Quant à celui, Madame, que vous honorez de votre confiance & de vos bontés, il vous sera dévoué sans réserve tant qu'il vivra : rien ne lui faira ja-

mais plus de plaiſir , que de pouvoir vous ſoulager , vous ſoutenir dans vos peines & dans l'accompliſſement des grands deſſeins de Dieu ſur vous. Ne l'épargnez pas, Madame : Appollon eſt à vous, & vous êtes à Dieu.

St. Cyr devroit vous conſoler, & vous ne devez pas craindre de le déranger : vous l'avez fait, après Dieu , ce qu'il eſt : votre ombre le tient dans la régle : vous y avez tout pouvoir, ſpirituel comme temporel : & l'on peut vous défier de rien faire qui ſoit contraire au bien général , ou particulier de cette Communauté. Vous devez y mener ſans contrainte les perſonnes de déhors qui peuvent vous délaſſer, vous amuſer, & faire venir celles de vos filles qui vous ſoulagéront & vous plairont le plus : il faut les accoûtumer à ſuivre le mouvement de leur vraie mere : & ce ſera un grand châtiment pour elles , quand vous vous y contraindrez au préjudice d'une ſanté d'où dépend l'affermiſſement de tout le bien que Dieu y a mis juſqu'ici. Je vous ſouhaite , Madame, la paix abondante que Dieu permet aux ames de bonne volonté. Car je ſçais très-certainement que vous êtes de ce nombre.

LETTRE XVI.

Consolations dans les malheurs de l'État.

IL faut bien, Madame, être soumise au bon plaisir de Dieu dans tous les événemens de cette vie votre résignation me console des peines que vous souffrez de toutes parts, parce qu'elle vient de la grandeur de votre foi, & qu'elle est une assurance du progrès que vous ferez dans l'adversité, & de la récompense qui vous attend dans l'éternité. Dieu vous fait sentir, par expérience ; combien la gloire de ce monde est fragile, afin que vous ne cessiez point de retourner vers les biens solides qui ne passeront jamais. Vous voyez notre nation deshonorée, le Prince pieux, (*M. le Duc de Bourgogne*) que vous aimez, exposé encore aux discours injurieux des libertins & des insensés, le Roi à qui vous voudriez épargner tant de nouvelles peines, tant d'afflictions, les suites importantes de nos disgraces. Si Dieu n'y met la main, tout cela met votre

bon cœur à une grande épreuve. Ne nous laſſons pas, Madame, de recourir à Dieu avec inſtance, comme à notre pere. Il ne ſouffrira pas qu'une nation, qui lui eſt conſacrée par la réligion, ſoit pouſſée au-delà de ſes forces. Demandons-lui, qu'il ne laiſſe pas triompher de ſon héritage les hérétiques, qu'il maintienne la réligion dans le Royaume, & qu'après nous avoir humiliez, & vengé les injuſtices dont nous ſommes coupables, il nous donne la paix pour la gloire de ſon nom. Tâchez, Madame, de ne point perdre de vûe ce Royaume de J. C., qui s'élévera ſur la ruïne de tous les Empires de la terre. Ne ſouffrez pas que votre ame s'endorme par la triſteſſe & par l'accablement des peines de cette vie. Le jour de J. C. luit ſur vous par la foi: marchez toûjours à cette lumière: notre ſalut s'avance: & il eſt plus proche de nous, que lorſque nous avons commencé. Armez-vous des vertus, qui ſont les armes de lumière, dont St. Paul nous parle aujourd'hui dans l'Epître: elles ſont néceſſaires en tout tems: & faites ſi bien, Madame, pour votre union continuelle avec J. C., qu'il ſoit l'habillement intérieur de votre ame & votre vêtement au déhors, en ſorte que

vous puissiez dire, autant que votre état & votre foiblesse le peut porter : *je ne vis plus, mais c'est J. C. qui vit en moi.* Il vient à vous, vous donner un nouvel être, ou perfectionner le nouvel être qui vous a déja donné. Courez au-devant de lui pour le recevoir. Quelle perte que nous fassions dans nos disgraces, vous serez bien dédommagée, si vous ne perdez rien des dons de Dieu, & si vous vous mettez en état d'en recevoir de nouveaux. Je vous les souhaite comme à moi même : mais j'ai bien plus de confiance que vous en serez remplie que moi : vous irez en Paradis, Madame : j'espère y aller avec vous. Je le souhaite très ardemment : la vie présente nous est comme la sémence de la vie future : celle, qui aura semé ici-bas avec pleurs, moissonnera avec des transports de joie : ne vous découragez donc jamais : supportez patiemment les souffrances que Dieu vous envoie, dans l'espèrance du fruit que vous en recueillerez infailliblement : ne voyez-vous pas que le laboureur attend avec patience que la terre lui produise le fruit de son travail ? ce fruit est pourtant plus incertain, que la moisson que vous attendez. *Heureux*, dit David, *celui qui, étant aidé de la grace, se fait*

des dégrez dans ſon cœur pour s'élever à la perfection en cette vallée de larmes & de miſére ! le Dieu des armées mettra fin à nos diviſions ! il briſéra les arcs, les flêches & les épées, & nous comblera d'une paix que rien ne pourra troubler. Il a dans ſa main droite des bénédictions inexplicables pour vous dans les ſiécles des ſiécles, pourvû que ſoyez inébranlable dans le vœu que vous avez fait de le préférer à tout, & de vivre & mourir pour lui : vœu, qu'on regarde dans le monde comme une perfection, & qui n'eſt pourtant que notre premier devoir.

LETTRE XVII.

Sur la Communion fréquente.

JE ſuis ravi, Madame, du déſir que vous avez de profiter du tems. Un des caractères les plus remarquables des élûs de Dieu, c'eſt l'attente de l'éternité & le détachement des choſes qu'il nous faut quitter. Vous appréhendez d'être trompée & de tromper, que votre piété ne ſoit pas vraie, & que votre paix ne vienne du plaiſir de faire votre volonté. Les fauſſes vertus ne ſont ordinairement que dans les hypocrites, & dans les

ages mondains : vous n'avez jamais été des premiers, & vous avez quitté les derniers de très-bonne foi. Tout le plaisir du monde est celui de faire sa volonté : ce plaisir ne peut donner cette paix, qui surpasse tout sentiment humain, que vous avez au fond du cœur. Le monde ne la peut donner, quelque promesse qu'il en fasse : c'est le fruit du St. Esprit : la vôtre vient de cette source pure qui a purifié le fonds de votre conscience : rien ne peut vous l'ôter que le péché.

Vous êtes triste, lorsqu'on vous contraint : tâchez, le plus que vous pourrez, d'être égale : ce sont les mortifications de votre état. Souffrez d'être liée pour Dieu, d'être gênée, & d'être mise à la torture, s'il le faut, pour la gloire de Dieu. Vous comprendrez bien que cela ne doit pas être continuel, à moins que ce ne fût une nécessité indispensable. La vapeur, qui vous a duré quatre heures, m'engage à vous dire qu'il ne vous faut pas trop de longues prières. Votre santé n'est pas forte : & vous la devez partager entre plusieurs exercices de piété. Mais quand vous prièrez, faites-le de tout votre cœur ; il en est du commandement de la priére, comme de ce-

lui de l'amour de Dieu : vous priérez donc Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur, & de toutes vos forces. J'ai grande envie de voir croitre en vous l'esprit de prière : faites-là régulièrement & fervemment tous les jours : selon la mesure qui vous est marquée, & par des élévations courtes vers Dieu. de plus quand vous serez à St. Cyr. Vous y pourrez donner une demi-heure Notre pauvreté vient de ce que nous ne demandons pas assez, & que ce que nous demandons, nous ne le demandons pas fortement. Je vous vois, graces à Dieu du nombre de ceux à qui Dieu a dit par Isaie : *vous l'invoquérez, & il vous écoutera.* Rien n'est de plus marqué dans l'écriture que ses yeux sont sur les Justes, & que ses oreilles sont ouvertes à toutes leurs prières. C'est donc, Madame, à la prière où vous aurez recours en toutes rencontres, sur-tout dans la séparation que vous allez souffrir. La prière sera votre première & principale consolation, elle sera votre conseil, votre force, votre lumière, & votre soutien dans la tristesse & dans la joie, dans la prospérité & dans l'adversité. Vous aurez toujours de la peine de vos péchés cachez : ne vous lassez pas d'en demander pardon à

Dieu : ceux, qui ſont ordinairement le plus cachez, ſont ceux d'autrui : David les joint enſemble dans le pardon qu'il en demande : *purifiez moi, Seigneur de me péchés cachés ? & pardonnez moi les offenſes d'autrui dont je ſuis coupable.* Vos péchés diminuent : ils ſont moins ſenſibles, moins dangereux que jamais; & Dieu vous les pardonnera aiſément, ſi vous recourez à lui avec humilité & avec confiance. Tant que vous craindrez les péchés que vous ne connoiſſez pas, il ſera bien difficile que vous faſſiez de plein gré ceux que vous connoîtrez. Souvenez-vous que Dieu pardonne facilement les fautes vénielles, quand on ne s'y habitue pas. Il n'a pas dit : *celui, qui tombe dans les petites fautes, tombera peu à peu dans les plus grandes : mais celui, qui mépriſe les petites choſes, tombera peu à peu.* Soyez libre comme un enfant avec Dieu : parlez lui avec une entière confiance : ſi quelques fautes vous ôtoient cette liberté, humiliez-vous, demandez-lui promptement pardon de tout votre cœur, & reprenez enſuite avec lui votre manière libre & enfantinè. *Comme un pere pardonne à ſes enfans, de même*, dit le Prophête, *Dieu pardonne à ceux qui le craignent, parce qu'il connoît leur fragilité.*

Vous n'êtes pas parfaite : Dieu le ſçait bien : mais vous eſpérez de le devenir ; allés donc à lui librement, quelque imperfection que vous connoiſſiez en votre ame : & dites-lui avec l'épouſe : *Menez-moi, Seigneur après vous : je courrai à l'odeur de vos parfums.*

Vous ne devez pas, Madame, renoncer à la compagnie des gens de bien qui ſont de vos amis, parce que l'amour-propre vous fait la guerre en leur ſociété : élevez-vous à Dieu : priez-le qu'il ſanctifie votre commerce avec eux : & enſuite ſoyez libre, banniſſez-en la vanité, les complaiſances, & confidences qui bleſſeroient la charité. A cela près, communiquez-vous à eux : réjouiſſez-vous innocemment : vous ne porteriez pas long-tems la triſteſſe & la contrainte, ſans affoiblir votre ſanté, & peut-être ſans quelque découragement. Ne reſſerrez point votre eſprit par la crainte du plaiſir & de la complaiſance que vous y trouverez. Il faut accoutumer votre amour-propre à n'être compté pour rien, en ne faiſant, & ne quittant rien de ce qui eſt utile à ſa conſidération. Vous le ferez par-là mourir peu à peu par ſouſtraction d'aliment. Quand vous appercevez que l'humeur veut vous faire agir,

resistez-y courageusement. Dieu sera de grandes choses en vous, & par vous, si son bon esprit vous anime & vous conduit : le tems est venu de passer à une nouvelle vie : que ce ne soit plus vous qui viviez, mais que Jesus-Christ vive en vous. A quoi serviroient toutes vos communions, si vous n'étiez pas peu à peu transformée en une nouvelle créature? A la cour, on prend tous les jours des manières, & l'esprit de la cour : la vie que vous menez, veut donc que vous vous remplissiez de plus en plus des manières & de l'esprit de J. C.

Je vous encouragerai volontiers contre la timidité de vos communions. Si vous attendez, Madame, que vous soyez parfaite pour communier, quand communierez-vous? s'il faut être exempt de toute foiblesse, & de tout péché véniel, vous ne vous approcherez pas si tôt de cet auguste sacrement : ne savez-vous pas que vous ne devez pas vous conduire vous-même? Je vous crois la communion fréquente très avantageuse, pour ne pas dire très nécessaire : je vous crois hors de l'affection aux péchés véniels, que de bonne-foi vous leur voulez faire la guerre, que vous désirez avancer dans la vertu, que vous pensez à l'éternité : c'est

pourquoi je crois le pain de vie nécessaire à votre ame: il étoit quotidien autrefois. Le Concile de Trente dit, qu'il seroit à désirer que les fidéles communiassent tous les jours à la messe qu'ils entendent. Je parts, Madame, content de votre maison: le bien s'y établit de plus en plus: Dieu y est glorifié, & bénit votre ouvrage. Je vous donne de nouveaux missionnaires en forme pour conduire vos Dames, qui seules ne sont pas assez fortes.

LETTRE XVIII.

Sur les dévotions particulières.

JE prie N. S., Madame, qu'il verse promptement & abondamment en vous son esprit, puisque vous devez être un canal pour tant d'autres. Le moindre retardement de votre consommation seroit un grand tort à l'œuvre de Dieu: allez donc en son nom, mais allez sans relâche. Si vous me demandez, pourquoi je vous dis tout cela, je vous répondrai que je n'en sais rien, & que je ne veux point être sage avec vous. Nulle raison particulière ne me fait parler ainsi;

mais je ſais par expérience que Dieu quand il nous fait certaines graces, ne veut pas ſeulement le tems de reſpirer, tant il ſe hâte de ne nous pouſſer dans la voie Pour l'oraiſon, dont nous parlions vous. ſçavez, Madame, combien de fois je vous ai dit que des choſes, très bonnes en elles-mêmes, ne doivent point être communiquées à certaines perſonnes qui ont beſoin d'un autre aliment. L'abus de ces derniers tems eſt d'avoir trop divulgué les diſpoſitions auxquelles Dieu attire quelques ames, & de rendre ces choſes communes à toutes celles qui ſont dans la piété. Chacun doit ſe borner à manger ſa portion, & non celles des autres. Ceux qui liſent certains états, fort éloignez du leur, s'imaginent y être, ou du moins veulent s'y mettre eux-mêmes, au-lieu qu'il n'y a que Dieu qui y mette véritablement. De là naît l'illuſion, & enſuite on s'en prend à l'oraiſon pour tous les maux qu'elle n'a point faites. Quand je vous ai parlé, & écrit de ces choſes, c'eſt qu'il m'a paru que vous les goutiez, & que vous y entriez avec attrait: du reſte, je ſerois bien faché de vous y vouloir mettre : les hommes ne doivent ni pouſſer, ni arrêter : ils doivent ſuivre Dieu pas à pas. Je le prie de ne per-

mettre jamais, que vous ſoiez arrêtée dans votre courſe. On auroit beſoin d'une ſanté forte & continuelle pour porter un état, comme le vôtre : mais Dieu prend plaiſir à accabler de tous côtés. Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il nous pouſſe à bout ! Je le remercie du courage qu'il vous donne, à meſure qu'il vous exerce : y a-t'il une meilleure place, que d'être attachée ſur la croix avec ſon fils ? Les douleurs du corps humilient l'ame, & la tiennent dans une diſpoſition de ſacrifice : ſouffrir en paix, c'eſt s'immoler & faire regner Dieu. Quand on ſouffre, tout eſt fait, pourvu qu'on ſouffre ſans réſiſtance ſous la main de celui qui frappe : au nom de Dieu, Madame, ne négligez aucun moyen de vous ſoulager l'eſprit & le corps.

LETTRE XIX.

Sur les auſtérités.

J'Ai penſé à la conſultation que vous me faites, Madame, & j'ai demandé à Dieu de vous répondre ce qui vous convient. La diſcipline, les ceintures, & les bracelets ne vous conviennent pas

il faut vous contenter des austérités de de votre état, & de celles qui sont renfermées dans les commandemens de Dieu & de l'Eglise. Voici ce que dit le St. Concile de Trente : *ceux qui sont justifiez, étant devenus les amis & les domestiques de Dieu, se renouvellant de jour en jour, & marchant de vertus en vertu, c'est-à-dire, mortifiant les membres de leur chair par l'observation des commandemens de Dieu & de l'Eglise, leur foi coopérant à leurs bonnes œuvres, ils croissent dans la justice qu'ils ont reçue par la grace de J. C., & deviennent plus justes selon cette parole : Que le Juste devienne encore plus juste.* Tenez-vous donc, Madame, aux mortifications commandées, & aux bonnes œuvres que la foi & l'amour de Dieu vous feront faire; puisque les bonnes œuvres, que la générosité, & la vertu purement naturelle vous inspirent, ne vous justifieroient pas de plus en plus, comme vous le désirez. Vous voyez par-là l'importance d'avoir Dieu en vüe dans tout ce que vous ferez, & pour parler le langage de l'évangile, comme il vous sera avantageux de conserver votre œil toujours simple & lumineux de cette lumière que la foi & la charité répandent en l'ame fidéle : les austérités des Religieuses Carmélites ne sont

pas de votre état, & vos bonnes œuvres ne ſont pas de leur vocation: *Que chacun marche dans la voie où il a été appellé voilà*, diſoit St. Paul, *ce que j'enſeigne dans toutes les Egliſes*: Maxime fondamentale pour notre avancement, maxime qui réprime les plus grandes paſſions de l'ambition, de la vanité mondaine, de l'avarice, &c. & qui rappelle tous les Chétiens à l'ordre de la volonté de Dieu, qui eſt la ſouveraine perfection. Votre âge de ſoixante-huit ans, vos infirmités, votre place: ne vous laiſſent pas la liberté de faire ce qu'on conſeilleroit à d'autres: vous vous portez bien aujourd'hui, Madame, & demain vous aurez la fievre: vous ne pourrez faire ce que Dieu attend de vous, ſi l'on vous pouſſe à des mortifications corporelles que que votre délicate ſanté ne peut ſoutenir: vous laiſſerez par là ce qu'un autre ne peut pas faire pour vous: les bonnes œuvres, auxquelles vous êtes appliquée, en ſouffriront, & manqueront peut-être tout à fait par l'indiſcrétion de votre Confeſſeur. Ce fonds cependant eſt bien agréable à Dieu de vouloir tenter tout ce qu'on jugera convenable à votre avancement, quelque auſtère qu'il ſoit. Je vous conſeille d'être toujours dans cette

préparation du cœur des Justes : c'est une excellente priere, qui leur attire de grandes graces. Vous savez que la manière d'écouter de Dieu , c'est d'exaucer , c'est de faire misericorde. L'accablement de votre état , votre sujétion , les autres peines inséparables de la priere assidue , & des bonnes œuvres que vous avez à faire, ce sont les mortifications de la chair de votre vocation , qui rendront les membres de votre corps des *armes de justice* , selon la parole de St. Paul. Vous n'êtes point obligée de jeuner en mangeant gras : & je ne vous conseille point de le faire; sans Mr. F. Ne mangez que des choses saines : ce sera une mortification journaliere convenable à votre état. Pour ce qui regarde les commodités, & les délices permises, qui suivent la place où vous êtes , voici les regles des saints. Dans toutes les choses passageres de cette vie , dont la loi de Dieu & celle de l'Eglise nous permettent d'user il faut se conformer aux mœurs & à la coutume des gens de bien avec lesquels on vit. *dans toutes ces choses , ce n'est pas l'usage qu'on en fait , mais la passion & l'intempérance de celui qui en use , qui fait son peché* , dit St. Augustin. Il ajoute qu'il faut donc faire une grande attention aux

lieux, aux tems, aux personnes, pour ne pas reprendre témérairement leurs usages : car il se peut faire qu'un sage chrétien use sans passion & sans gourmandise, d'un mêts délicat, & qu'un insensé brule d'une honteuse flamme de gourmandise en désirant des oignons! Il n'y a point de personne sensée qui n'aimât mieux manger des poissons comme N. S. que de manger des lentilles comme Esaü. On ne dira pas que les bêtes soient plus austères que nous, parce qu'elles ne mangent que de nourriture grossieres : car dans toutes les choses permises, ce n'est pas leur nature qui regle le bien & le mal de nos actions, mais la cause qui nous en fait user, & la maniere dont nous en usons. Ainsi pensoit St. Augustin. *Qu'on ne contraigne point les riches*, dit-il dans un autre endroit, *de vivre de la nourriture des pauvres ; qu'ils usent des viandes dont leur infirmité a accoutumé de se servir, mais qu'ils s'humilient & s'affligent de ne pouvoir pas mieux faire. S'ils changent leurs usages, ils deviennent malades ; qu'ils usent de choses superflues, en donnant aux pauvres ce qui leur est nécessaire : qu'ils usent des choses délicate, en donnant aux parvres les choses utiles.* L'évangile nous aprend que la justice ne consiste point dans l'absti-

nence, on dans le manger: mais dans la patience & l'égalité avec laquelle on ſouffre les privations, & dans la tempérance avec laquelle on uſe de l'abondance; cela s'entend hors le cas du précepte. Voilà de l'érudition : mais vous l'entendez à merveille : ainſi, Madame, n'attribuez point l'ennui dans la prière & les autres défauts, dont vous vous plaignez, aux manquemens d'auſtérités que vous ne pouvez porter. Liſez le chap. III. de l'Imitation: *Quelquefois quand vous croyez que je ſuis éloigné de vous, j'en ſuis le plus près : quand vous croiez avoir tout perdu, c'eſt ſouvent le tems que vous gagnez le plus : tout n'eſt pas perdu, lorſque les choſes arrivent autrement que vous ne penſiez.*

Je connois vos plus ſecrettes penſées : je ſai qu'il vous eſt avantageux d'être quelquefois abandonnées & ſans aucun goût de dévotion, de peur que vous ne mettiez votre confiance en vous-même, & que vous ne vous laiſſez aller à l'orgueil en vous croyant plus parfaite que vous n'êtes. Peut-être auſſi dans vos peines recourez-vous trop tard à celui, hors duquel il n'y a ni ſecours qui défende, ni conſeil qui profite, ni reméde qui réuſſiſe. Vivez donc reconnoiſſante des graces

graces ineſtimables que vous avez reçues. Qu'il n'y ait perſonne plus fidéle à Dieu, que vous au milieu de la Cour. Que la foi, l'eſpérance, la charité ſoient l'ame de votre ame. Demandez à Dieu une bonne mort, la perſévérance finale, & tout ce qu'il ſait mieux que vous vous être néceſſaire. Soutenez, conſolez, ſanctifiez le Roi: procurez la paix, ſi vous pouvez: continuez à ouvrir votre main ſur le pauvre: allez en confiance aux ſacremens. Dieu ne permettra pas que vous ayez la mort dans le ſein, ſans la connoitre, & que vous mouriez dans un état ſi funeſte. Aprochez vous de Dieu: & je vous aſſure qu'il s'approchera de vous: quand vous ne le ſentiriez pas, ſon ſecours n'en ſera pas moins effectif. Combattez toujours pour la foi, il eſt impoſſible que la réligion ſubſiſte dans l'état: & la religion eſt la ſource de tous les biens.



LETTRE XX.

Utilités des peines d'eſprit.

JE ſouhaite de tout mon cœur, Madame, que vos ennuis ſervent à vous faire mourir à toute volonté propre. Le gout d'une douce retraite ſoutiendroit bien plus la nature: vous vous rendriez à vous même un témoignage bien plus avantageux de votre conduite & de vos ſentimens, ſi vous aviez beaucoup d'heures libres pour lire, pour parler de Dieu, pour vous occuper des bonnes œuvres. Quand on eſt dans un aſſujétiſſement continuel, qu'on fait des riens toute la journée, on ne peut ſe rendre compte à ſoi même d'aucune occupation ſolide: le fond du cœur s'attriſte: ſe deſſéche, & ſe décourage: mais c'eſt le decouragement même, qui purifie le cœur, pourvu qu'on n'y ſuccombe pas: on fait la volonté de Dieu en ne faiſant rien: on rompt ſa volonté propre, & par conſéquent on fait beaucoup, quoiqu'on paroiſſe ne rien faire: de moment en moment on ſe préſente à toutes les choſes dont Dieu charge: ô! que le fardeau

de chaque moment eſt bon! plus il eſt péſant, plus il eſt précieux, je ſuppoſe que Dieu le donne, & que nous ne le prenons pas. Comme il faut abandonner au torrent toutes les heures que Dieu vous arrache, il faut auſſi, avec la même fidélité, vous réſerver pour vos exercices toutes celles qu'il vous permet de vous réſerver : il faut avoir égard aux beſoins du corps qu'il faut ſoulager, aux peines involontaires de l'eſprit qui minent le corps, & à toutes les autres circonſtances : un peu de ſilence, dans certains petits intervalles des affaires; ou de converſation, réveille les forces de l'ame, la renouvelle en Dieu, & ſoulage le corps trop épuiſé : & quand on ſent que l'humeur ſe deſſéche, que la facilité d'agir avec joie & ſimplicité diminue, il faut recourir au recueillement, ſi l'on ne peut prendre pluſieurs jours, en prendre un, quelques heures au moins, quelques momens dérobés. Le recueillement nourrira en vous le germe de vie naiſſant, que Dieu met dans votre cœur. J'aime bien cette foi ſimple, avec laquelle vous cherchez Dieu : vous le trouverez, puiſque c'eſt lui qui vous mène à lui-même. Je ne puis m'empêcher de vous dire tous ceci : & je vous avoue que je

vous plains, quand je penſe à vos embarras: mais c'eſt le moyen particulier de Dieu ſur vous, pour faire ſon œuvre. Il exerce ſouvent les autres par des croix qui paroiſſent croix. Pour vous, il veut vous crucifier par les proſpérités apparentes, & vous montrer à fond le néant du monde par la miſére attachée à tout ce que le monde a d'éblouiſſant. Ainſi Dieu vous menera droit à lui par tout ce qui ſemble vous en détourner, pourvu que vous marchiez toujours dans cette foi droite & ſimple, qui eſt votre attrait.

LETTRE XXI.

Sur le propos néceſſaire au corps.

TOut ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire, ou de vous dire ſur le courage dont il faut ſe défier, ſe réduit à ceci: c'eſt qu'il ne faut en rien compter ſur vous. Dieu vous demande l'abaiſſement de votre eſprit, & même de votre courage pour toutes les vertus. Ne vous fiez point à votre zéle pour renoncer aux ſoulagemens, pour accepter ſans relâche de longues contraintes, pour porter une vie dure, & un travail d'eſprit

non interrompu : vous y ſuccomberez pour l'eſprit & pour le corps : le corps demeureroit languiſſant, malgré ſa vigueur, & ſe ſécheroit infailliblement pour la piété. Soyez ſimple pour vous ménager avec ſupport, comme vous voudriez ménager une autre perſonne. Le parti de prendre ſur ſoi eſt un parti de philoſophie : on veut tout faire pour les autres, & ne leur rien devoir : on veut les ſupporter ſans en être ſupportée ; on ne veut point ſe laiſſer voir dans un état de foibleſſe, où l'on a beſoin d'être épargné:à tout cela vous reconnoitrez l'amour propre & la vertu humaine. J. C. avoit peu de tems pour inſtruire ſes Apôtres : il alloit les quitter : cependant il ſe dérobe a eux pour aller ſeul ſur la montagne : il leur apprend à faire de même : il ſuſpend leurs travaux apoſtoliques pour les faire repoſer. Demeurez en paix devant Dieu, pour vous accoutumer à ſuſpendre l'action de l'eſprit, trop actif & trop confiant en ſon action : vous éprouverez combien cette pratique eſt utile pour réprimer les ſaillies de la nature & les réflexions de la ſageſſe : amuſez vos ſens, & laiſſez à votre corps le relâchement dont il a beſoin : le corps & l'ame s'en porteront mieux : & les affaires n'y perdront rien.

Je crois, Madame, tout ce que vous dites de vous-même, mais je n'avois vu de dur dans votre vie que les aſſujétiſſemens: il n'eſt pas poſſible que vous n'en ayez de grands par le Roi, & par vos amis, dont chacun prétend quelque privilège. Une perſonne, qui a de la délicateſſe, veut contenter celle des autres : de là cette tenſion continuelle, cette application à tout prévenir, à tout dévenir, à répondre à tout, ces efforts pour ne rien négliger : & de là auſſi, la perte de la ſanté, & l'épuiſement de l'eſprit. Repoſez-vous donc, Madame : ce repos nourrira dans votre cœur une certaine préſence de Dieu, ſimple, tranquille, & familiere. Les choſes, que vous avez à faire : ne perdent rien par les interruptions : vous le ferez avec des graces plus abondantes & avec plus de mort à vous même. Vous irez toujours bien, pourvu que vous alliez, ſans vous regarder vous même. Il faut comprendre, pour les retours ſur ſoi, ce que vous avez ſi bien compris pour le découragement, tout ce qui eſt involontaire ne doit point vous troubler : on eſt importuné de l'attention ſur ſoi-même, comme de toutes les autres tentations : celle là même eſt la plus opiniâtre : on voudroit s'oublier,

& l'on ſe retrouve à chaque pas : on s'en afflige, on ſe condamne, on ſe décourage, & l'on ne voit pas que Dieu nous affranchit de l'amour-propre par l'importunité de l'amour-propre même. On s'eſt aimé, on s'eſt occupé avec plaiſir de ſoi : on ſe ſurprend ſouvent ſoi-même dans cette vaine complaiſance de penſer à ſoi : on en eſt las, & on ne peut s'en corriger du poiſon, Dieu en fait le reméde. Quiconque n'eſt point attaché à ſoi même par la volonté en eſt détaché véritablement : il ne faut donc point s'inquiéter de ces retours fréquens: il ſuffit de ne les pas ſeconder. Le principal eſt de n'agir jamais malgré la lumière intérieure, ſuivant les motifs d'amour-propre qui viennent flatter l'imagination. Pour les défauts d'autrui, on ne peut s'empêcher de les voir : mais il ne faut point les chercher, les approfondir ſans néceſſité : il ne faut point conſidérer le mauvais ſans le bon : il faut toujours ſe ſouvenir de ce que Dieu peut faire d'un moment à l'autre dans la plus vile des créatures, rappeller les ſujets que nous avons, de nous mépriſer nous mêmes : le mépris pour les autres a quelque choſe de dur & de hautain qui éteint l'eſprit de J. C. l'eſprit de grace ne s'a-

veugle point ſur ce qui eſt mépriſable; mais il le ſuppoſe avec reſpect pour entrer dans les ſecrets deſſeins de Dieu : il ne ſe laiſſe aller, ni au dégout dédaigneux, ni aux impatiences de la nature: nulle corruption ne l'étonne, nulle miſére ne le rebute, nulle impuiſſance ne le dégoute, parce qu'il ne compte que ſur Dieu ſeul, & qu'il ne voit hors du lui, que néant & péché.

LETTRE XXII.

Sur la triſteſſe.

JE ne vous dis pas, Madame, de ne vous point attriſter, mais de ne vous point affliger, comme les perſonnes qui n'ont pas de confiance en Dieu, ni de de ſoumiſſion à ſes ordres. Inſpirez-en une grande au Roi : obtenez de lui qu'il conſulte Dieu un moment dans les affaires ſur leſquelles il délibère. Il eſt capable de bien entendre ce que la ſageſſe dit d'elle-même dans les proverbes, *c'eſt de moi que vient le conſeil & l'équité : c'eſt de moi que vient la prudence & la force : les Rois regnent par moi : & c'eſt par moi : que les légiſlateurs ordonnent ce qui eſt juſte ; les*

Princes commandent par moi : j'aime ceux qui m'aiment, ceux qui s'éveillent dès le matin pour me chercher, me trouvent. Communiez extraordinairement pour lui : offrez vous à tout, pour l'amour de Dieu, qui vous a choisie pour le consoler, lui obeir, & le sauver. Priez, quoique triste & affligée : pleurez dans votre oratoire aux piés de N. S. : vous recueillerez avec joie le fruit de ce que vous avez semé avec tristesse. Ne croyez pas perdu ce que vous ferez tristement pour Dieu : les prières, les communions sont plus nécessaires, & plus méritoires en ce tems-là, quoiqu'elles soient sans le sentiment ordinaire de la dévotion qu'on goute dans les autres tems. Que votre prière ordinaire & vos élévations de la journée soient cette demande que N. S. vous a enseignée, *que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* Esperez en Dieu souverainement: n'a-t'il pas tourné toutes choses pour votre salut ? vous seriez une ingrate bien coupable, si vous hésitiez un moment. Tout ce qui arrive, hors le péché, vient de lui: souvenez-vous de ces paroles du Sauveur à St. Pierre, *vous ne voulez pas que je boive le calice que mon pere m'a envoyé?* Ne demeurez pas dans l'affliction, occupez vous, quoique tristement, des

choſes que vous aurez à faire. *Le Seigneur me conduit, rien ne me manquera*, diſoit David : *il me conduit dans ſes pâturages.* Abandonnez à Dieu le ſoin de l'avenir, & faites au tems préſent ce que vous connoitrez que Dieu demande. Il vous a tiré de tous les périls : & ſon pouvoir & ſon amour ne ſont pas encore épuiſez.

LETTRE XXII.

JE VIENS, Madame, de recevoir vos redditions : ſervez-vous, je vous en ſupplie, pour toujours, de la règle dont nous ſommes convenus, de ne rien faire qui puiſſe paroître ſingulier au lieu où vous êtes, à moins que la choſe ne ſoit des commandemens de Dieu, ou de l'Egliſe : je ne vous dirai jamais rien qu'en le ſuppoſant. Il eſt bon, non ſeulement pour vous, mais pour les autres, qu'on ne ſache pas ce que vous faites, que l'on ne voie rien en vous, s'il vous plait, que d'ordinaire & de bon, & que le Roi vous trouve aiſée & réjouiſſante. Quoiqu'il n'y ait rien d'extraordinaire dans votre piété, le monde trouveroit encore qu'il y en a trop, s'il ſavoit tout : *toute la beauté de la femme du Roi eſt au*

dedans : & ſi j'ai de grandes eſpérances, c'eſt parce que vous accompagnez les petites choſes, que vous faites, d'une grande volonté & d'un grand cœur pour les choſes de Dieu : ſi je vous crois en aſſûrance, c'eſt parce que vous faites peu de cas de ce que vous faites que vous craignez, que vous vous précautionnez, que vous voulez en faire plus, & que vous n'appuyez la fermeté de votre eſpérance que du bon côté, ne comptant que ſur Dieu, vous oubliant vous-même, & n'oubliant pas votre fragilité.

LETTRE XXIV.

Sur un ſentiment de la dirigée.

VOus ſemez avec travail, vous recueillerez avec joie : laſſez-vous de bon cœur à écouter & à ſoutenir tout le monde, depuis le matin juſqu'au ſoir : encouragez l'un, reprenez l'autre, diſſimulez l'importunité, ſupportez les défauts : dans ceux du prochain, voyez humblement les vôtres, reconnoiſſez en d'autres plus conſidérables, ou remerciez Dieu de ce qu'il vous en a délivrée. Par-là, vous ne vous diſſiperez

pas, vous ne vous abandonnerez pas vous-même en ſecourant les autres, mais vous pratiquerez toutes ſortes de vertus qui vous ſanctifieront avec eux.

Que vous êtes heureuſe, de m'avoir pu écrire ces mots avec vérité! *je me ſuis trouvée, depuis peu, dans la diſpoſition que vous m'avez ſouhaitée, & après avoir épuiſé mes forces & ma vigueur au ſervice des ames, je ſuis revenue toute laſſe & toute languiſſante aux plaiſirs qui me cherchent, & que je ne cherche pas.* Je ſupplie celui, qui fait luire la lumiere dans les ténébres, & qui tire le bien du mal, de changer tous vos divertiſſemens en exercices de mortification, par les dégouts que la grace ſeule eſt capable de vous envoyer. Il eſt permis, en cela, d'être hypocrite, & de paroître ſe réjouir, quand on ne ſe réjouit pas, ou qu'on tourne la joie en amertume volontaire.

Depuis que j'ai lu, que lorſque vous retournez le ſoir à Verſailles, vous y portez un corps & un eſprit tout épuiſé, il me reſte dans le fond du cœur une conſolation ſenſible dans la vue du grand bien qui en réſulte. Vous avez donné ſi long tems les prémices au monde & les reſtes à Dieu, qu'il eſt tems de faire reſtitution, en faiſant une ſévere juſtice au

monde. Il me ſemble que vous pouvez dire ſincérement à Notre-Seigneur dans l'eſprit de David : *je garderai pour vous toute ma vigueur & toute ma force, ô mon Dieu ! Je m'épuiſerai à votre ſervice, & j'irai toute affoiblie & toute languiſſante aux plaiſirs du monde pour y trouver mon dégout, & pour en faire même une eſpêce de ſupplice dans le tems où votre divin eſprit m'attire.* Si je valois quelque choſe auprès de Dieu, Madame, j'employerois tout mon crédit pour vous obtenir cette diſpoſition.

La méditation du Roi ſera très utilement employée demain matin, s'il tâche de s'exciter à une fervente contrition, en ſe repréſentant devant Notre Seigneur J. C., devant qui il va rendre ſes comptes aux piés de ſon miniſtre. Vous pouvez choiſir pour cela dans vos livres quelque ſujet d'oraiſon, capable de l'exciter : *Créez en moi Seigneur un cœur nouveau.* Après quelques demandes ſemblables, qu'il forme tendrement, & du meilleur de ſon cœur, un nouveau regret des péchés de toute ſa vie, qui aille juſqu'à la déteſtation & à l'horreur de tout ce qui déplait à Dieu. Le Dieu, riche en miſéricordes, qui a été chercher la brebis errante, lorſqu'elle n'y penſoit

pas, pourroit-il être ſourd à ſa voix, lorſqu'elle le veut ſuivre par-tout, & qu'elle ne trouve de conſolation ſolide qu'à l'abri de ſa houlette & de ſon bâton? ce ſeroit une impiété de le penſer, & un blaſphême de le dire.

LETTRE XXV.

Sur ſes progrès dans la piété

JE *ſuis affligée*, dites-vous, *de ne point connoître mes fautes, quoique je ne puiſſe douter d'en avoir fait pluſieurs pendant la ſemaine.* Et moi, je me réjouis que vous n'en faſſiez plus de ces remarquables, de ces volontaires, qu'on apperçoit après des années entiéres. Je me réjouis de ce qu'étant plus attentive à la préſence de Dieu, plus exacte à vous examiner tous les jours, ayant la conſcience plus délicate, étant plus éclairée ſur vos obligations, vous voyez dans vos comptes moins de péchés qu'autrefois : c'eſt qu'il y en a moins en effet : c'eſt qu'ils ſont moins volontaires, c'eſt qu'ils vous ſeront auſſi moins imputés. *Dieu ſoit béni à jamais de ce qu'ayant été ci-devant eſclave du péché, vous avez obéi du fond du cœur à*

l'évangile, & êtes devenue esclave de la justice! Vous avez fait servir ce qui étoit en vous à l'iniquité, tout doit servir présentement, & tout sert en effet à la justice par votre sanctification : c'est, à peu près, le texte de St. Paul. Lisez, Madame, cet admirable chapitre : vous y verrez ce que le baptême opére en ceux qui meurent au péché, comme ils deviennent semblables à J. C. dans la mort & dans la résurrection : vous y verrez que les deux états se suivent, que le chrétien, qui est mort au péché, participe à la grace de la résurrection & de l'immortalité du Sauveur : & pour réponse à toutes vos peines, lisez & entendez bien le verset 14. Ce qui doit vous surprendre, c'est comment ce monstre puissamment fortifié, qui avoit fait en vous des chaînes de fer pour vous retenir sous son domaine : a pu perdre si aisément tout son pouvoir. C'est-là le miracle de la grace, c'est l'œuvre du Tout-Puissant : *chantons à jamais les miséricordes du Seigneur*, disoit David.

Je sçais que vous n'êtes pas exempte de plusieurs fautes pendant la semaine, quoique votre conscience quelquefois ne vous reproche rien : mais ces fautes ne vont point à la mort, mais vous les haïssez, quoique cachées, mais vous en de-

mandez pardon humblement à Dieu comme David, *ab occultis meis munda me*, mais vous êtes bien résolue de les chercher tous les jours dans votre examen, & de leur faire la guerre quand vous les trouverez. Laissez croitre la lumiere de la grace : vous verrez alors clairement ce que vous n'appercevez pas aujourd'hui. En attendant, réjouissez vous de ne rien appercevoir. Votre orgueil vous afflige, & vous fait la guerre, jusques dans le sanctuaire : vous craignez qu'il ne vous ravisse le bien que vous faites. Votre crainte vous mettra en sûreté : tant que vous le craindrez, vous vous défendrez contre lui : & si quelquefois il vous fait des blessures, elles seront légères. *Mais*, dites-vous, *je suis quelquefois troublée, quand je me trouve si orgueilleuse* : heureuse l'ame qui craint d'offenser Dieu ! le trouble vous sera salutaire : vous en deviendrez plus humble, plus soumise, plus pénitente, & plus préparée aux graces nouvelles. J'ai été ravi d'avoir vu, il y a quelques jours, celle qui ne se troubloit pas aisément autrefois, qui croyoit pouvoir se suffire, qui n'appelloit à elle que le secours de la raison, dont l'esprit-fort d'une mauvaise force regardoit les contraintes des ames timorées comme des

petiteſſes, j'ai été ravi de la voir humiliée, contrainte, craintive, ſentir ſon inſuffiſance, avoir beſoin d'être raſſurée, & conſolée par les miniſtres du *pere de toute conſolation.* Dieu a accoutumé de faire paſſer ſes élus par deux épreuves différentes, la joie & la crainte : le trouble & la paix ne ſont jamais de longue durée. Profondeurs de la bonté, & de la ſageſſe de Dieu ! Nous avons beſoin d'être troublés pour ne pas préſumer : nous n'avons pas moins beſoin auſſi de la conſolation du ciel pour n'être pas abattus par la défiance & par le ſentiment de notre foibleſſe : *auſſi*, dit St. Chriſoſtome, *Dieu mêle la joie avec la triſteſſe, & tempere l'une par l'autre.* C'eſt ainſi qu'il agit avec tous les ſaints. Il ne laiſſe pas toujours, ni dans les périls, ni dans la ſécurité : mais il fait comme un tiſſu & une chaîne de biens & de maux : c'eſt ce qu'il a pratiqué envers St. Joſeph, cet homme appellé juſte par excellence dans l'évangile, dépoſitaire des anciennes promeſſes de Dieu, & le gardien du tréſor de la religion. Il voit, continue ce pere, la groſſeſſe de Marie, & il entre auſſi-tôt dans le trouble & dans l'inquiétude : il ſoupçonne ſa femme d'adultère : mais l'ange le délivre de ſes craintes : *Joſeph*, lui dit-il, *ne*

craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse : l'enfant, qui est né en elle, est l'ouvrage du St. Esprit : l'enfant paroît ensuite : Joseph en reçoit un extrême joie ; il voit venir les pasteurs, accourir les Rois d'Orient pour l'adorer, Siméon le reconnoître pour le Messie, prédire qu'il sera *la lumiere des nations & la gloire du peuple d'Israël.* Qu'elle consolation pour ce saint homme ! mais elle est aussi-tôt suivie d'une douleur étrange, lorsqu'il voit un Roi furieux, résolu de perdre l'enfant : l'ange le console par sa visite, lui ordonne de prendre la mere & l'enfant, & de fuir en Egypte : il a l'affliction d'être parmi des idolâtres pendant plusieurs années : le reste de sa vie fut aussi mêlé. Soyez beni à jamais, ô mon Dieu ! de ce que vous donnez le secours nécessaire à notre foiblesse, & que vous ne dédaignez pas de dissiper nos peines, & de nous fortifier par votre visite !

Quoiqu'affligée souvent de n'en pas faire autant que vous voudriez, vous craignez cependant quelquefois qu'on ne vous en demande trop : vous frémissez même, craignant la sévérité du ministre à qui votre ame est confiée. Dieu me fasse la grace de me traiter dans mon état, comme je désire vous traiter dans le vô-

tre ! Ce que je puis vous dire, Madame ; c'eſt que vos craintes ne m'embaraſſent pas : & mes préventions ne me tromperont point : ce qui me conſole, c'eſt que vous êtes prête à tout, c'eſt que j'eſpere ne vous rien demander de ſingulier, ni au-deſſus de vos forces & de vos deſirs.

LETTRE XXVI.

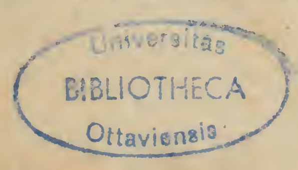
Sur ſa conduite dans ſon domeſtique.

JE vous mande en détail ce que je crois que vous devez faire par rapport à votre domeſtique Aujourd'hui, Madame, que Dieu vous enflame plus tendrement de ſon zèle, il faut que vous commenciez à l'exercer ſur votre maiſon. Celui, que vous ſervez de ſi bon cœur, doit auſſi être ſervi préférablement à vous par vos domeſtiques : il faut que votre maiſon lui ſoit autant conſacrée que votre cœur, qu'on la diſtingue entre les autres par la piété, & qu'elle devienne une Egliſe domeſtique comme l'étoit autrefois celle des premiers fidèles, ainſi que nous le voyons dans St. Paul, qui appelle la maiſon d'Aquilée & de Priſcille *leur égliſe*

domestique, comme aussi celle de Nymphas : *saluez*, dit-il aux Colossiens, *l'église qui est dans la maison de Nymphas.* Faites, Madame, par votre vigilance, & par votre douce autorité qu'ils travaillent tous avec une pieuse émulation à devenir d'excellens chrétiens. Souvenez-vous que quand vous meneriez en votre particulier une vie toute sainte, & que tout le monde vous regarderoit avec admiration, vous seriez morte devant Dieu, si vous n'établissez dans la foi & dans la piété, autant qu'il est en vous, le petit peuple dont vous êtes chargée en conscience : car sans cela, vos œuvres ne seroient pas pleines. N'oubliez pas ce que Dieu dit à tous les chrétiens chargés des autres, dans la personne de l'Evêque de Sardes, *je sçais quelles sont vos œuvres, vous avez la réputation d'être vivant : vous êtes mort : soyez vigilant, songez à ceux dont vous êtes chargé qui sont prêts à mourir : car je ne trouve pas vos œuvres pleines devant Dieu* : & afin qu'on sache que cet avis est pour les fidèles de tous les tems, il le finit par ces paroles, qui devroient bien réveiller ceux qui sont endormis : *que celui, qui a des oreilles, entende, ce que l'esprit dit aux églises.* Voilà un homme qui passoit pour un saint dans

le premier tems de l'Eglise naissante, & qui est mort devant Dieu, parce qu'il néglige des gens dont il est responsable. Faites donc en sorte, que personne ne meure chez vous, ou du moins que leur mort ne vous soit point imputée.

Votre charité ingénieuse trouvera assez des moyens d'insinuer à vos gens la piété avec douceur, & saura bien aussi les attendre avec patience : il faut qu'ils aiment la vertu, & qu'il n'y ait que ceux, qui seroient endurcis, qui ayent sujet de vous craindre. Quant à ceux-là, il est bon qu'ils sachent, par les exemples que vous en ferez au besoin, que vous êtes aussi inéxorable à l'égard du vice, que vous êtes patiente à l'égard des foiblesses. Ne renoncez point aux plaisirs innocens attachés à votre état : allez au-devant, en faveur des grands biens que vous pourrez faire par eux : rendez la vertu douce, aimable, accommodante, mais sans blesser les règles. Les spectacles sont, ou criminels, ou occasions de crime : vous devez n'y aller que par ordre, ainsi que nous en sommes convenus : il est bon, quoi qu'en disent certaines gens, qu'on sache que vous n'approuvez pas ces sortes de plaisirs, & que vous n'y cherchez autre



chose que l'obéissance de votre état. Souvenez-vous de ces paroles d'Isaïe : *je vous ai appellée à moi d'un païs éloigné, & je vous ai choisie pour moi.*

LETTRE XXVII.

Sur l'amour du bien public.

QUE Dieu est bon, de vous faire voir le monde par des côtés qui vous en donnent tant d'horreur & de mépris ! hélas ! si on le regardoit toujours ainsi, il n'ennyvreroit pas tant. Et qu'avez-vous fait à Dieu, pour n'être pas du nombre de ceux qui sont si dangereusement ennyvrés ? Rien n'égale ses bienfaits, Madame : rien ne doit égaler votre reconnoissance & votre fidélité. Ayez confiance en lui avec plus de simplicité & de fermeté que jamais : vous plantez, il donne l'accroissement : sanctifiez vous pour les œuvres que Dieu vous prépare, & pour les religieuses, dont vous allez être l'institutrice. Aimez l'Eglise plus que St. Cyr, & plus que tout ce que vous aimez sur la terre : priez Dieu qu'il détourne tous les maux qui l'affligent, & tous ceux qui la menacent. N'usez point votre

crédit aux affaires des particuliers, quelque ſaints qu'ils ſoient : réſervez vous pour les affaires générales de l'Egliſe, pour le bien de l'Etat & pour celui du Roi. Hazardez des avis, & faites des inſtances pour ces grandes affaires, ſans vous laſſer, mais auſſi ſans ſortir de la douceur, & du reſpect que vous devez. A meſure que vous connoiſſez certaines choſes, utiles à inſpirer, marquez les pour vous en ſervir. Liſez le concile de Trente à votre loiſir. Aimez l'Egliſe, je vous en conjure, pour laquelle Jeſus-Chriſt eſt mort, afin qu'elle fût ſans tâche & ſans ride. Voilà, Madame, ce que je crois devoir mettre à la place des auſtérités : elles rebuteroient & fatigueroient tous ceux à qui vous avez à faire : ſi vous en faiſiez beaucoup plus que vous n'en faites, peut-être vous ôteroient elles la force qui vous eſt néceſſaire pour ſoutenir l'accablement des autres occupations : mais la piété, que vous exercerez avec l'Egliſe ſera bonne à tout, & ſuppléera à tout. Vous ne vivez que pour cela : & je crois que vous diriez volontiers avec un de ces généreux Juifs, *il vaut mieux que nous mourions, que de voir les maux qui menacent notre Egliſe & notre nation.* J'eſpere du Dieu de miſéricorde,

qui vous a choisie, qu'il vous fera attendre en patience les moyens, & qu'il vous mettra dans le cœur & dans la bouche sa parole pour toucher efficacement les articles importans. Le dernier chapitre, que je vous ai marqué du concile de Trente, page 450. est admirable : lisez-le, & le relisez : c'est l'Eglise qui vous l'addresse ; pour se faire entendre à celui auprès de qui son époux vous a mise.

LETTRE XXVIII.

Sur la fête de tous les saints.

VOici, Madame, les écrits que vous m'avez demandez sur les trois articles que vous m'avez marquez : j'ai peur qu'en voulant bien faire, je ne l'aye fait trop long : mais mon écriture est grosse, & vous pourrez la partager, & en lire un article chaque jour. Votre état est bon, vous êtes sur la croix de Notre Seigneur : vous la portez, elle vous portera réciproquement. Ayez donc bon courage : que craindriez-vous ? Le salut & la persévérance, qui en est le sçeau, dépendent de la sollicitation : faites en une sorte dans cette octave : l'Eglise vous offre aujourd'hui

jourd'hui un nombre innombrable d'intercesseurs : employez les efficacement, pour demander cette disposition de David : *je n'oublierai jamais vos justifications. Jamais* est un grand mot, mais c'est le mots des élus. *Que veux-je sur la terre & dans le ciel, sinon vous, ô mon Dieu! vous qui êtes le Dieu de mon cœur & mon partage pour toujours?* Il faut que ce *toujours* soit joint à votre foi, à votre espérance, à votre patience, à tout le bien que vous faites, & sur tout à votre amour : vous l'obtiendrez ce *toujours* : Dieu ne vous le refuseras pas. Dites souvent dans cette octave, à l'intention de ce *toujours*, tous les saints de Dieu? priez pour moi. N'oubliez pas la Reine des saints, qui vous aime singuliérement, ni votre patron, ni ceux du Roi, ni les anges de l'état.

O que ces grands saints priéront de bon cœur pour vous, pour l'amour des pauvres, pour la protectrice du clergé, pour celle qui aime uniquement l'Eglise, au milieu du monde, pour celle enfin que Dieu a préparée au soulagement du peuple, à la sanctification du Roi, & pour être à la Cour le modèle des grandes vertus, le canal des bons conseils & des maximes évangeliques, devant ceux qui le regardent comme une folie!

Lisez peu, écrivez encore moins, tant que votre foiblesse durera : contentez vous de vous faire lire quelque chose de court, tous les jours, un chapitre de l'Imitation, ou du Nouveau Testament, ou des Pseaumes, ou de quelque lettre de St. François de Sales, touchant l'état où vous êtes, ou de quelque autre livre de piété : ne faites que de courtes prières, mais élevez toujours votre cœur à Dieu : dites lui que vous l'aimerez toujours : cela fait un grand plaisir à notre souverain Maître : car il ne veut que notre amour. Ne faites aucune difficulté de prendre vos commodités pour vous soulager : vous êtes si souvent mal à votre aise, que je vous crois cette liberté très nécessaire pour ne pas succomber. Communiez, comme vous faites, sans règle, & selon que votre santé vous le permet. Amusez vous, quand vous n'y prendrez pas grand plaisir : quoi que vous disiez, je crains que les classes de St. Cyr, jointes à vos autres applications, ne vous ayent fort incommodée. Continuez à faire des bonnes œuvres, selon qu'elles se présenteront à vous : voilà votre grande prière : elles ont une voix puissante qui se fait entendre aux oreilles de Dieu. Du reste, soyez en paix : la mort sera un passage pour aller

à votre pere, à votre famille, & à votre vraie patrie: elle n'a plus d'aiguillon pour vous : *car l'aiguillon de la mort c'est le péché.*

LETTRE XXIX.

Sur la confiance en Dieu.

Vous êtes plus savante, Madame; que ma sœur R. sur la confiance que nous devons avoir en Dieu dans tous les événemens de cette vie : c'est assez de croire qu'il peut tout, qu'il conduit tout avec une sagesse, une justice, & une bonté infinie, & qu'il fait tout pour notre plus grand bien : il suffit de se soumettre à tout, d'accepter tout, de s'offrir à tout. Il n'est pas vrai qu'il faille croire absolument, sans hésiter, qu'il fera tout ce que nous désirerons, par exemple, qu'il nous fera triompher de nos ennemis. Il nous a promis de nous donner la vie éternelle & les moyens qui nous la doivent procurer, si nous nous abstenons du péché, si nous nous convertissons véritablement, si nous persévérons jusqu'à la fin dans les bonnes œuvres : nous de-

vons avoir une ferme confiance, que de ſon côté il ne manquera pas à ſes promeſſes, ſi, du nôtre, nous rempliſſons la condition qu'il nous a impoſée : mais il ne nous a pas promis indéfinitivement de nous accorder toutes les choſes temporelles que nous lui demanderons, ni le ſuccès de toutes nos entrepriſes. Il nous aſſure, à la verité, dans l'évangile, que ſi nous cherchons premiérement le Royaume de Dieu & ſa juſtice, tout le reſte nous ſera donné par ſurcroit : mais il ne l'a pas promis à ceux qui ne cherchent pas premiérement le Royaume de Dieu, à ceux qui font leur principal de l'acceſſoire : il n'a même promis aux Juſtes, qui déſirent premiérement ſon Royaume & ſa juſtice, ces biens temporels que comme un acceſſoire & un ſurcroit, c'eſt-à-dire, comme quelque choſe de ſubordonné au ſalut, & entant que ces ſortes de biens ſont néceſſaires pour arriver à ſon Royaume. Ainſi, Madame, ſi les biens temporels nuiſent aux ſpirituels, ſi ce bon pere prévoit que les avantages paſſagers de cette vie nous enleveroient le ſouverain bien pour lequel il nous a créés, rachetés, & ſanctifiés par ſa vie & par ſa mort, il nous refuſera ce que nous lui demandons.

LETTRE XXX.

Sur ſa conduite avec le Roi.

JE VIENS, Madame, de dire la ſainte Meſſe pour tous vos beſoins : j'eſpere que Dieu vous conſolera, & vous réjouira, parce qu'au milieu de vos peines vous avez toujours eu ſoin d'élever votre ame vers lui : ſes yeux ſont ſur vous : il vous aime : il vous envoye de grandes épreuves. Embraſſez de bon cœur la croix qu'il vous préſente : ſerrez la bien ; elle vous ſanctifiera.

Je ne ſuis point en peine des péchés que vous ne connoiſſez pas, ni de ceux que vous connoiſſez : Dieu prend plaiſir à vous les pardonner : vos prières ſont très bonnes : donnez vous y une très-grande liberté : la contrainte les affoibliroit. La mort, ni la vieilleſſe, ni les accablemens ne vous feront point de mal. J'ai une grande eſpérance en celui qui vous a appellée, & qui vous conduit : *il eſt fidèle, & il ne vous délaiſſera pas.* Quand vos forces diminueront par l'âge, amuſez vous : vous en avez beſoin. Donnez pour remède à la triſteſſe du Roi une

ſainte joie : qu'il apprenne, en vous voyant, qu'il eſt doux d'aimer & de ſervir Dieu, & que les plaiſirs du monde accablent quand ils quittent, & ne rempliſſent pas quand on en jouit. Vous êtes ſon azile : ſouvenez-vous que votre chambre eſt l'Egliſe domeſtique où Dieu ſe retire pour l'y ſoutenir & le ſanctifier, ſans qu'il s'en apperçoive : les anges tutelaires du Royaume, & le ſien avec le vôtre, & le Dieu des anges y eſt pour vous y ſoutenir. Tolérez ſes foibleſſes : il ſera porté à aimer celui qui lui donne un tel ſoutient, & qui vous aura inſpiré une ſi grande charité. N'étouffez pourtant pas : & témoignez doucement le beſoin que vous avez de reſpirer. Vous êtes bien dans l'état où Dieu vous veut : ſoyez en paix : n'ayez point de ſollicitude pour l'avenir : le Dieu que vous ſervez, eſt le Dieu immortel. Que votre nourriture ſoit de faire la volonté de Dieu : c'eſt-là le ſouverain bien, pour lequel Dieu vous a créée, & vous ſanctifie.



LETTRE XXXI.

Sur la ferveur.

JE prie Dieu qu'il vous découvre ce miftère ineffable de fon amour, que les hommes ne peuvent expliquer, & que la feule expérience de la grace & de la charité fait éprouver aux ames ferventes. Demandez donc cette ferveur, afin de la comprendre, & pour vous foutenir dans les peines & les féchéreffes de vos embarras : *qu'il me baife du baifer de fa bouche* ; la fainte Vierge vous préfentera un baifer de la bouche de fon fils. Ce moment fera court ici bas & mêlé des ombres de la foi : mais nous jouirons de cette faveur dans l'éternité, où nous ne défirerons, ni ne craindrons plus rien.

Vos redditions, Madame, m'affurent que Dieu eft avec vous, & que vos imperfections & vos langueurs ne vous fépareront pas de lui : vous tâcherez de vous élever au-deffus de votre mal pour faire de bonnes œuvres. Ne vous étonnez pas de fentir l'appéfantiffement du corps par la maladie : ni même la pé-

ſanteur de l'eſprit : la liaiſon du corps & de l'ame ſi étroite dans cette vie, qu'il n'eſt pas poſſible que l'ame conſerve toute ſa vigueur dans le maux du corps : mais je vois votre volonté toujours ferme dans l'état de la grace & dans la ſoumiſſion à Dieu : *mon ame*, diſoit une ſainte, *eſt ſolidement affermie & fondée en Dieu.* Tant que vous ſerez humble & charitable, vous ne ſerez jamais ébranlée dans votre état. Je ne veut pas vous ſurcharger d'écriture : je remets à un autre jour une courte préparation à la mort. J'eſpère que Dieu vous conſervera encore pour nos diocéſes, & pour tous les biens que vous faites à l'Egliſe, à l'Etat, au Roi, & à St. Cyr.

L'apréhenſion, où vous êtes, ne convient pas à la grande fête de demain, ni à vos beſoins. Vous craignez où il n'y a pas à craindre & cette crainte reſſerre un peu votre cœur, & vous ôte la liberté & la joie dans le ſervice de Dieu. Deux choſes vous ſont abſolument néceſſaires : la premiere, un ſoin extrême de conſerver votre cœur dans la grace où Dieu l'a établi, grace qui vous a rendu ſon amitié & ſon enfant, enſorte que vous lui pouvez dire avec une pleine confiance, *mon pere qui êtes dans le ciel.* La ſe-

conde : c'eſt que vous adminiſtriez au Roi les diverſes graces dont il vous a fait la diſpenſatrice, en lui parlant à propos en ſon nom, & en agiſſant toujours par ſon eſprit.

La ferveur ſenſible n'eſt pas en notre pouvoir : elle vient & ſe retire, ſelon les divers deſſeins de Dieu, qui a coutume d'exercer ainſi ſes plus fidéles ſerviteurs : le capital eſt de conſerver votre cœur dans la fidélité que vous devez à Dieu, de ſorte qu'il l'aime ſouverainement au milieu des diſtractions de la vie. Je ne vois rien dans vos redditions, Madame, qui vous doive inquiéter, je crois que votre peine eſt une tentation. Il faut que vous puiſſiez dire, comme la ſainte Vierge : *mon bien aimé eſt à moi : & je ſuis à lui*. Laiſſez-là vos craintes, & livrez vous toute entiere à la confiance & à l'amour de celui qui vous aime & garde comme la prunelle de l'œil, qui vous tient ſous ſes aîles, qui vous nourrit & vous conduit, comme une poule ſes pouſſins : c'eſt la comparaiſon aimable de N. S. dans l'Evangile : vous ne comprenez pas encore juſqu'où va ſa dilection parfaite pour vous. Le monde vous diſſipe, mais il ne vous ennyvre pas : vous languiſſez ſouvent, mais vous bru-

lez d'envie d'être fervente : vous parlez, mais pouvez - vous garder le silence ? les choses publiques & blâmables passeront-elles impunément sous vos yeux devant de jeunes Princes, assez infatués d'ailleurs des follies du siécle ? Nul scrupule mal entendu : la charité n'est pas précipitée, mais elle n'est point la dupe des courtisans.

La cause des innocens est si favorable, qu'on doit manifester en secret aux particuliers innocens, qui y ont intérêt, les défauts secrets de leurs freres, quand ils leur peuvent porter un préjudice considérable. Il y a bien de différence, Madame, entre l'indignation des justes envers les pécheurs, & l'indignation pharisaïque & la malignité des gens du monde qui se couvrent d'une fausse justice: C'est ce que St. Gregoire remarque admirablement sur le chapitre 15 de St. Jean : *la fausse justice*, dit-il, *n'a que de l'indignation & la vraie a de la pieté : quoique les justes ayent accoutumé d'y méler de l'indignation : mais il y a bien de la différence entre ce qui part d'un principe d'orgueil & de malignité, & ce qui vient du zéle de la discipline & de l'amour du bien.* Les Justes n'ont point d'indignation par le plaisir de mépriser les autres, mais par

charité : & quoique par un zéle de discipline il paroissent extérieurement contraires aux pécheurs, ils conservent au au dedans toute la douceur de la charité : ils se mettent souvent en esprit au-dessous de ceux qu'ils censurent, & se soutiennent eux mêmes par l'humilité. Les faux justes n'ont que des pensées de vanité pour eux-mêmes & de mépris pour leur prochain : sans misericorde, sans compassion pour les infirmes, ils deviennent plus méchans que ceux qu'ils veulent corriger. Que vous êtes éloignée, Madame, de cette fausse justice ! je n'en vois pas la moindre trace dans votre cœur. Si vous sentez tant de peine contre les défauts de votre prochain, c'est par la droiture, l'amour du bien, & le zéle que Dieu a mis en vous : l'impatience & les foiblesses peuvent se mêler souvent dans votre zéle : mais, comment pourriez-vous être au milieu du monde, sans en contracter quelque poussiere? qui voudroit s'élever au dessus de ces fautes ? elles deviennent comme inévitable, quoiqu'il faille toujours vous humilier, & les fuir. Gardez-vous bien de tomber dans la tristesse & dans la pusillanimité, comme si Dieu étoit éloigné de vous : je vous assure qu'il est bien proche de votre cœur, & qu'il

y regne ſouverainenent : il s'y eſt fortifié, & ſans cela, il y a longtems que vous auriez été renverſée.

Il y a dans l'Egliſe, comme dans les Royaumes de la terre, des places fortes & imprénables, que Dieu a bâties pour la défenſe & pour l'azile des autres : il y met tant de proviſions, & les ſoutient ſi puiſſamment, que toutes les forces ennemies ne peuvent s'en rendre maîtreſſes. Réjouiſſez-vous donc, Madame, mettez votre confiance en celui qui eſt votre force : ſoyez l'azile de vos freres, du Roi, des Princes. Si vous deveniez triſte, cet azile deviendroit pour eux une priſon. On doit, à la vérité, être toujours dans une humble crainte, pendant qu'on eſt aſſiégé de tant d'ennemis: mais il faut de la force, du courage, de la confiance, & la joie d'une fidéle & courageuſe défenſe doit l'emporter ſur les petites pertes qu'on auroit faites.

Dites à Dieu humblement, puiſqu'il vous a fait tant de biens par l'obéiſſance, *vous me conduiſez, Seigneur, par ceux que vous m'avez envoyez, ils me préſcrivent d'eſpérer & de me rejouir en vous, réjouiſſez, Seigneur, l'ame de votre ſervante, parce que je l'ai élevée vers vous* : paroles de David dans un état pareil au vôtre.

LETTRE XXXII.

VOs triſteſſes, Madame, ne ſont pas des péchés: & ce que votre confeſſeur vous a dit ſur cela doit vous raſſurer. Je vois, par la candeur avec laquelle vous me dites celles que vous avez même contre moi, que vous avez auſſi été troublée de mes manières: mais c'eſt un exercice que Dieu a permis, auquel vous ne devez plus penſer. J'y ai donné lieu ſans le vouloir, & vous avez eu raiſon d'en d'être peinée: j'eſpére que Dieu vous donnera plus abondamment la conſolation que vous n'avez pas trouvée: ne parlez plus de cela: & ayez la ſimplicité de faire avec moi comme à l'ordinaire: puiſque Dieu ne vous ôte pas la confiance, c'eſt une marque qu'il me prépare des occaſions de mieux faire, & qu'il veut que vous ſoyez un enfant.

Vous ne trouvez pas toujours la même conſolation, & le même gout dans les ſacremens, & dans la prière: vous y trouvez même quelquefois du dégout: vous ne les quittez pourtant pas, & vous attendez les momens que Dieu a choiſis pour nourrir & rejouir votre ame: il

faut faire de même pour tous les autres ſecours qui ſont dans l'ordre de Dieu. Comment ne ſeriez-vous pas triſte, Madame, au milieu de tant de peines & de malheurs? C'eſt une des tentations humaines dont parle St. Paul : Dieu eſt fidéle, & vous n'êtes pas tentée comme les mondains, vous l'êtes comme les ſaints : vous êtes affligée de ne pas trouver quelquefois des ſecours que vous déſireriez : cette peine vient d'un bon principe : il faut ſe ſoumettre & attendre : Dieu réſerve à un autre tems ce qu'il n'avoit pas accordé au premier beſoin.

Job fut délaiſſé de ſes plus proches & de ſes meilleurs amis : Dieu lui rendit des conſolations au centuple. N. S. a été ſaiſi de frayeur, & d'une extrême triſteſſe, il diſoit à ſes Apôtres en ce moment, *mon ame eſt triſte juſqu'à la mort.* Il a voulu ſanctifier par-là l'état des plus grandes triſteſſes, & apprendre à ſes élus que la perfection ne conſiſte pas à n'être jamais accablé, mais à ſe ſoumettre à la volonté de Dieu dans les plus grands délaiſſemens. Courage, Madame, Dieu vous redonnera dans un moment les ſoutiens qu'il vous a refuſés dans un autre. Celle, qui porte la gloire de Dieu devant les Rois de la terre, qui n'eſt à

la Cour que pour les grandes œuvres de la charité & de la réligion, aura de grandes afflictions: mais elle aura aussi un grand consolateur: l'important pour elle est d'oublier tout ce qui peut la troubler, de s'attacher à la volonté de Dieu & de mettre en lui sa confiance, & de dire avec le Prophête, *mon salut est de m'attacher à mon Dieu inséparablement, & de mettre en lui toute mon espérance.*

LETTRE XXXIII.

Châtimens de Dieu, châtimens d'un pere.

LEs affaires publiques sont entre les mains de Dieu: il ne nous abandonnera pas aux hérétiques: il faut espérer qu'il nous donnera bientôt la paix. Dieu nous corrige, dit St. Paul, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. Il nous fait des playes, dit Job, en nous frappant: mais ces playes sont salutaires, & guérissent nos ames: il nous blesse, mais ses mains nous guérissent. St. Jérome dit, qu'il est un médecin charitable, qu'il n'épargne point son malade afin de le guérir: il est miséricordieusement cruel, & ne considére point la douleur du patient; mais la gué-

rison de la playe. En effet, Madame, tous les maux, que Dieu nous envoie, sont des peines salutaires, & des remédes des peines satisfactoires qui achevent d'expier nos péchés, & des remèdes qui guérissent nos mauvaises habitudes. Il faut, en tous les différens états de notre vie, suivre l'avis de St. Augustin, *êtes-vous dans la joie & dans la prospérité, reconnoissez que c'est votre pere qui vous flatte : êtes-vous dans l'adversité, reconnoissez que c'est votre pere qui vous corrige : il instruit l'enfant à qui il prépare l'héritage.* Dieu vous traite comme ses favoris : ne vous abattez point, quand vous le croyez éloigné. L'humiliation justifie l'homme juste & innocent : les Apôtres ont été dans les prisons, & sont morts sur la croix : mais Dieu les a souvent consolés, & ils regnent aujourd'hui avec lui : espérer le même bonheur, c'est y acquérir des droits.

LETTRE XXXIV

Paraphrase d'un passage des Cantiques.

J'Ai confiance en votre confiance, Madame : car je crois que Dieu, qui vous donne tant de graces pour la Fran-

ce, peut bien vous donner des pressentimens, qui seroient les premiers gages du bien qu'il nous veut faire : il vous montre peut-être ce qu'il veut accorder à votre foi, & à vos prières : priez-le donc humblement, & avec confiance, qu'il nous réleve après nous avoir humiliez, & qu'il rende la France plus chrétienne, & plus florissante que jamais.

Dites, Madame, dites demain à l'époux de votre ame, ce que l'épouse par excelence lui dit dans le cantique des cantiques : *Tirez moi après vous, nous courrons après l'odeur de vos parfums.*

Lorsque vous vous sentez engourdie, tiéde, lasse, ennuyée, ne quittez point pour cela vos exercices spirituels, & n'entrés pas dans la tristesse, & dans la défiance que la nature ou la tentation inspirent : mais cherchez la main de celui qui peut vous secourir, le conjurant avec l'épouse de vous tirer après lui: ô que la Ste. Vierge le disoit souvent de bon cœur par l'ardeur extrême qu'elle avoit d'arriver à la plus grande perfection des vertus ! Ne cessez point de crier, *tirez moi*, jusqu'à ce que vous puissiez dire comme David: *j'ai couru dans la voie de vos commandemens, lorsque vous avez élargi mon cœur : tirez-moi après vous* : quelle merveille qu'elle

ait beſoin d'être *tirée*, puiſqu'elle court après un géant, & qu'elle tâche d'atteindre celui qui *ſaute ſur les montagnes & qui paſſe avec tant de viteſſe par deſſus les collines* ! Elle ne peut pas par elle même courir après le géant qui eſt deſcendu ici bas du haut de ſa gloire, & qui s'eſt hâté d'y retourner pour l'amour de nous: elle ne le peut pas par ſes propres forces : c'eſt pour cela qu'elle déſire d'être tirée : *je ſuis laſſe*, dit-elle, *je tombe en défaillance, ne m'abandonnez pas : mais tirez moi aprés vous, de peur que je n'aille à d'autres amans comme une vagabonde, que je ne coure comme une perſonne égarée, qui ne ſait quelle route tenir*. Combien, hélas! d'amantes infortunées qui ſeroient encore épouſes de ce divin époux, & qui ſont du nombre de ces folles de l'évangile, qui, ayant le dehors du chriſtianiſme, n'ont pas l'huile de la charité, & ſont pleines des objets du monde & de l'amour du ſiécle au-dedans du cœur, auxquelles l'époux dira, lorſqu'elles viendront frapper à la porte de la ſalle éternelle pour avoir part au céleſte banquet des Vierges ſages : *je ne vous connois pas:* dites ſans ceſſe à Dieu, *tirez moi après vous*, parce qu'il vaut mieux que vous me tiriez, que vous me faſſiez violence, quelle

qu'elle ſoit, ou en m'effrayant par des ménaces ou en m'exerçant par des châtimens, ou m'humiliant par des peines, des maladies, des contradictions, que ſi vous me laiſſiez paiſiblement jouir des douceur de cette vie.

Il eſt juſte, Madame, que nous vivions dans une continuelle ſoumiſſion, qu'après avoir repréſenté à Dieu nos béſoins & nos intérêts, ce ſentiment d'Héli demeure profondément gravé dans notre cœur : *il eſt le Seigneur: qu'il faſſe ce qui eſt bon & agréable à ſes yeux.* Voilà le point, Madame, qui doit fixer notre cœur dans tous ſes mouvemens, & où il faut revenir dans nos plus grandes allarmes : *qu'eſt-ce que je cherche dans le ciel & ſur la terre, ô mon Dieu,* ſi non *vous, ô mon Dieu! vous êtes le Dieu de mon cœur & mon partage pour toujours* : & encore, *j'ai eſtimé toutes choſes comme de la boüe afin de gagner J. C. & que je ſois trouvée en lui n'avoir pas une fauſſe juſtice qui vient de moi, mais la véritable qui vient de lui.* Voilà le dégré ſuprême de la préférence que nous devons donner à Dieu, quelques biens que le monde nous offre, quelque grands que ſoient les maux dont il nous ménace.

LETTRE XXXV.

Sur la patience.

J'AI lu, Madame vos redditions : elles me suffisent pour me faire comprendre votre état. Je vous entends à demi mot : &, grace à Dieu, vous n'avez jamais été difficile à comprendre, parce que Dieu vous a imprimé un caractère de candeur & de vérité, qui ne peut compatir avec la moindre dissimulation. Je vois, Madame, par le portrait que vous me faites de vous-même, que la patience vous est singuliérement nécessaire : comme je crois n'avoir jamais traité avec vous ce sujet dans toute son étendue, je vais l'approfondir, afin de vous affermir dans cette vertu ..... *Suit un long discours sur la patience, qui fait voir la science de l'auteur, & qui finit ainsi.*

La patience est donc le grand instrument de la sanctification des autres : vous ferez, Madame, des biens infinis par cette voye : il faut que vous ayez toute sorte de patience, une patience à l'épreuve, une patience toujours accompagnée de joie & de douceur : par-là, vous

ſanctifierez non-ſeulement St. Cyr, mais la Cour : vous ſerez *le ſel, & la lumiere du monde* : votre douceur & votre patience, accompagnées de vos bonnes œuvres, inſpireront du gout pour la vertu : elle éclairera plus que nos prédications : vous répandrez la bonne odeur de J. C. avec tant de douceur & d'édification, que vous en ſerez vous même étonnée. J'ai été plus loin que je ne penſois en vous parlant de la vertu, qui doit vous être la plus chére : la demander très-inſtamment à dieu : penſer ſouvent aux exemples de J. C. & des ſaints : la pratiquer ſans relâche, rappeller le ſouvenir des perſécutions, voilà le vrai moyen de l'acquérir. Souvenez-vous que la foi eſt un apprentiſſage du martyre. Qu'elle patience ne faudroit-il pas pour confeſſer J. C. dans la faim, dans la ſoif, dans l'exil, dans les ſouffrances ? celle, qui devroit ſoutenir de tels combats, aura-t'elle la foibleſſe de céder aux moindres épreuves ? Faites donc, Madame, ſelon cet excellent livre de l'Imitation, une réſolution ferme & inébranlable de tout ſouffrir pour l'amour de Dieu, quand il vous enverra quelque peine dans votre état : & offrez vous de nouveau à lui en ce ſaint tems. N'oubliez pas cette ſentence du ſage : *l'homme*

patient vaut mieux que le courageux : & celui, qui est maître de son esprit, vaut mieux que celui qui force les villes.

LETTRE XXXVI.

Sur le Roi.

JE SUIS bien content de vos redditions, Madame : je crois que vous ne serez point surprise : vous avez soin de vos comptes. Vous ne pouvez pas être toujours dans la ferveur, ni dans un haut degré d'union avec Dieu, ni dans des prières longues & réglées : mais, par l'affoiblissement où vous êtes quelquefois de corps & d'esprit, vous avez besoin de vous relâcher : après avoir demandé à Dieu son secours, & lui avoir offert vos souffrances, il faut céder à votre besoin, en vous amusant de petites choses, en dissipant votre ennui, & en attendant, avec confiance & avec humilité, le retour de la consolation du ciel, & de la joie sensible de la présence de Dieu. Il ne vous laissera pas toujours dans la sécheresse, & votre tristesse se changera bientôt en joie : il reviendra bientôt vous visiter : votre cœur sera dans une sainte

allégreſſe, & perſonne ne vous l'ôtera : car lui ſeul la ravit, quand il lui plait, pour nous éprouver. Dieu voit vos combats & vos contraintes, il les récompenſera. Le ſecret de la vie chrétienne eſt auſſi de le voir en tout, de lui rapporter tout, de faire un bon uſage de tout ce qu'il ordonne. Or, tout ce qui n'eſt pas péché, & ne tend pas au péché, eſt ordonné par lui. Il eſt vrai qu'il ſe propoſe différentes fins prochaines dans les choſes qui nous arrivent : il veut, par exemple, que nous ſoyons quelquefois malades pendant un certain tems, afin que nous apprenions à ſouffrir, que nous obéiſſions au Médecin pour guérir, que nous ayons recours à lui pour nous y ſanctifier & pour donner aux remèdes le ſuccès qu'il juge le plus convenable, & tout cela, par rapport à notre ſalut, & à ſa gloire, qui eſt la fin derniere à laquelle tous nos deſirs, & tous nos ſoins doivent être ſubordonnés. Le chemin de la perfection eſt donc de nous conformer à la volonté de Dieu, en ſouffrant ce qu'il veut, & autant qu'il veut, en lui demandant ſa grace, en travaillant à nous guérir ſous ſon bon-plaiſir, en lui offrant les remèdes pour qu'il daigne les bénir. C'eſt pour cela que David, après

avoir adoré Dieu qui l'humilioit en disant, *c'est un bien pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humilié*, demande aussi d'être délivré de son humiliation : *redonnez-moi la vie, selon votre promesse.* Il est évident qu'il avoit Dieu présent dans sa souffrance, parce qu'il étoit soumis à souffrir plus long-tems s'il l'ordonnoit, & qu'il ne demandoit sa délivrance que sous son bon plaisir. Je me suis un peu arrêté à cet article important, afin de vous y affectionner.

Je ne puis attribuer à une autre source cette paix que vous avez si bien conservée dans vos peines & dans vos langueurs. Continuez donc à dire ces paroles de l'écriture au fond de votre cœur : *il est le maître, qu'il fasse ce qui sera bon devant ses yeux! il tue, & il vivifie : il conduit aux portes de la mort, il en rappelle : il appauvrit & il enrichit : il humilie & il éleve : il prend le pauvre dans la poussiere, pour le faire asseoir avec les princes dans un trône de gloire : car c'est le Seigneur qui a fait les fondemens de la terre, & qui a posé l'univers sur les bases qu'il lui a faites. Mon ame ne sera-t'elle pas assujettie à Dieu, puisque mon salut est entre ses mains?*

Il ne faut pourtant pas, Madame, que cette soumission aveugle vous jette dans

l'indifférence :

l'indifférence : quand vous connoissez bien clairement ce que Dieu veut, il ne faut pas vouloir autre chose. Quand, au contraire, vous ne le connoissez pas, il faut recourir à lui par la prière. Dieu veut que le malade, qui ne sait pas le tems que Dieu a prescrit à sa maladie, ait recours aux remèdes pour le guérir, que les affligés cherchent les consolations permises, les personnes tentées, leur délivrance, le voyageur, les conseils de son guide : & quand tout nous manqueroit sans notre faute, il faut attendre de Dieu ce que les créatures ne nous donnent pas: car comme il veut nous accorder son secours par les voyes ordinaires qu'il a établies pour nous soulager, il ne nous manque pas aussi dans les choses nécessaires, lorsque nous avons épuisé les moyens ordinaires de sa providence.

Je conviens que Dieu vous appelle à vous user pour les autres. Cependant discernez ce qui est nécessaire d'avec l'inutile & le superflu. Vous ne pouvez pas donner votre approbation à tout ce que vous voyez : je crois même qu'il y a plus de choses à désaprouver qu'à estimer dans le lieu où vous êtes. Il faut aimer les personnes, & haïr leurs défauts : & pour parler le langage de St. Augustin, *il faut*

tuer les erreurs , & ſauver l'errant. Vous êtes dans la place ſupérieure : il ne vous ſeroit pas bon d'avoir les yeux fermés ſur les défauts du prochain : la méfiance, les ſoupçons, les jugemens même ſont des actes de charité, quand la charité les inſpire pour procurer le bien, ou pour empêcher le mal. Soyez gaye avec le Roi, ſurmontez votre triſteſſe : vous n'en avez aucun ſujet par rapport à vous : & pour ce qui regarde les affaires générales, vous n'y remèdierez pas par la triſteſſe : au contraire, vous augmenterez le mal, parce que vous deviendrez moins utile au Roi. Diſſimulez donc vos peines : ce qui eſt charité eſt, à le bien prendre, vérité : faites lui aimer la vertu en la lui rendant aimable : je voudrois qu'il pût comprendre, en vous voyant qu'il n'y a de joïe & de bonheur qu'en Dieu : il n'y viendra que par la complaiſance que vous aurez à lui plaire dans les choſes innocentes & permiſes. Conſolez vous de ſes imperfections, par les grandes perfections que Dieu lui a données. Il a une grande foi, beaucoup de fermeté pour le bien qu'il connoit, une grande droiture, une extrême fidélité à ſuivre les lumiéres de ſa conſcience, un cœur généreux, une grande douceur, & bien de la ſageſſe :

ces trésors viennent du ciel, & doivent vous réjouir comme des présages de son salut éternel. Dans la place qu'il occupe, on ne fait pas le bien que l'on voudroit : & on tolére les maux qu'on ne voudroit pas. Dieu laisse un contrepoids à la grandeur : les Rois le sentent bien : aussi, malgré tout leur orgueil, ils ont dans le fonds de l'humilité. Tout homme est imparfait en cette vie : la religion par votre secours achevera en celui, que vous aimez, ce qu'elle aura commencé avec vous : mais ne croyez pas que cet ouvrage, un des plus difficiles dans les grands du monde, fasse le progrès sensible qu'on voit chez les Carmélites & à St. Cyr.

Je voudrois, Madame, parler à votre confesseur : il ne sait peut-être pas encore la sureté qu'il y a avec vous, & la liberté que votre obéissance donne à notre saint ministère : il ne connoit pas encore assez votre simplicité, & votre grandeur en J. C. : d'ailleurs il sait que le sacrement est d'une grande consolation pour vous, & que Dieu se plaît à se communiquer à vous. Il faut donc lever les obstacles qui pourroient s'opposer à la maturité du fruit que vous devez cueillir. Je le ferai à mon premier voyage, si vous le jugez à propos. Soyez humble, courageuse, douce,

compatiſſante : ſupportez les foibleſſes qu'il faut ſupporter ; corrigez les vices que vous devez corriger dans les autres : ayez un grand zèle pour l'Egliſe : ne vous découragez pas par les obſtacles : aimez Dieu plus que jamais, & par-deſſus tout : demeurez dans la paix, malgré les troubles de votre état : faites toujours du bien à tout le monde. Dieu vous a miſe à la Cour comme un ſpectacle d'édification, de douceur, & de charité : vous ferez plus par ces vertus que les Rois ne font par leur puiſſance & par leurs armées. Ce n'eſt qu'en aimant qu'on répand la charité dans le cœur des autres : ce n'eſt qu'en s'humiliant qu'on fait les grandes choſes. Je ſuis, Madame, mille fois plus à vous en N. S. que je ne le puis dire : vous me feriez une grande injuſtice d'en douter.

LETTRE XXXVII.

Etat de l'ame de la dirigée.

J'Ai lu, Madame, vos deux redditions : votre cœur eſt fait pour Dieu : il ne ſera jamais en repos qu'en l'aimant. Vous apprendrez à l'aimer en l'aimant :

vous avancerez tous les jours en l'aimant: vous le servirez mieux que jamais en l'aimant: vous sanctifierez le prochain: vous vous éleverez au-dessus de vos peines: vous ferez les grandes œuvres de votre état plus efficacement: vous aurez trouvé le vrai secret de la prière, & tout le trésor de la vie en aimant Dieu de tout votre cœur, & votre prochain comme vous-même, pour l'amour de lui. C'est la vraie excellence de la perfection: ne craignez pas, Madame, de faire des actes vains & inutiles, en disant comme le Prophéte, *je vous aime, Seigneur, je vous aimerai, ma force, mon soutien, mon azile, & mon libérateur.* Les ames mondaines le diront vainement, parce qu'elles n'aiment pas. Mais vous, Madame, que l'amour divin remplit & fortifie depuis long-tems, vous aimerez Dieu, en le disant: il suffit que votre cœur le dise, ou le désire: Dieu entend la préparation de votre cœur: vouloir aimer Dieu, c'est l'aimer quand on a le cœur comme le vôtre. Ce feu du ciel, que N. S. y a répandu, s'enflamera, à la seule vue de Dieu. De-là, le mépris du monde, cette joïe en méditant sur la mort, cette ardeur pour les bonnes œuvres, ce zèle pour la vérité, cette faim de l'Eucharis-

tie, cette ſenſibilité ſur les divers événemens des affaires de Dieu, cette affection pour le ſalut des ames, ce regret des momens qui ſemblent perdus, cette peine dans les diſtractions, la différence qui ſe fait ſentir ſi ſouvent & ſi vivement entre les journées de St. Cyr, & celles de Marli. C'eſt enfin de cet amour habituel, que je ſçai que Dieu a enraciné dans votre cœur que viennent vos craintes des moindres offenſes, & les plaintes de votre peu d'avancement. Vous avancez plus que vous ne le diſcernez : car l'amour de Dieu, quand il eſt véritable, n'eſt jamais ſans agir : je vois croître, moi qui vous obſerve, la force de l'eſprit de Dieu, & toutes vertus qui en ſont les compagnes : je vous le dis pour exciter votre reconnoiſſance.

Je ne vous dirai rien, Madame, des exercices continuels, où je vois que Dieu vous met depuis que j'ai l'honneur de vous connoître : je comprends que c'eſt-là le contrepoids que ſa ſageſſe & ſa bonté a jugé néceſſaire à votre ſanctification. Je dis ſeulement un mot des peines que vous ſentez par rapport au bien que vous ne faites pas, & qu'il ſemble que votre état vous empêche de faire. Une perſonne active, dont l'état eſt d'agir continuelle-

ment, dit un des très ſavans hommes & très grand ſerviteur de Dieu, ne doit pas prétendre atteindre à la tranquillité, à la paix, & au recueillement d'une perſonne ſolitaire, ni faire d'efforts inutiles pour y arriver, de peur de tomber dans la laſſitude, l'abattement & la triſteſſe qui la rendroit à charge à ceux avec leſquels ſon état la lie : il ſuffit de recourir ſouvent à Dieu par de courtes élévations. Si vous aviez, Madame, toutes les perfections, vous tomberiez peut-être dans un orgueil qui vous perdroit. Vous ne ſentiriez pas ſi bien ce que Dieu opére en vous par ſa bonté, quand il vous donne ce que votre état ſemble vous refuſer. Votre conſolation doit être que vous pouvez aimer Dieu auſſi parfaitement que les plus ſaints Solitaires, que vous pouvez même avec la grace faire une abondance de bonnes œuvres d'un très grand mérite, qu'ils ne peuvent faire. Vous êtes appellée à aimer & à ſervir le prochain : c'eſt le partage des anges, qui ſont envoyés pour ſervir au ſalut de ceux qui ſe ſauvent. Quand vous ſentez en vous-mêmes de la peine contre le prochain, c'eſt ſouvent l'amour de ſon ſalut, le zèle pour l'Egliſe qui vous cauſe de la peine : vous pouvez pour ſon bien, &

pour changer ſes défauts, lui témoigner votre peine : la place d'autorité, où vous êtes, demande qu'avec un cœur rempli au dedans de charité vous ne paroiſſiez pas ſi indulgente & ſi facile au dehors à l'égard de ceux qui en abuſeroient. N. S., qui étoit la charité même, a fait des reproches, & des menaces. La charité eſt prudente, elle ne ſe livre pas ſottement à ceux qui abuſeroient de ſa bonté au préjudice de l'Egliſe, de l'Etat & de ſes freres : elle n'eſt pas intéreſſée, à la vérité, mais elle ménage les intérêts de ſon prochain & les ſiens même, quand ils ſont mêlés avec ceux du prochain. Enfin, Madame, je conclus avec St. Auguſtin, *aimez & faites ce que vous voudrez : aimez le prochain, haïſſez ſes vices.*

LETTRE XXXVIII.

Sur la politique mondaine.

LE Seigneur ne ſe départira jamais de ſon alliance, quoiqu'en diſent les Janſéniſtes, condamnés par le Concile de Trente avant d'avoir paru. Dieu ne répand abondamment ſes graces ſur certaines grandes ames, que pour engager par

elles une infinité d'autres. Dieu ne s'est pas contenté de vous donner une vertu commune en vous faisant bonne parmi les bons, il vous en a donné une héroïque en vous faisant exemplaire parmi les méchans. Il vous fait luire au milieu d'une nation perverse comme un flambeau dans la nuit. C'est à vous à qui il dit, que votre lumière éclaire tellement devant les hommes, qu'ils voyent vos bonnes œuvres, & qu'ils soient portés à glorifier Dieu. Vous avez besoin de patience, de douceur, de courage, d'humilité, de compassion, de zèle, de la prudence qui vient du ciel, d'une grande ardeur dans la foi, d'un amour de Dieu infatigable, & de persévérance dans la prière.

Votre patience vous rendra maîtresse de votre ame, & votre douceur gagnera celles que Dieu veut vous donner. Je ne souhaite pas le courage qui prend le villes, mais celui qui force le ciel, & qui soutient ici bas la religion. Je ne vois personne qui ait du courage : vous en avez pour les combats de piété & pour les victoires de la religion. L'humilité sera votre force. Il vous faut des entrailles de compassion pour les foibles : votre zèle doit être sans indignation, considérant

toujours votre propre foibleſſe, de peur d'être tentée comme les autres, & de tomber. Le pécheur, comme pécheur, doit être comme rien devant vos yeux : mais comme chrétien, il eſt peut-être plus que vous dans l'élection de Dieu. Demandez ſans ceſſe la ſageſſe qui vient d'enhaut, Dieu vous communiquera des lumières inconnues à la politique : & ſoyez certaine, que la chair & le ſang ne ſauroient vous réveler ce que Dieu vous découvrira, ſi vous êtes petite devant lui avec confiance. Je crains pour vos politiques de la Cour cette parole du St. Eſprit, *je perdrai la ſageſſe des ſages, & je reprouverai la prudence des prudens* : apprenez à notre bon Roi à ne pas faire cas de cette fauſſe ſageſſe, à ne ſuivre jamais dans ſes conſeils la prudence réprouvée qui s'éleve contre l'évangile. St. Jaques dit que cette ſageſſe eſt terreſtre & animale, diabolique, pleine d'intérêt, de paſſions, de déguiſement, de fauſſes maximes : elle n'eſt propre qu'à troubler le Sacerdoce & l'Empire : à diviſer ces deux puiſſances que J. C. a liées dans les Royaumes chrétiens par un nœud indiſſoluble : elle forme les guerres, ravage l'Egliſe, profane le ſanctuaire, favoriſe les méchans, perſécute les gens de

bien : & ſous prétexte de l'intérêt, du Prince & de l'Etat, elle entreprend tout, juſqu'à ſoumettre l'Egliſe à ſes loix, juſqu'à vouloir régler les fonctions les plus ſacrées de notre ſaint miniſtère, ſans craindre la houlette des Paſteurs & du premier des Paſteurs, juſqu'à s'élever au-deſſus de la vraie ſageſſe, qui ſeule, ſelon l'écriture, fait regner les Rois : ce qui attire ſur les Etats la colére de Dieu, qui eſt le plus grand de tous les malheurs.

C'eſt à vous, Madame, à donner au Prince de la défiance des conſeils de cette fauſſe ſageſſe : vous devez demander à Dieu de vous faire diſcerner ces conſeils, & les forces pour les détourner, ou les combattre. Je ſais que vous ne pouvez pas tout faire & que vous ne devez pas même faire toujours ce que vous pouvez : c'eſt dans les grands intérêts de l'Egliſe & de l'Etat, lorſque vous voyez clairement le bien, qu'il faut employer votre crédit, & l'uſer même au ſervice de Dieu, ſi la néceſſité le demandoit : c'eſt alors qu'il faut pratiquer cette parole de l'Apôtre, oubliant tout le reſte, *courons où Dieu nous appelle*. C'eſt principalement pour la foi, le fondement de tous les biens, que vous devez faire pa-

roître votre zèle, votre courage, votre sageſſe. Enfin, Madame, aimez tendrement, ſagement, fortement J. C. & ſon Egliſe, & faites tout ce que vous voudrez.

LETTRE XXXIX.

Sur les Prophéties.

JE ne ſuis pas fâché de voir vos jours partagés entre les Rois & les ennuis. Il faut ſouvent ne leur rien dire pour leur parler plus utilement : il faut leur accorder des complimens humains, pour les diſpoſer à recevoir les graces céleſtes, & à écouter les avis de la divine ſageſſe : quand le bon moment eſt venu, il faut y être fidèle, quelle peine qu'on y trouve. Dieu vous a ſanctifiée & vous a miſe à la Cour pour y faire les œuvres de Dieu : tout le reſte doit tendre là, dans le ſecret de votre intention : mourez en faiſant de bonnes œuvres, les œuvres pour leſquelles Dieu vous a deſtinée, & que vous ſeule pouvez faire, c'eſt la meilleure préparation à la mort : votre ſalut eſt entre les mains de Dieu : il eſt mieux là qu'entre les vôtres : il vous a

confié le ſalut des grands : ſoyez fidèle aux occaſions qui ſe préſentent à vous : vous vous ſauvez en tâchant de ſauver les autres, ne regardez pas quel en eſt le ſuccès : Dieu ſeul le connoît : lui ſeul donne l'accroiſſement : c'eſt à vous à planter & à arroſer : il exige de vous le ſoin de certaines ames, il n'en exige pas la guériſon. Il vous faut une ſainte liberté d'eſprit & une grande confiance en Dieu, jointe à une humilité profonde, pour vous acquiter de ces devoirs. N'oubliez jamais cette parole de J. C. *ſans moi, vous ne pouvez rien faire* : vous êtes une *branche de ſerment*. Vous tirez tout de J. C. Si la vraye vigne, d'ou vous ſortez, ceſſoit un moment de vous communiquer la ſéve qui vous fait vivre, vous ſeriez morte : vos feuilles, vos fleurs, vos fruits, & votre fonds, tout lui appartient : déclarez lui ſouvent dans vos prières, par eſprit de juſtice & de reconnoiſſance, que vous renoncez à toutes les folles penſées qui vous viennent malgré vous de votre propre mérite, que vous lui renvoyez toutes les louanges qu'on vous donne, & que vous ne voulez uſer de l'eſtime des hommes que comme un moyen de le glorifier davantage. Dites lui ſouvent ces paroles du Roi prophtée, *ne me délaiſſez*

pas, Seigneur, quand mes forces diminueront. Dieu vous aime tendrement, Madame : il vous prépare de grands biens : il veut que vous en faffiez encore ici-bas : foyez gaye, patiente, douce, charitable, condefcendante, moins vive que jamais. Décriez ces pernicieux confeils de la politique des gens qui vous environnent & qui empoifonnent nos Princes : jamais les crimes, que la religion profcrit, ne feront le bonheur d'un Etat : la religion eft le premier reffort des fages gouvernemens : tout lui doit céder : & la foi, Madame, eft le premier principe de la religion. Soyez prudente dans le bien : il y a un tems, une maniere, une mefure pour le bien faire : ne perdez pas courage quelque renverfement que vous voyez, & quoique vos forces diminuent : quoiqu'en nous l'homme extérieur fe détruife, l'homme intérieur fe renouvelle de jour en jour : car ce moment fi rapide des afflictions, que nous fouffrons en cette vie, produit en nous une gloire dont la folidité doit l'emporter fur tout.

Je fais, Madame, la confiance que vous avez en mon miniftère : il ne vous manquera jamais, tant qu'il vous fera utile : je fuis plus à vous en N. S. que

je ne puis vous l'exprimer : celui, qui vous inſpire une confiance que je ne mérite pas par moi même, me met au cœur un zèle égal pour vous, & une eſpérance pareille en votre docilité : je vous gronderois, ſi je le croyois à propos : je vous preſſerois, ſi vous vous relâchiez : mais je crois devoir vous dire que Dieu, qui a partagé l'âge & les forces de notre vie, ne demande pas des vieillards ce qu'il exige des jeunes gens : vous êtes à Dieu, & j'ai cette ferme confiance que vous ne lui échaperez jamais : ce ſera par ſa grace que vous demeurerez debout : mais ne vous laſſez point de lui demander tous les jours le grand don de la perſévérance.

Je ſuis charmé, Madame, de la piété du Roi & de celle de nos Princes dans la perte douloureuſe que nous avons faite : ce ſont des preuves, que votre travail n'eſt pas ſans fruit : c'eſt dans les coups imprévus de la providence, que l'on connoit mieux le fonds du cœur. Hélas ! que nos prévoyances ſont incertaines ! nous ne ſçavons ce qu'il faut demander, touchant les événemens de cette vie : & le parti le plus ſage & le plus ſûr pour nous eſt de charger Dieu de nos intérêts, en nous déchargeant, avec une vraye foi, de toutes nos inquiétudes, dans ſon ſein

paternel : par-là, il eſt comme engagé à prendre ſoin de nous. Ne ceſſez de lui demander la paix générale, le ſalut du Roi, & de nos Princes : un ſeul homme juſte a obtenu de Dieu les beſoins de tout un peuple : Les ſaints Rois ont obtenu de pareilles graces : Elie n'étoit qu'un homme : à ſa prière le ciel s'eſt fermé, & s'eſt r'ouvert pour tout Iſraël. Il faut inſinuer ces vérités au Roi : ſa foi le met à portée de les entendre, & ſa piété, de les gouter. Il ne peut rien faire ſans J. C. ſa ſageſſe eſt vaine, ſes efforts ſont inutiles, ſes armes ne donneroient que des coups d'enfant : tout eſt perdu ſi Dieu ne le ſoutient. Il veut que les Rois faſſent comme David, comme Salomon, & tous les autres qui lui ont été agréables, qu'ils ayent recours à lui avec une perſévérance fidéle. Voilà, Madame, le ſalut des Empires : car Dieu choiſit ceux par qui il veut les ſauver, mais il faut qu'ils ſoient fidèles, & qu'ils ſoutiennent la conduite de l'inviſible, comme s'ils le voyoient. Vous êtes vous-même du nombre de ceux par qui le ſalut doit venir en Iſraël : ſoyez donc, Madame, toujours par la foi ſous la toute-puiſſante main de Dieu, qui ſeul perd & ſauve, condamne aux portes de la mort,

& en rappelle, non ſeulement les Prophétes, mais les peuples entiers.

Je vous enverrai tous les livres de l'écriture ſainte : vous pourrez tout lire : il n'y a nul danger pour vous : je connois votre ſimplicité dans la foi & votre reſpect pour la parole de Dieu, dont vous révérez les profondeurs : je ſai que vous n'en voulez ſonder les obſcurités, que par l'interprétation de l'Egliſe. Vous trouverez dans les manuſcrits de Mr. de Meaux des réflexions importantes ſur les Prophétes & ſur l'enchaînement miraculeux, qu'ils ont avec J. C. & avec la loi nouvelle, pour la confirmation de laquelle Dieu les a ſuſcités : *il falloit que tout ce qui eſt écrit de moi dans Moyſe & dans les Pſeaumes, & dans tous les Prophétes fut entiérement accompli*, dit N. S. lui-même dans l'Evangile. Les libertins ſont bien à plaindre d'ignorer les démonſtrations que Dieu lui-même nous a données de notre nouvelle religion : elle contient de grands miſtères : ils deviennent évidemment croyables par tout ce que Dieu a fait, pour les rendre certains : ce qui fait dire à St. Paul ces paroles profondes qui renferment toute l'économie des preuves de notre religion, *il eſt manifeſte que le miſtère de la piété eſt grand* : notre Dieu a

été manifesté dans une chair semblable à la nôtre : il a été justifié par le saint Esprit, qui a rempli les peuples : il s'est fait voir aux anges, & ils lui ont rendu témoignage : il a été prêché aux nations idolâtres & incrédules : & ce qui est le plus grand des miracles, il a été cru dans le monde : il faut ajouter que les témoins de sa Résurrection, & de son Ascension, n'ont cessé de rendre témoignage, au milieu même des plus cruels suplices, sans qu'aucun d'eux se soit démenti, malgré les tourmens de la plus ingénieuse cruauté : ce qui dicte à St. Augustin cette réflexion, pleine de vérité & de sagesse : ou le monde idolâtre a vu des prodiges de la part des Apôtres, qui l'ont obligé à embrasser la foi, prêchée par les Apôtres : Dieu donc a établi la religion pour laquelle il a tant fait des miracles : ou bien, le monde a cru sans miracles, & c'est-là des miracles le plus grand, que Dieu par le pouvoir suprême qu'il a sur nos esprits & sur nos cœurs, ait obligé le monde incrédule à embrasser une religion qui lui paroissoit si difficile à croire & à pratiquer. Dieu, par une profonde sagesse, a répandu & conservé les Juifs par toute la terre, en prédisant que cette nation demeureroit dispersée jus-

qu'à la consommation des siécles, afin de rendre témoignage, aux prophéties anciennes, qu'elles sont véritables, & que les chétiens ne les ont pas supposées : événement singulier : les autres peuples, plus puissans, & qui dominoient même sur tous les autres, se sont confondus avec les peuples, qui les ont subjugués, en sorte qu'on n'en voit pas aujourdhui la moindre trace : des Medes, des Perses, des Grecs, des Romains, qui se sont succédés, des Gots, des Visigots, qui ont dominé autrefois dans nos contrées, qu'en reste-t'il ? ils ont été absorbés, dés que leur Monarchie a été renversée : les Juifs, sans temple, sans autorité, chassés de leur Judée, haïs de tous les peuples, en dépit de toutes les révolutions humaines, se conservent par pelotons, en toutes les diverses contrées où le souffle de Dieu les a dispersés, & rendent malgré eux témoignage aux prophéties. Les nations idolâtres disent, selon la pensée de St. Augustin, si ces prophéties sont véritables, elles doivent s'entendre de J. C : les Juifs disent, elles sont vrayes : mais elles ne s'entendent pas de J. C : les chrétiens en concluent qu'elles sont vrayes, & doivent s'entendre de celui qui les a accomplies jusqu'aux plus pe-

tites circonſtances. Ne pleurez point, Madame : votre état n'eſt ni une tentation, ni une bizarrerie, mais un choix & une deſtination de Dieu : Moyſe quitte pour la foi le palais de la fille de Pharaon, préférant l'opprobre du peuple de Dieu aux délices du péché. Dieu veut que vous ſoyez dans les palais des Princes, & que vous y ſouffriez l'opprobre de J. C., aimant mieux par la foi ſouffrir pour les peuples l'affliction de travailler pour eux ſans fruit, que d'être complice des iniquités & des plaiſirs de la Cour.

LETTRE XL.

Exhortations & prières.

NE ſouffrir jamais de peine au dedans, ni de contradiction au dehors n'eſt pas de la vie préſente, mais le privilège de la vie future.

Je vous conjure inſtamment, ô mon Dieu ! de me préſerver de l'accablement des embarras du ſiécle, des néceſſités trop preſſantes de mon corps, des attraits dangereux de la volupté, & de tous les obſtacles à mon ſalut, afin que je ne tombe pas abbatue ſous un poids ſi péſant &

ſi difficile : delivrés moi, Seigneur, de ces miſéres qui m'empêchent de voler librement vers vous : ô unique conſolation de mon cœur ! tournez en amertumes tous les plaiſirs, & modérez par l'onction de votre grace toutes les peines qui pourroient m'arrêter : que la chair & le ſang ne me tourmentent point ! que le monde, & ſa gloire ſi courte ne me ſéduiſent pas ! que le Diable & tous les artifices ne me trompent point ! donnez-moi la force pour réſiſter, la patience pour ſouffrir, la conſtance pour perſévérer ! boire, manger, dormir, &c. c'eſt un péſant fardeau pour une ame fervente : donnez-moi la force d'être ſobre, & modérée dans les choſes innocentes, de m'abſtenir des criminelles, de garder les bienſéances de mon état, ſans excéder ni d'un côté ni d'un autre : & de ne m'écarter jamais de vos préceptes ni de vos conſeils, & d'avoir la meſure de la juſtice.

Voilà cette meſure, pleine & entaſſée, que Dieu veut mettre dans votre ſein. Il faut, outre cette pleine juſtice du dedans, une abondante, & très édifiante juſtice au dehors. Dieu vous a miſe à la Cour pour y aller briller par votre piété & vos bonnes œuvres : il ne ſuffit pas de payer la *dixme de la mente & du cumin* :

il faut obſerver exactement la loi, la juſtice, la miſéricorde: l'on ne voit preſque à la Cour que des demi chrétiens, qui ont pour règle l'Evangile mitigé, ou plutôt corrompu par la coutume, chrétiens qui veulent deux maîtres, vivre ſous la loi de l'eſprit & ſous celle de la chair, dans la vertu, mais avec moleſſe, gagner les biens du ciel, en poſſédant ceux de la terre, plaire à Dieu, ſans déplaire aux hommes, en un mot, bâtir une nouvelle cité entre Jeruſalem & Babilone, où la charité regne de concert avec la cupidité. Dieu vous éleve pour les édifier ou pour les confondre, pour leur montrer que le Juſte vit de la foi au milieu du ſiécle, qu'il pratique l'Evangile dans le centre du relâchement, & que ſans quitter la voie droite, il ſait remplir les plus grandes places quand Dieu le veut. Qui obſerve aujourdhui votre ſainte loi, ô mon Dieu? vos élus qui la méditent jour & nuit, qui en font leurs délices, leur conſeil, leur règle, qui l'eſtiment plus que tous les tréſors du monde, & qui, pleins de vos maximes, regardent comme une folie la ſageſſe mondaine. Rien ne preſcrira contre la loi de Dieu, ni les opinions des hommes, ni les privilèges de

la coutume, ni la contagion des mauvais exemples, ni les fauſſes bienſéances, ni les impoſſibilités prétendues du ſiècle. Ne faites pas comme les Scribes, & les Phariſiens, Madame, ſoyez fidèle aux plus grandes choſes : donnez votre principale attention à vos principales obligations, & n'omettez pas les plus petites. Servez l'Egliſe & l'Etat : ſervez & ſanctifiez le Roi : ſoutenez St. Cyr : ne négligez pas les bonnes œuvres particulieres que Dieu attend de vous. Quand vous faites des petites choſes, dites à Dieu que vous voudriez en faire davantage : & quand vous ferez les plus grandes, avouez lui que vous êtes une ſervante inutile. Qu'eſt-ce que tout cela en comparaiſon de ce que Dieu a fait pour vous, & de ce qu'il paroît réſolu de faire encore ? il vous comble de biens, il vous en prépare d'immenſes : & vous ne lui donnez que la dixme de la mente & du cumin. Les grandes occaſions vous manquent ſouvent : quand elles ſe préſenteront, ne les laiſſez pas échapper : préparez-les, ménagez-les, priez pour cela, rendez vous ſainte pour faire l'œuvre de Dieu, attirez ſur vous ſans ceſſe la divine ſageſſe qui deſcend du pere des lumiéres : & quand le moment ſera venu de ſervir

au bien public, pratiquez la justice, la miséricorde, & la foi. Enfin, Madame, que tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable devant Dieu, tout ce qui est bon & parfait dans votre état, devienne l'occupation de votre esprit.

Vous m'avez demandé si vous devez faire les communions qu'on vous a permises : vous craignez qu'il n'y paroisse de l'affectation : faites-les, vous avez besoin de nourriture, & vous n'êtes pas hypocrite : il ne faut pas que nous cessions d'être bons, parce que le monde est mauvais : il sera fâché de votre régularité, mais ce n'est pas à lui que vous voulez plaire : le Roi n'en est pas blessé, cela vous suffit.

Je ne sai pas, dites-vous, *à quel point j'offense Dieu dans mes impatiences intérieures, lorsque les autres me déplaisent.* Accusez vous en dans vos doutes : votre confesseur vous éclaircira selon les circonstances particulieres. Lorsque ces dégouts & ces impatiences sont un dépit contre le peu de piété, de droiture, de bonne-foi de ceux avec qui vous avez à traiter, & dont il est bon que vous connoissiez le caractère, à cause de votre place, pour pouvoir dans les occasions procurer

procurer le bien public, il eſt difficile que le mal ſoit grand, & il arrivera ſouvent qu'il n'y en aura aucun, quand il eſt ſûr que vous ne voudriez faire de mal à perſonne, que vous voudriez ſervir chacun ſelon ce qu'il convient au bien public, & ſur-tout quand cette impatience, & ces dégouts ne vous font rien dire ni faire au-dehors qui ſoit contre la charité ou la juſtice: vous devez cependant toujours tâcher de vous exciter à la compaſſion pour eux, & de vous humilier vous-même par la penſée, que peut-être ceux, qui vous paroiſſent ſi mauvais, vous précéderont au Royaume de Dieu. Je vous mets au rang de ceux qui gouvernent, puiſque par votre place vous avez tant de part aux plus grandes affaires. St. Auguſtin dit que les ſoupçons de ceux, qui gouvernent, ſont des ſoupçons de charité, & que ceux des autres ſont des ſoupçons calomnieux. Comment pourroit-on gouverner, s'il n'étoit pas permis d'examiner la conduite des gens avec qui on a à faire, & ſi toutes les penſées, qui viennent avec fondement à leur deſavantage, étoient à rejetter comme contraires à la charité? Il faut prendre garde de ne pas ſoupçonner légérement: il faut encore moins juger abſolument ſans une dépo-

fition certaine de deux ou trois témoins irréprochables, ou une autorité de fait, ou l'aveu du coupable.

Vous me dites être toujours distraite dans vos prières, & unie à Dieu dans vos occupations. Tâchez de vous mettre dans la présence de Dieu, en commençant vos prières, éloignez en tout ce qui vous distrait, si vous le pouvez, en vous défaisant de plus en plus des affections trop grandes aux choses innocentes qui vous occupent. Servez vous des sujets d'oraison qui vous sont les plus propres, & qui vous touchent davantage: retournez souvent & fidélement à Dieu, quand vous vous appercevez de vos distractions: & quelle peine que vous ayez, ne quittez pas l'oraison: souvenez vous de cette parole de St. Augustin, *celui-là fait bien vivre, qui sait bien prier*. Je ne puis finir sans vous réitérer que je suis en Notre Seigneur tout à vous sans réserve, que je meurs d'envie de vous rendre quelque service utile, que votre ame m'est plus chere que je ne puis l'exprimer, que je crois plus que jamais tous les gens de bien intéressés à prier pour vous & à être de plus en plus à vous, parce que vous êtes à J. C. & par J. C. toute à Dieu.

LETTRE XLI.

Sur l'état particulier de la Dirigée.

IL eſt vrai, Madame, que votre état eſt un énigme : mais c'eſt Dieu qui l'a fait : il eſt ſi ſingulier, que vous ne l'auriez pas choiſi, pas même imaginé : il ne faut pas s'étonner s'il vous a caché des ſecrets, que vous ne connoiſſez qu'à meſure qu'il ſe découvre à vous : il en cache bien auſſi au public, qui le ſurprendroient bien, ſi vous les lui diſiez comme à moi : c'eſt le miſtère de Dieu : il eſt votre puiſſant protecteur : il ne vous délaiſſera pas dans votre vieilleſſe : ces paroles de David me paroiſſent vous convenir : *j'ai paru comme un prodige à pluſieurs, mais vous êtes mon puiſſant protecteur : que ma bouche ſoit remplie de vos louanges, afin que je chante toujours votre gloire & votre grandeur : ne me rejettez pas dans le tems de ma vieilleſſe, & maintenant que ma force eſt affoiblie, ne m'abandonnez pas.* Il a fallu que vous fuſſiez élevée, aimée, conſidérée, & dans l'état le plus grand, ſans en avoir les apparences, afin de ſanctifier ceux pour qui vous y êtes :

mais Dieu vous y tient dénuée en effet, & abandonnée, afin de vous y ſanctifier vous-même. Je crois comme vous, Madame, que tout ce que vous me marquez eſt une diſpoſition de la providence : c'eſt une grande grace de pénétrer ce miſtère de Dieu: l'élévation de votre état vous donneroit la mort : les privations, où Dieu vous met, vous donneront l'abondance de ſa vie. Dieu conduit tous ceux qu'il aime à cet état de mort ſpirituelle, par des routes différentes : la vôtre eſt difficile à comprendre : c'eſt Dieu qui la fait : elle eſt ſi rare, que vous êtes peut-être aujourd'hui l'unique. Qu'une Carmélite trouve dans ſon état cette mort ſanctifiante qui produitbeaucoup de fruits, cela ſe comprend ſans peine : mais qu'on trouve cette contrainte, cette privation, & cette mort évangelique, au comble du crédit, de l'élévation, de l'abondance, & de l'empreſſement de la Cour, c'eſt le ſecret de Dieu. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous comprendrez bientôt que par vous-même vous n'auriez jamais pu vous élever à ce point de perfection : il falloit un ſecours particulier, & une providence continuelle : c'eſt Dieu qui a commencé, en vous donnant cette bonne volonté : mais elle

ſe laſſeroit & n'atteindroit pas à tous les biens où Dieu vous conduit par la continuité de ſa protection. Courage donc, Madame, vous êtes appellée à une grande ſainteté & à une grande gloire : efforcez vous d'aſſurer votre vocation & votre élection par une abondance de bonnes œuvres. Vous êtes appellée à un autre Royaume que celui où vous regnez : ne perdez pas de vue le lieu où vous allez, & le Roi qui vous attend : marchez dans le chemin qui vous y conduit. Vos impatiences ne vous nuiront pas : elles vous échappent ſouvent : quand elles ſeroient volontaires, ce qui eſt aiſé : elles ſont légéres, & il eſt de l'homme de ne pouvoir faire quelquefois la correction aux ſubalternes ſans en ſentir quelque mouvement : il faut bien que vous parliez à vos femmes, & que vous grondiez même celles qui vous ſervent mal : quand il y a quelque choſe de trop fort, un retour humble vers Dieu, une parole plus douce guérit aiſément cette foibleſſe : vous ne ceſſez pas d'aimer ceux que vous grondez : cette charité eſt un grand préſervatif.

Prenez vos commodités dans la prière : Dieu le veut bien, puiſqu'il vous rend infirme : il faut vous preſenter en eſprit

au trône de Dieu & de sa miséricorde avec confiance, & avec amour: c'est-là la posture religieuse d'une ame fidèle. Les bonnes œuvres de votre état sont différentes de celles des autres : vous les pouvez faire étant infirme : une parole de sagesse suffit quelquefois pour l'Eglise, pour l'Etat, pour la correction des mauvaises mœurs, & des scandales : il faut le faire sagement : mais la sagesse de l'Evangile est souvent fort opposée à celle du monde : elle prend les moyens doux, humbles : elle évite les contre-tems : elle donne peu pour avoir beaucoup : elle est patiente, mais elle est courageuse, & tend par-là efficacemeent au but. Je suis honteux, Madame, de vous écrire ceci: car je me sens affoibli par les contradictions. Je comprends que l'amour de la vérité doit faire prendre les moyens de l'insinuer : quiconque aime le bien doit aimer à étudier les moyens d'y réussir, la paix, la concorde, la patience, la douceur : mais aussi il faut quelquefois du courage pour sacrifier la douceur de cette paix & de cette concorde au bien même : la maxime des saints est certaine, qu'il vaut mieux qu'il arrive des scandales que de laisser la vérité en péril. Que nous serons heureux, quand nous serons

dans l'état parfait ! nous ne voyons à présent qu'à travers un nuage, mais nous verrons alors à découvert : nous connoissons aujourd'hui imparfaitement, mais alors nous connoîtrons, comme nous sommes connus. Il faut pourtant marcher à cette lumiere obscure qui nous est donnée, & nous contenter de suivre les règles. Quand je pense à ce que vous êtes, Madame, je ne puis m'empêcher de vous appliquer les paroles de l'Apocalipse : *nous sommes devenus un spectacle au monde, aux anges, & aux hommes.* Songez que Dieu a les yeux sur vous, & que votre capital est de lui plaire. Vous devez réjouir les anges, & édifier les hommes malins & corrompus, qui vous environnent, & consoler les gens de bien qui sont autour de vous : vous les fortifiérez par votre ferveur, & par votre courage. Vous devez plaire à Dieu, au dedans par la pureté de votre intention, & par l'ardeur de votre sincére piété, & vous devez luire au dehors par vos bonnes œuvres comme un astre au milieu d'une nation corrompue. Dieu ne vous a mise où vous êtes, que pour faire glorifier son nom : vous y devez être *la lumiere du monde, & le sel de la terre*, c'est-à-dire : que votre vertu doit y être non-

ſeulement ſincére, intérieure, profondement enracinée en votre ame, mais encore éclatante, incorruptible. Si c'eſt à moi à vous demander compte de votre admiſtration au nom du grand pere de famille, je vous déclare que je ne vous demanderai rien moins qu'une abondante juſtice, une vertu édifiante, une foi courageuſe, robuſte, qui ſoutienne les foibles, & qui produiſe dans les autres une telle eſpérance des biens du ciel, qu'on ſoit porté par votre exemple à mépriſer ceux de la terre. C'eſt à vous à montrer à ces courtiſans, pleins de convoitiſes, le bonheur ineſtimable d'une charité patiente, douce, bienfaiſante, ſans envie, ſans agitation, ſans intérêts, ſans aigreur ſans mauvais ſoupçons, ſans joye maligne. O que vous avez beſoin d'être fidéle à vos anciennes pratiques, prières, lectures, examens, préſence de Dieu, ſacrifice de la Meſſe, autant que les occupations, dont Dieu vous a chargée, vous le permettent ! que vous devez être fidele aux bonnes œuvres de votre état ! que ſera-ce, ſi Dieu vous juge ſur cette règle : *qu'avez-vous pu faire à ma vigne, & qu'avez vous fait* ?

Qu'elle reconnoiſſance ne devez-vous pas à Dieu de vous avoir faite digne d'un tel miniſtère ! quelle marque de con-

fiance & de prédilection ! Dieu met entre vos mains les intérêts de l'Eglise, de l'Etat, le salut d'un grand Roi qui tient à tout, celui des Princes, qui doivent regner après lui, & une infinité d'autres œuvres importantes : le Roi ne vous traite pas seulement comme sa premiere sujette, mais comme son amie, sa confidente, & son épouse, puisqu'il vous confie les choses les plus précieuses de son Royaume........ *fille de Sion ! réjouissez vous, soyez ravie au Seigneur, votre Dieu, parce qu'il vous a donné le docteur de la justice.*

Bénissez le Seigneur qui a fait pour vous tant de choses admirables. Si vous doutiez des victoires, que l'obéissance vous a fait remporter, vous seriez ingrate au don de Dieu. Tenez vous, Madame, sous le joug de l'obeissance : vous la devez au Roi : vous la devez aux ministres de J. C. auxquels la providence vous a soumise : au premier, comme à votre seigneur & maître, aux autres comme à vos guides, & aux envoyez de Dieu qui tiennent sa place pour vous conduire au chemin du ciel. Quand ils vous parlent au nom de J. C. si vous les écoutez, vous écoutez J. C. : si vous leur obéissez, vous obeissez à J. C. Quand je vous exhorte à cette vertu, je sais que

je parle ſelon votre cœur, & je n'ignore pas que c'eſt-là toujours votre atrait. Dieu voulant vous faire mere d'une grande communauté, vous a fait gouter & ſentir les tréſor immenſes de l'obeiſſance, afin que vous fuſſiez en état de la recommander plus fortément à vos filles, & que vous en fiſſiez comme le fondement de votre inſtitut. Soyez donc toujous une fille obeiſſante, vous que la providence a fait comme la mere & la maîtreſſe des autres. Tant que vous ſerez ſincére à dire toutes vos peines, elles ſe tourneront à la fin à votre profit : c'eſt ce qui fait que je ne ſuis point embaraſſé ſur vous, lors même que je vous vois triſte & embaraſſée : car je ſuis toujours ſûr que le fonds ne change pas: vous avez été un moment triſte & découragée; mais je ne crains point que vous échapiez à l'obéiſſance : il me ſemble que Notre Seigneur vous a liée, & que vous ne pouvez plus aller ailleurs. Je ſens en vous une ſi grande docilité, que vos petites peines & triſteſſes ne la ſauroient affoiblir : je ne crains pas que vous me deſobéiſſiez, tant que je ne vous demanderai rien que pour votre ſalut: je ne veux pourtant pas abuſer de mon pouvoir : je ſerai plus réſervé ; je vous

demande auſſi, Madame, de ne me plus épargner dans vos beſoins, *Paul, Cephas eſt à vous, vous êtes à J. C. & par J. C. à Dieu.* Je voudrois que vous connuſſiez à quel point je deſirerois me ſacrifier pour votre ſalut, & combien tout vos intérêts, petits & grands, ne ſont chers devant N. S. Allez donc avec un nouveau courage, & des nouvelles forces travailler à la vigne du Seigneur qui vous eſt confiée: donnez vous toute aux peines, aux fatignes, aux embarras de votre état... Non ſeulement votre ame eſt votre vigne: mais le Roi eſt votre vigne: la paix de l'Etat eſt votre vigne: l'intérêt de l'Egliſe eſt votre vigne: la France eſt une vigne, St. Cyr eſt une vigne; allez dont avec courage *porter le poids du jour & de la chaleur:* le maître de la vigne vous promet une grande récompenſe. Je vous enverrai un de ces jours, Madame, l'inſtruction que vous demandez ſur la confeſſion. Plus vous purifiérez votre ame, plus vous concevrez de douleur des fautes journalieres, que votre fragilité & la contagion du monde vous feront commettre comme malgré vous: vous gémirez de vous voir encore ſi ſenſible & ſi attachée à la terre, ſi peu maîtreſſe de votre vivacité & de vos paſ-

ſions, ſi aiſée à vous laiſſer entraîner par les objets ſenſibles, ſi ſouvent amuſée par des imaginations, ſi diſſipée dans vos prières, ſi dure dans la réception des ſacremens, trop orgueilleuſe dans la proſpérité, trop abatue dans l'adverſité, bien féconde en pieuſes réſolutions, pas aſſez courageuſe quand il en faut venir aux effets.

Après avoir humblement confeſſé de ſemblables fautes, quoiqu'avec une douleur qui ne vous paroit pas encore aſſez parfaite, comme je ſuppoſe qu'il n'y aura jamais, en tout cela, rien d'important ou de pleinement volontaire, ajoutez quelque choſe de la vie paſſée dont vous ayez une véritable contrition, ce qui ſera la matiére du ſacrement : vous verrez que votre contrition, croiſſant, s'étendra à la fin ſur les moindres choſes, & que vous vous trouverez bientot dans l'état de Ste. Paule qui, au rapport de St. Jérome, verſoit tant de larmes ſur les moindres fautes qu'elle avoit faites, qu'on l'eut crue coupable des plus grands crimes : quand il l'avertiſſoit de ne pas ſe livrer ainſi à la douleur & aux larmes, elle lui répondoit, il faut réparer les ris immoderés de ma vie paſſée par des larmes abondantes, il faut expier les joies exceſſives du tems paſſé par des afflic-

tions sensibles, il faut détruire ce visage que j'ai pris tant de plaisir à parer contre le commandement de Dieu. Usez sobrement, Madame, de ce que je vous écris ici : que cela serve à exciter la tendresse de votre contrition & de votre amour, mais nullement à aller au-delà des choses dont nous sommes convenus. Quand il me paroîtra que Dieu demandera de vous de plus grandes austérités, je vous le dirai tout simplement comme à un enfant de grace dont Dieu me charge. Il n'est pas tems de détruire votre santé : conservez-là pour la gloire de Dieu & pour le salut de celui à qui il vous a donnée.

LETTRE XLII.

Sur l'état & les sentimens de la Dirigée.

Il faut bien, Madame, que votre état soit de Dieu, car il y a tous les jours un étrange combat à soutenir, & il vous y protége & fortifie visiblement. Vous êtes au milieu d'hommes & de femmes qui ne songent qu'à la vie présente : & votre cœur n'est porté que vers les choses du ciel, jusqu'à demander souvent de mourir. Les pécheurs vous en-

vironnent, & les meilleurs hommes, qui vous aprochent, sont pleins d'imperfections. Vous voudriez souvent de tout votre cœur être attachée à Dieu intimément, & devenir un même esprit avec lui: & vous êtes tiraillée de toutes part, le bien même, que Dieu vous donne en partage, vous refuse cette douce consolation & vous expose à mille distractions. Vous voudriez que J. C. vécut en vous: & les objets de la Cour excitent souvent en vous votre propre vivacité, & rallentissent cette vie de Dieu. Vous voudriez servir l'Eglise & l'Etat: & vous trouvez des obstacles, qui paroissent invincibles. Vous aimez quelqu'un que vous devez aimer, & il devient souvent votre plus rude croix, & vos sentimens sont toujours différens .... Vous êtes dans un âge & d'une santé où le répos vous conviendroit, & vous avez toujours à agir, vous êtes infirme & souvent malade, & vous avez à faire ce que vous faisiez, y il a vingt ans. Vous êtes à la place des Reines & vous n'avez pas la liberté d'une petite bourgeoise.

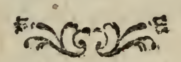
Je vous avouerai, Madame, que vous m'êtes une preuve bien sensible de la singuliere providence de Dieu sur les hommes & sur les Justes dans les états les

plus difficiles de la vie chrétienne. Tachez de posséder votre ame par la patience : partagez ce que vous pouvez remetre : ce qu'on fait pour Dieu doit être fait sans trouble : Dieu est le Dieu de paix ; & il ne demande pas que nous fassions tout à la fois : au contraire, il nous dit par son Apôtre, *que tout se fasse parmi vous avec ordre.*

Le bien de l'Eglise, de l'Etat, le salut du Roi, celui de la Princesse, que la providence vous a livré, celui des autres Princes que vous seul pouvez ramener à la pieté, voilà votre tâche, voilà les œuvres que Dieu vous a préparées, & dans lesquelles il veut que vous marchiez : on ne vous demande pas le succès, mais le soin : Les contre-tems, les mécomptes passés ne doivent pas vous rebuter : si vous pouvez, prenez mieux votre tems : si vous vous êtes trompée en quelque points, profitez de votre expérience. Les obscurités de la vie ne doivent pas décourager, & reduire à l'inaction les ames que Dieu appelle à de grandes œuvres : il faut demander la lumiere, & la suivre quand elle paroit. Je suis ravi, que Dieu vous fasse connoitre les mouvemens secrets de votre cœur : il vous éclaire sur vos fautes, il se montre à vous, & vous

enflame ſouvent de reconnoiſſance, de confiance, & d'amour. Malgré les obſcurités, dont vous vous plaignez ſouvent, je vois que l'eſprit de Dieu, plus pénétrant qu'un glaive à deux tranchans, *pénetre en vous, juſqu'à la diviſion de la chair & de l'eſprit*, & vous en fait connoitre les mouvemens de l'une & de l'autre. J'ai lu, avec plaiſir, cet endroit de vos redditions d'octobre, *je crois pouvoir vous dire que je n'ai jamais été plus occupée de Dieu, que je le ſuis : je ſonge toujours à ne le point offenſer, & je n'en ſuis pas plus contrainte.* Vous m'écrivez ailleurs que j'excite ſouvent votre amour-propre par des louanges : que d'un côté, elle vous font voir toute votre foibleſſe que je veux ſoutenir, & de l'autre, votre vanité par le gout que vous y prenez : & que vous renvoyez le tout à Dieu. Demeurez en paix pourvu que je ſache tout : c'eſt en effet, Madame, tout ce que vous avez à faire : ce qui vient de Dieu & qui eſt pour Dieu doit retourner à lui quand je vous loue, j'excite votre reconnoiſſance & votre ferveur, en vous remettant, devant les yeux, ce que vous avez reçu de Dieu, & ce que vous lui devez : le St. Eſprit n'avoit-il pas appris à St. Paul ce qu'il étoit par la grace, & que cette

grace n'avoit pas été vuide en lui, mais qu'elle y demeureroit toujours. Il eſt vraï, Madame, que je ſuis très-content de vous: je vous vois ferme dans la voie du ſalut vous me l'écrivez vous même, pour me faire connoître tout ce qui ſe paſſe en vous. *J'aime Dieu de tout mon cœur*, me dites-vous quelquefois, *je n'aime que lui* & dans un autre endroit : *je me trouve plus de bonne volonté que jamais, & toujours dans la ferveur : je perſiſte dans cette bonne volonté, quoique ſans gout ſenſible : mais le tiraillement de ma place, ma mauvaiſe ſanté, & la multitude des diſtractions, me font bien manquer des prières & des communions....* Je vois votre cœur, toujours en la préſence de Dieu, & un grand ſoin de purifier votre intention dans ce que vous faites. Soyez libre, ſoyez en paix, demeurez ferme & inébranlable dans la profeſſion de votre eſpérance : car *celui qui a promis eſt fidéle.* J'ai bien envie de le voir, de le bénir, de le louer éternellement avec vous.



LETTRE XLIII.

Sur St. Cyr, & sur la Cour.

Une mere écoute ſes enfans : il eſt naturel qu'ils aillent à elle : votre ſupérieure n'en ſera pas jalouſe : vous les lui renverrez, pour les choſes ordinaires : je ſçais combien vous voulez qu'elles lui ſoient ſoumiſes. Quand l'intérêt, ou des vues humaines les conduiront à vous, vous les recevrez en les inſtruiſant ſimplement avec la ſageſſe & la piété que Dieu vous a donnée. N'êtes-vous pas chargée d'une véritable miſſion ? ne voulez-vous pas en remplir les devoirs ? n'eſt-il pas à déſirer, que vos filles renferment la conduite de leur ame dans le confeſſional, & tout le reſte dans le ſein des ſupérieurs du dedans ? ne ſavez vous pas que l'Egliſe vous a chargée de cette maiſon, auſſi bien que le Roi ſon fondateur, & que vous avez un pouvoir ſpirituel de fortifier les foibles, de conſoler les puſillanimes, de corriger les inquiétes, & d'exercer avec bonté & avec patience un miniſtère de ſalut envers toutes ? Allez avec confiance : Dieu ſera avec vous,

vous n'irez point ſeule en paradis : & vous direz à Dieu : *me voici*, *Seigneur*, *avec les enfans que vous m'avez donnez.* La ſeule réſerve que j'établis, Madame, s'il vous plait pour toujours, dans l'exercice de vos fonctions à St. Cyr, c'eſt que vous ne faſſiez point aujourd'hui, aux dépens de votre ſanté, ce que vous pouvez faire également bien un autre jour de la ſemaine, ou du mois, que vous ſachiez renvoyer vos filles avec un mot, & qu'enfin vous vous ménagiez pour ceux à qui vous vous devez. Les impreſſions, que vous jettez dans l'eſprit du Roi en faveur de l'Egliſe, vous donneront part à tout le bien qui ſe fera. Je compterois pour peu les affections que la grace excite en vous, ſi je ne voyois des œuvres. Dieu en demande de vous de grandes, de grands ſervices à l'Egliſe, & de grands ſoins des pauvres. Hazardez quelquefois des avis dans les affaires importantes : & abſtenez vous en dans les petites par l'incertitude du ſuccès : repréſentez avec force les inconvéniens des mauvais conſeils. N'autoriſez jamais ces ſenſualités, ce luxe, cette moleſſe qui regnent où vous êtes : c'eſt à vous, Madame, à reformer le monde : ne vous conformez donc jamais à lui par une lâ-

che condeſcendance : mais fuyez les ſingularités. Vos commodités ſont la ſuite de votre place, & non l'effet de vos recherches : comment pourriez-vous quitter les unes ſans l'autre ? ne vous en troublez pas : votre cœur n'eſt point dans ces choſes : uſez en, ſelon les beſoins de votre ſanté. Continuez à dire à Dieu : *vous ſçavez, Seigneur, que mon cœur n'eſt point dans la vanité, ni dans les ſuperfluités de l'état où vous m'avez miſe.* Mortifiez quelquefois un peu votre vue, une autrefois votre gout : mettez un moment votre corps en quelque contrainte, ſelon que la grace vous l'inſpirera, ſans ſcrupule, ſans embarras, & ſans ſuite. Ne craignez point, Madame, de répéter vos anciennes plaintes : je ne craindrai point de vous redire ce que vous avez déja entendu, non pour vous apprendre quelque choſe de nouveau, mais pour vous exciter de plus en plus : l'Egliſe nous rédit toutes les années ce que nous avons appris les années précédentes, pour nous remettre dans les ſentimens, qui s'effacent par le malheur de notre fragilité.

Ne vous mirez jamais dans vos perfections, pour vous complaire en vous-même, & pour vous préférer aux autres : quel progrès que Dieu accorde à votre

piété, ayez toujours une charité patiente & compatiſſante pour les autres : ſoyez bien éloignée de ces ſaints & de ces ſaintes qui ſe préférent en ſecret à toute la terre, qui ſe piquent de ſavoir les ſecrets de la vie ſpirituelle, & qui croyent, qu'on ne peut s'écarter de leur conduite ſans s'égarer : quand ces perſonnes auroient converſée avec les anges, & ſeroient arrivées au plus haut dégré de la contemplation, je ne vous ſouhaiterois point leur prétendue ſainteté : *je ne veux point de conſolation*, dit Thomas à Kempis, *qui ôte la compoction.*

LETTRE XLIV.

Sur la douleur.

ON me dit hier au ſoir, Madame, que vous ſouffriez beaucoup d'un mal de dents : Dieu ſoit beni ! il afflige ce qu'il aime : la douleur eſt le partage de ſes enfans chéris : & je me réjouis de ce que vous êtes du nombre : ils ont la paix dans la douleur, & ſont heureux de ſouffrir, pendant que le monde eſt véritablement malheureux dans la joie. Le tems de la douleur eſt bon pour édifier

le Roi, qui n'eſt pas accoutumé à ſouffrir, & qui ſera plus touché de vous voir patiente, que de tous les ſentimens de perfection, en pleine ſanté, qui lui paroitroient peut-être des rafinemens : montrez-lui donc ce que c'eſt que de ſe nourrir de la volonté de Dieu & de l'aimer paiſiblement au milieu des peines : la douleur eſt la meilleure des auſtérités. Si je ne voyois en vous que la crainte des châtimens, un amour apparent, tel que celui des gens du ſiècle, qui ne gardent point les commandemens de Dieu, je vous intimiderois, au-lieu de vous conſoler : mais je ne puis douter que vous n'aimiez Dieu par préférence à tout, puiſque vous gardez ſa parole, & que non-ſeulement vous voulez être fidéle à ſes commandemens, mais encore à ſes conſeils. Je vois en vous du courage, de la fermeté, une vraie crainte d'offenſer Dieu. Je vous ſçus un ſi bon gré derniérement de ce que vous conſeillant de réparer le matin le défaut du ſommeil, à cauſe de vos migraines, vous m'objectâtes d'abord vos pénitentes de néceſſité ! Dieu pourroit-il abandonner une ame qui ne le veut point quitter : quoiqu'il lui en coute, & qui donneroit ſa vie, plutôt que de l'offenſer jamais ? je vous l'ai déja dit,

& je vous le répete avec plaiſir, (car je vois bien que vous ne vous laſſez point d'en recevoir les aſſurances) il m'a paru une grande prédilection de Dieu ſur vous : j'ai vu le bras du Tout-Puiſſant étendu ſur vous, & je ne doute point que Dieu n'ait ſur vous quelque grand deſſein.

LETTRE XLV.

Sur le nom de JESUS.

L'Amitie', que vous avez pour le Roi, doit ſe purifier par la douleur : c'eſt peu de n'avoir aucune attache : il faut renoncer à toute conſolation, & ſupporter les choſes les plus humiliantes avec le même courage, que les plus heureuſes. Vous ne ſçauriez devenir trop petite ſous votre croix : & vous n'aurez jamais tant de liberté, d'autorité, & d'efficace dans vos paroles, que lorſque vous ſerez bien humiliée, & petite par renoncement à toute votre ſenſibilité, il faut devenir pauvre & foible ſelon le monde, pour mourir à ſa propre force & pour être revêtu de celle de Dieu, qui eſt jaloux de ne prendre que le néant

pour inſtrument de ſes ouvrages, & qui choiſit les choſes les plus foibles, comme dit St. Paul, pour confondre les plus fortes. Si la pratique, qu'on vous a donnée de vous contraindre dans la conversations, tend à éviter le mal où l'on a connu que vous tombiez par trop de liberté, elle vous devient néceſſaire : ſi c'eſt comme un moyen de plus grande perfection, qu'on vous a cru propre, nous verrons enſemble, Madame, comment vous vous en trouverez pour vous & pour les autres : car votre état & votre perfection n'eſt pas l'état & la perfection d'un ſolitaire : & il faut bien ſe donner de garde, dit St. Bernard, ou de donner aux autres ce que nous avons reçu pour nous, ou de retenir pour nous ce que nous avons reçu pour les autres. Pourquoi, dites-vous, que vous n'avancez point du tout ? Ne reconnoiſſez vous pas que toute chair eſt comme l'herbe, qu'elle tombe & ſe ſéche le ſoir ? ne voulez-vous pas de tout votre cœur, que Dieu ſeul ſoit glorifié en vous, par vous, & aux dépens de vous ? ô que cette vertu eſt rare dans le ſiècle où nous ſommes ! l'on ne voit qu'amour-propre & cupidité. Aimez : je vous le dirois toujours, ſi je pouvois : car tout eſt compris en ce

grand

grand mot : aimez, aimez souverainement Jesus notre aimable Sauveur : qui ne s'est fait homme & sauveur que pour se faire aimer de nous, & nous faire aimer Dieu par lui. Tout est sec & insipide sans lui, selon St. Bernard : *un livre n'a point de gout pour moi*, dit ce Pere, *si je n'y trouve le nom de Jesus : une conférence ne me satisfait point, si l'on n'y parle de Jesus. Jesus est une mélodie aux oreilles, du miel en la bouche, un chant d'allégresse au cœur.* Devant ce nom salutaire, qui a jamais persisté dans son endurcissement, ou dans sa paresse, ou dans sa langueur ? qui, étant saisi de frayeur dans un péril éminent n'a pas reçu de la force & du courage ? qui étant flottant & irrésolu, n'a pas été déterminé par la clarté & la lumiere que l'invocation de ce nom porte dans l'ame ? qui, dans l'adversité, dans la défiance, n'a pas repris une nouvelle vigueur au seul son de ce nom secourable ? il n'est rien de plus propre à écraser l'impétuosité de l'orgueil, de la colére, & à bannir tous les mauvais désirs : car quand je nomme Jesus, je me répresente un homme doux, & humble de cœur, bon, sobre, patient, chaste, doux, plein de miséricorde, enfin orné de toutes les vertus : je conçois toutes

choſes en celui qui me tient lieu de toutes choſes.

Il me ſemble que vous l'aimez : car vous êtes ravie de le recevoir : vous ſerez véritablement hors de vous même, quand vous le verrez face-à-face, & que vous en jouirez purement : à quoi penſons-nous, ſi nous ne penſons à ce ſouverain bonheur ?

LETTRE XLVI.

Sur la ſouffrance.

MALGRE' les afflictions qui vous accablent, j'ai cru juſqu'ici devoir me renfermer dans des déſirs & des prières. Je ne puis plus m'empêcher de vous dire, Madame, que ſi d'un côté je vous ai plaint dans votre double ſouffrance, j'ai penſé de l'autre, que Dieu, vous réduiſant à lui tout ſeul pour vous conſoler, il vous feroit trouver en lui tout le ſoutien & toute la force que vous ne pouviez tirer de la part des hommes. On eſt, en vérité, bien heureux, quand Dieu nous eſt toutes choſes : c'étoit le bonheur de St. François, que vous aimez tant, quand il diſoit, *mon Dieu & mon tout.*

C'eſt déja un grand bonheur, ſelon l'Evangile, qui eſt une règle infaillible de paſſer par les afflictions, qui ſont le partage des Juſtes : c'en eſt un plus grand de croire bien ſincérement qu'on eſt vraiment heureux quand on pleure avec J.C., & qu'on porte avec lui ſa croix : mais le plus grand de tous, eſt de ſouffrir ſans autre conſolation que celle du ciel, & dans la préparation d'eſprit & d'en demeurer encore privé, s'il plait à Dieu de nous l'ôter.

Il eſt d'une haute vertu & d'un grand mérite & de ne rien laiſſer échapper de ſes triſteſſes par des maniéres chagrines qui puiſſent affliger le prochain : ainſi on peut-être à la fois plein d'amertume pour ſoi-même, & rempli de douceur pour les autres : & l'on trouve le moyen d'être tout enſemble crucifié au dedans de ſoi, ſans être, pour ainſi dire, crucifiant à l'égard de perſonne.

Que perſonne ne ſoit attriſté de vos paroles & de vos airs : ſi vous n'en êtes pas encore là, vous déſirez du moins d'y parvenir, & vous y parviendrez, puiſque vous reconnoiſſez humblement, que vous en êtes bien éloignée, & que vous gémiſſez en ſecret de n'y être pas parvenue. Pour y arriver, je ne ſerois

pas d'avis que vous priſſiez la réſolution de vous faire toute la violence dont vous êtes capable : mais je voudrois que, de tems en tems, vous repréſentaſſiez doucement à Dieu, dans le fonds de votre cœur, votre foibleſſe naturelle. Ne faites point difficulté, Madame, dans les momens que vous avez à vous, de vous enfermer ſeule, non ſeulement pour y reſpirer un peu de la contrainte que vous avez ailleurs, mais même pour y répandre avec plus de liberté quelques larmes aux pieds de N. S. dans votre petit oratoire. Il y a ſouvent de l'orgueil & de l'eſprit philoſophe à vouloir être trop ferme : il eſt quelquefois plus humble de ſe permettre d'être foible, & c'étoit la pratique de David, de répandre ſon cœur devant Dieu dans la prière, de lui expoſer ſa ſouffrance, & de pleurer comme un enfant devant ſon pere. Après ce petit affoibliſſement volontaire, dont J. C. même nous a donné l'exemple, dans le jardin & ſur la croix, repréſentez au Pere éternel l'extrêmité de vos maux, & relevez vous avec un nouveau courage pour aller au-devant de ceux qui vous attendent par tout, & qui vous ſont néceſſaires pour empêcher que le monde ne vous gâte.

LETTRE XLVII.

Sur les découragemens de la Dirigée.

JE ſuis accablée de ſoins, de peines, & d'affaires temporelles : je ſuis inveſtie de tout ce qui me déplait, & de tout ce à quoi je ne ſuis pas propre. Quand ma converſation ſera t'elle dans le ciel ? Je ne communie que par obéiſſance : je n'aquiers aucune vertu : je ne me fais aucune violence pour l'amour de Dieu : & je ne connois point l'union avec lui. La prière m'ennuye : je ne ſai ni la continuer ni la reprendre. Sous prétexte d'obéiſſance, je ſuis toujours occupée de ma ſanté : j'ai une continuelle application à éviter ce qui pourroit me laſſer & m'incommoder ; mon eſprit ne peut ſe ſoumettre à la contrainte des exercices de piété : je médite mal : en un mot, je ne puis comprendre ſur quoi eſt fondée l'eſpérance que j'ai de mon ſalut. Cependant je prie continuellement, ſi gémir devant Dieu eſt une prière : du reſte, je ſuis comme hébétée par l'accablement de mes peines & de ma triſtreſſe.

Voilà, Madame, ce que vous m'écrivez : je voulois y repondre à loiſir : mais j'ai eu tant d'affaires depuis ce tems-

là, que je ne sçai si j'aurois le courage de travailler à votre guérison, supposé que vous fussiez aussi malade que vous l'exposez. Mon état me fait mieux comprendre le vôtre : je n'ai que des affaires spirituelles : & par leur multitude & le commerce où elles m'engagent : elles me rendent temporel & dissipé : mais je sçai les graces que Dieu vous fait : & je ne crains point de vous encourager à une plus ferme confiance que jamais. L'espérance de votre salut est bien fondée : elle est fondée sur une miséricorde singuliere de N. S. J. C. sur vous, à laquelle je vous vois correspondre, depuis bien des années avec un nouvel accroissement de bonne volonté & de ferveur : il n'y auroit à craindre pour vous que le découragement & l'infidélité : & je vois que c'est là tout ce que vous craignez souverainement vous-même : Les premieres approches du relâchement vous allarment. Si vous cessiez d'être dans ces dispositions, je cesserois d'espérer si fort pour vous : & votre confiance me paroîtroit hazardée. Craignez votre foiblesse, mais espérez davantage au secours d'enhaut. St. Grégoire remarque que la conduite ordinaire de Dieu sur les Justes, est de leur laisser quelques légeres imperfections, afin qu'au milieu de

l'éclat des vertus, qui les rend l'édification de tout le monde, l'ennui que leur causent ces imperfections, les tienne dans l'abaissement, & que les difficultés qu'ils éprouvent à résister au mal : en de petites occasions, leur apprennent à ne se point enorgueillir de la victoire qu'ils remportent dans les grandes. Si votre cœur ne conversoit pas dans le ciel, vous prendriez plus de plaisir aux conversations de la terre. Il est très bon de communier par obéissance, même sans attrait sensible. Quand on est dans les dispositions où vous êtes, il ne dépend pas de vous de le faire toujours avec goût : je sçai que vous vous faites de grandes violences pour Dieu : mais il n'est pas à propos que vous soyez dans une continuelle contrainte.

Vous devez, sans aucun scrupule, vous occuper de votre santé : elle n'est pas à vous, & vous en rendez compte à Israël, à qui elle appartient.

C'est à J. C. que vous devez le pur amour qui vous domine, depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, cette science de la foi qui vous éleve au dessus des sages du siécle, cette crainte filiale, qui vous donne tant d'horreur du péché, cette espérance dont vous cherchez le fon-

dement : c'eſt le partage des ames qui déſirent J. C. avec ardeur, & qui ſe conſacrent entiérement à lui : *paſſez à moi, vous tous qui me deſirés ardemment.* ô bonheur ineſtimable ! vous l'avez cherché avec ardeur, vous l'avez trouvé : vous vous êtes portée vers ce Dieu des vertus, & de toute conſolation : vous n'êtes plus à vous, vous êtes à J. C. ſans réſerve & ſans retour, par la préparation de votre cœur : vous avez déja quitté le monde, quoique vous ſoyez encore au milieu du monde : vous avez paſſé dans le monde nouveau de la grace & de la ſainteté, où l'on trouve J. C., où l'on reçoit les biens de J. C., où l'on goûte J. C. & ſes délices. Il eſt vrai que vous déſirez encore, que vous cherchez encore, que vous êtes encore plus affamée & plus altérée qu'auparavant : je vois par toutes vos redditions, où vous m'expoſez l'état de votre intérieur, je vois, dis-je, que vous gémiſſez toujours de n'être pas aſſez unie à Dieu, & que vous aſpirez à une plus grande perfection : ce ſont-là les marques du ſalut : voilà le caractère de ceux que Dieu aime : *ceux, qui me mangent, auront encore faim, & ceux qui me boivent auront encore ſoif.*

Les perſonnes, qui ont quelque expé-

rience de la conduite de Dieu à l'égard des bonnes ames, ne trouveront rien de nouveau ni d'extraordinaire dans vos vicissitudes de tiédeur & de ferveur, car on a vu de tout tems cette alternative de paix & de trouble dans les plus grands saints : de-là vient qu'un d'eux disoit dans son abondance, *je ne serai jamais ébranlé*, & il ajoute aussitôt, *vous avez détourné votre visage de moi, & je suis tombé dans le trouble : le soir,* dit le même David, *nous serons dans les larmes, & le matin dans la joie.*

Après vous avoir fait observer ce que J. C. est pour vous, voyons ce que vous devez être pour lui. L'Epitre du Dimanche de cette octave vous l'apprend en peu de mots : 1. *celui qui m'écoute ne sera pas confondu : 2. ceux qui agissent en moi ne pécheront pas : 3. ceux, qui apprennent aux autres à me connoître, auront la vie éternelle.*

Voilà ce que vous devez faire pour plaire à J. C. & la récompense de votre fidélité. 1°. Il faut écouter avec une souveraine soumission cette sagesse incarnée, qui est pour vous l'unique voie, l'unique vérité, l'unique vie : Marie Magdelaine étoit aux pieds de Jesus & l'écoutoit : la sainte Vierge, dit l'Evangile, *conservoit toutes ses paroles* : heureux momens, dans

lesquels Dieu parle à notre cœur ! quand il se tait, il faut nous rappeller ce qu'il nous a dit. Quel besoin n'avez-vous pas de recourir aux conseils de la sagesse dans l'état où elle vous a mise, & dans le tems où nous sommes ?

Elle vous mettra au cœur des paroles de paix pour son peuple, des paroles de sanctification pour les Princes & les grands de la terre, des paroles de sagesse & de vérité pour vous-même : une seule de ses paroles peut vous éclairer pour le reste de votre vie : *le Seigneur a parlé une fois, & j'ai entendu ces deux choses, que la puissance est à Dieu, & que la miséricorde est à vous, Seigneur, & que vous rendez à chacun selon ses œuvres.*

2. *Ceux qui agissent en moi ne pécheront pas.* Une ame, qui prête l'oreille aux paroles de la sagesse, est féconde en bonnes œuvres : les bonnes œuvres sont l'aiman de la charité : Dieu demande de vous les œuvres que vous seule pouvez faire : elles vous suivront dans l'éternité. La plupart des chrétiens passent leur vie à ne rien faire, ou à faire du mal, ou à faire toute autre chose que ce qu'ils devroient : grace à Dieu je vous vois occupée des œuvres de votre état : vous les faites en Dieu, & pour Dieu : j'en espere pour vous une

grande récompenſe : je les regarde comme un gage plus certain de votre ſalut, que ſi vous faiſiez des miracles, & que ſi vous prophétiſiez, parce que l'Evangile m'apprend qu'il y aura des faiſeurs de miracles, & des prophétes qui ſeront rejettés, ſur ce qu'ils n'ont pas fait la volonté de Dieu.

3. *Ceux, qui apprennent aux autres à me connoître, auront la vie éternelle* : voilà, Madame, un des fondemens ſur leſquels l'eſpérance de votre ſalut eſt appuyée : vous avez travaillé à Saint Cyr, à la Cour, & ailleurs, à faire connoître & aimer celui de qui vous tenez tout : je ſçai mieux qu'un autre que vous ne voulez perdre aucune occaſion de continuer, tant que vous vivrez : vous aurez la vie éternelle : *ceux, qui inſtruiront les autres à la juſtice ſeront éclatans comme des étoiles dans l'éternité*, dit un Prophéte : on ſauve ſon ame en ſauvant les autres, ou du moins en travaillant pour leur ſalut. Dieu vous a formée, comme il forme tous ceux qu'il deſtine aux grandes œuvres : voyez, avec profonde reconnoiſſance, la différence de votre perſonnage à celui de tant de femmes vaines, frivoles occupées à la Cour, du ſoin de perdre les hommes, & de ſe perdre avec eux,

traînant dans le vice une vieilleſſe honteuſe, ambitieuſes juſques ſur les bords du tombeau : vous pouvez bien dire avec un ſaint Roi, *un meilleur héritage m'eſt échu par le ſort.*

LETTRE XLVIII.

Sur l'inquiétude dans les affaires.

IL eſt, Madame, une inquiétude criminelle, qui vient d'un défaut de religion, & d'un amour exceſſif pour les biens de la terre, une inquiétude, que les paſſions du ſiécle excitent dans les mondains. Je ne la touche ici en paſſant, que pour bénir Dieu de vous en avoir préſervée : cette inquiétude eſt très-mortelle dans ſon principe & dans ſes effets. Les hommes ſans foi s'abandonnent plus ou moins, ſelon les divers événemens de la vie, à la triſteſſe, au murmure contre la providence, à la vengeance, à toutes ſortes d'injuſtices : ils attribuent leur diſgrace aux cauſes qui en ſont les plus innocentes : leur langue n'épargne perſonne ſur la terre : & elle profére des blaſphêmes contre le ciel : leur politique, pouſſée à bout, s'épuiſe inutilement

en nouveaux projets, qui enfantent de nouveaux tourmens. Ce mot de J. C. *un ſeul de vos cheveux ne tombera pas ſans l'ordre de votre pere céleſte*, leur paroit une folie, ou un problême : il ne faut pas s'étonner, ſi leur fauſſe ſageſſe, qui oſe s'élever contre Dieu, ſe trouve engloutie dans les flots de l'adverſité.

Vous êtes, Madame, bien loin de ce triſte état. Les *enfans de lumiére* n'ont rien de commun *avec ces enfans de ténébres* : mais il y a une autre inquiétude pour les beſoins de la vie préſente : quoique ſon objet ſoit permis, elle doit cependant être ſubordonnée aux ſoins du ſalut, & modérée par la confiance en Dieu, ſuivant cette parole de l'Evangile : *ne vous mettez point en peine des néceſſités de la vie : car votre pere céleſte ſait dequoi vous avez beſoin.* Il eſt encore une autre inquiétude, qui a un très bon objet, telle étoit celle de Marthe, laquelle s'empreſſoit un peu trop : elle craignoit de ne pas aſſez bien régaler N. S. : elle ne penſoit pas aſſez au repas ſpirituel que J. C. vouloit donner à ſon ame : & ce repas occupoit ſa ſœur Marie toute entiere. Le ſoin de Marthe étoit bon : ſon ſeul défaut étoit d'être trop occupée de l'acceſſoire & de négliger le principal.

Telle eſt, Madame, votre inquiétude: elle a pour objet la charité même, le bien de l'Etat, le ſalut du Roi, ſon repos, ſa ſanté, la paix, le ſoulagement des peuples : Dieu vous garde de l'indifférence pour de tels objets ! j'aimerois mieux vous abſoudre pour toujours de vos ſollicitudes, que de vous permettre une telle indolence. Je connois votre ſoumiſſion à Dieu au milieu de vos ſenſibilités & que c'eſt le ſeul Roi qui regne dans votre cœur, même dans vos plus grandes agitations. Il y a néanmoins du défaut dans cette inquiétude qui vous abat, qui trouble votre repos, & qui nuit à votre ſanté : mais il faut avouer que ſouvent vous n'en êtes pas entiérement la maîtreſſe : ces mouvemens ſont naturels, ils ne laiſſent pas d'exciter de grands troubles dans la partie inférieure. St. Paul ſe plaignoit qu'il n'en étoit pas totalement le maître.

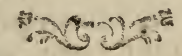
Une marque que ces mouvemens ne ſont pas volontaires, c'eſt qu'on ne les approuve pas, & qu'on ne veut ſe ſoumettre à Dieu, aux dépens de toutes ſes répugnances : ainſi raiſonne l'Apôtre, *je n'approuve point ce que je fais : ainſi ce n'eſt plus moi qui fais cela : mais c'eſt la concupiſcence.* Voilà tout le miſtère dont

vous m'avez demandé l'éclairciſſement : vos répugnances ſont involontaires, & dans l'homme du dehors, qui eſt très déraiſonnable, & que vous ne gouvernez pas abſolument comme vous voulez : elles ne ſont pas dans l'homme intérieur & véritable, que je ſcai être abſolument & aveuglement dévoué à l'ordre de Dieu. Quelle conſolation, Madame, d'être en J. C. & d'y être ſolidement établie & enracinée ! ces combats ſe tournent en mérite : on ſouffre, on s'humilie, on ſe purifie, on aime plus fortement : car les combats fortifient celles qui peuvent dire, comme l'épouſe, *mon bien-aimé eſt à moi : & je ſuis à lui.* Il faut que vous ſoyez plus humble, plus charitable, plus zélée, plus patiente, & plus unie à Dieu, par les fonds de votre volonté & de votre cœur, que vous ne l'avez encore été : car quel eſt, Madame, votre appui, votre eſpoir, votre conſolation, votre déſir ? n'eſt-ce pas Dieu, le Dieu de votre cœur, celui qui ſera votre partage pour toujours ? Où pouvez-vous être bien ſans lui ? où pouvez vous être mal avec lui ? il eſt à St. Cyr, au milieu de ſes épouſes, avec une bonté particuliere : mais il eſt à la Cour, à Fontainebleau, & en tous

lieux, plein d'une miséricorde ſans limites pour ceux qui l'aiment. Ce qui vous reſte de vie doit être tout à lui : il aura ſoin de votre mort. Un grand ſerviteur de Dieu que vous connoiſſez bien (*St. François de Sales*) diſoit à Dieu : „ quand je jette les yeux hors de vous, „ je n'y découvre rien de ſolide : je n'y „ vois ni amitié qui me puiſſe ſervir, ni „ puiſſance capable de me ſoutenir, ni „ conſeil qui me puiſſe aider : je ni „ trouve ni livre, ni diſcours qui me „ conſole, ni or, ni argent qui me dé„ livre de mes peines, ni retraite qui „ m'aſſure & qui me défende : il faut „ que vous-même, ô mon Dieu! dai„ gniez me ſecourir, comme étant le „ ſeul qui puiſſiez me conſoler, m'inſ„ truire, & me défendre.

Portez courageuſement les tribulations du Roi & de l'Etat : notre ſageſſe eſt bien courte dans les adverſités. Si Dieu, qui abaiſſe & qui releve à ſon gré, ne nous ſecouroit particuliérement, notre politique ſeroit à bout, & pour parler le langage de l'écriture, *La prudence des prudens ſeroit engloutie dans les flots de notre tribulation* : mais il faut eſpérer au Seigneur qui ſoutient, & non en la

créature qui tombe, & jetter souvent les yeux vers ce Royaume inébranlable qui demeure, & ne nous point attacher à celui qui passe, *ô sainte Sion*, s'écrie St. Augustin, *où tout subsiste & rien ne change.* Faites, Madame, ce que votre place demande, pour consoler les affligés, & pour redresser les politiques, en leur apprenant à ne pas tenter Dieu, à espérer en lui, à faire ce que la nécessité requiert, & non ce que l'orgueil ou la précipitation suggerent : consolez vous vous-même des afflictions qui naissent du mauvais état des affaires publiques. C'est principalement dans l'adverversité, que le Juste doit vivre de la foi : bannissez les autres sujets qui pourroient vous attrister ; amusez les autres dans les momens destinés à cela : car une abondante tristesse seroit une abondante tentation pour vous.



LETTRE XLIX.

Sur l'utilité des redditions de compte.

JE vous conſeille la pratique de vos redditions avec plus de zéle que jamais, parce que j'ai connu par expérience combien elle vous eſt avantageuſe. Vous y pratiquez la vigilance tant recommandée dans l'écriture : vous rendez compte au miniſtre de J. C. de votre adminiſtration : c'eſt auſſi un acte d'humilité & d'obeiſſance, vertus que Dieu aime ſinguliérement, & dont il vous a inſpiré le gout. Si vous n'étiez pas devenue comme un petit enfant, vous ſeriez bien loin de la perfection, & vous n'auriez ni la paix, ni la ſûreté où vous êtes arrivée. C'eſt encore un acte de grande ſageſſe & de prévoyance : vous trouvez dans le tréſor du miniſtère, que J. C. a établi des lumiéres que votre eſprit naturel, tout bon qu'il eſt, ne vous donneroit pas. Dieu répand, par le canal de la conſultation des lumiéres céleſtes, des déciſions ſalutaires dans les doutes de la vie, que les perſonnes, qui ne conſultent qu'elles-mêmes, ne

reçoivent pas : vous prenez des conseils sur l'avenir, en disant journellement dans vos redditions ce qui vous est arrivé : & toute la prudence humaine ne vous feroit pas prévoir ce que le souverain Directeur de nos ames vous découvrira par son ministre. *Allez à Ananias*, c'est par lui que Dieu vous dira ce que vous aurez à faire. Rien n'est plus aveugle que de vouloir se conduire soi même : vous prévenez par votre soumission votre jugement : vos comptes seront rendus : & vous n'aurez plus de jugement à subir : *si nous nous jugions nous mêmes*, dit St. Paul, *nous ne serions pas jugés*. Enfin, Madame, c'est-là le point le plus essentiel, que les plus saints & les plus sages peres de la vie spirituelle ont le plus récommandé pour éviter les piéges du diable, pour se soutenir dans les tentations, pour avancer à grands pas dans la vertu, pour se rélever promptement dans les fautes, pour persevérer dans le bien. St. Dorothée, réfusant les raisons auxqu'elles on attribue souvent le relâchement & la chûte de certaines ames, dit que le mal vient uniquement de ce qu'on s'est caché à son pere spirituel, & qu'on ne lui a pas découvert le fond de son cœur : le médecin ne gué-

rit point les maux qu'on lui diſſimule, & le St. Eſprit nous avertit que celui, qui cache ſes fautes, ne ſauroit être bien conduit.

C'eſt principalement dans la religion qu'on trouve le tréſor d'un fidéle ami: les grands du monde, qui ne cherchent que les flâteurs, n'auront que des trompeurs pour amis: ils ne méritent pas d'être bien ſervis: ils veulent paroître ce qu'ils ne ſont pas, & ne veulent jamais qu'on voie ce qu'ils ſont: il faut leur mettre des couſſins ſous leurs coudes & des oreillers ſous leur tête: dites nous des choſes agréables, diſent-ils à ceux qui les approchent: ils reſſemblent à ce Roi d'Iſraël, environné de faux Prophétes, & qui craignoit d'en trouver un véritable: *cet homme*, diſoit-il, *ne m'annonce jamais que du mal*: il appelloit mal ce qui étoit l'unique bien pour lui: il eut le ſort qu'il méritoit, il périt par la ſéduction.

Pour vous, Madame, qui avez cherché avec une ſimplicité parfaite à être bien conduite, Dieu ne permettra pas qu'on vous flâte: continuez à demander à Dieu l'humilité, la douceur, la patience dans les ſouffrances: ſoyez fidéle à votre pratique de la préſence de Dieu:

demandez auſſi avec inſtance l'eſprit de prière & les vertus dont vous ſentez le preſſant beſoin en différentes occaſions : frappez ſouvent à la porte du Pere des miſéricordes & de lumiére : demandez la perſévérance, c'eſt le fruit de la prière : que ſeroit-ce, ſi vous ne perſéveriez pas juſqu'à la fin ? excitez-vous, le mieux que vous pouvez, au commencement de la prière pour offrir le ſacrifice de louanges portez y un cœur affamé de la juſtice. Dieu ſçaura bien réünir les parties de votre oraiſon qui paroiſſent ſeparées : Ayez bon courage, ſoyez un homme dans votre pieté : ſoutenez le combat : ne vous laſſez point : défendez toujours la vérité contre les nouveautés : elle en a un très-grand beſoin & c'eſt-là une de vos obligations : les déciſions de l'Egliſe vous donnent droit de parler en toute ſûreté contre le Janſéniſme & le Calviniſme : ſuggérez les moyens convenables pour détruire ces ſectes & dites avec le Prophéte : *conduiſez moi, Seigneur, dans le chemin de la vérité.*

LETTRE L.

Sur les bienfaits de Dieu.

VOus êtes, Madame, de ces ames fortunées, c'eſt à-dire, prévenues de graces ; je craignis, je vous l'avoue, de trouver en vous les inégalités des perſonnes du monde, lorſqu'il fut queſtion de me charger de votre ame : votre conſtance, votre affermiſſement, votre amour pour N. S., votre progrès, & vos déſirs ardens pour l'humilité & la dépendance me font croire que vous n'êtes plus du monde, quoique vous ſoyez dans le centre du monde même : vous êtes du nombre des brébis, des enfans, des épouſes, des favorites : tenez bien ce que vous avez : ne le laiſſez pas donner à une autre : & pour demeurer fidéle à votre état, ſoyez fidéle, s'il ſe peut, aux moindres graces : profitez de l'avis du St. Eſprit : que la moindre portion des dons de Dieu ne ſoit pas perdue en vous, & de ce mot : *celui qui ſera fidéle dans les petites choſes ſera fidéle dans les plus grandes* : celle-là eſt bien éloignée de quitter Dieu dans les choſes eſſentielles, qui craint de

ne lui pas pas obéir ponctuellement jusque dans les conseils.... Vous ne pouvez Madame, ne vous pas être apperçue en votre particulier de cette bonté infinie de Dieu envers vous : il vous enrichit tous les jours & vous détache de tout : *il met au loin ce qui vous est le plus proche* : il fait que tout vous porte à Dieu : il vous recueille au milieu de la plus grande dissipation : il met en leur place les amis, les parens, le bien &c. Il me semble qu'il vous sépare insensiblement de vous-même pour vous préparer à tout quitter sans peines quand il le voudra. O! qu'il a fallu qu'il vous ait aimée pour surmonter tant d'obstacles, & pour se communiquer à vous avec tant d'éffusion! il vous avoit donné un riche naturel, parce qu'il vous aimoit : il vous a retirée du malheur de votre naissance, parce qu'il vous aimoit : il vous a fait, depuis, mille & mille graces différentes, parce qu'il vous aimoit : mais que cette charité de Dieu a été peut être long-tems exercée par la dissipation, la tiédeur, & l'éloignement que le monde inspire! combien de tems passé inutilement, ne daignant pas écouter Dieu! combien de délibérations avant de se rendre à ses pressantes & amoureuses sollicitations! &

lorſque vous avez été perſuadée que le meilleur parti pour vous étoit de vous donner toute à lui, combien a-t-il fallu encore de combats à votre cœur pour l'obliger de ſuivre la ferveur où Dieu vous appelloit!......

LETTRE LI.

J'Ai lu, Madame, vos quatre redditions. *Il me ſemble*, dites-vous, *qu'il ne me manque rien, & que je reçois toutes ſortes de graces : mais je crains de n'y pas répondre.* Cela eſt très-vrai. Dieu vous en a enrichie en toutes maniéres, & pour vous & pour les autres : il eſt auſſi vrai que la ſeule choſe à craindre eſt qu'on demandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu. Il faut faire valoir votre place, votre crédit, vos talens, les dons que Dieu vous a faits : il faut en retirer l'uſure. Se retirer par crainte, tomber dans la faute du ſerviteur pareſſeux qui craignoit de perdre ſon bien, & qui l'enfoüiſſoit, c'eſt s'expoſer au même châtiment, & vous ſçavez qu'il fut terrible. La vie preſente eſt expoſée à de grandes viciſſitudes, & vous les éprouvez. Voilà ce qui nous doit toujours tenir dans une humble crainte : vous éprouvez les chan-

gemens attachez à notre foibleſſe : vos jours & vos mois ne ſont pas toujours les mêmes : ici, vous dites, *je n'ai jamais ſenti plus d'amour pour Dieu, ni plus d'envie de lui plaire : je brule du déſir de le ſervir, mieux que je ne l'ai encore fait : ma ferveur eſt au point que je ne puis la contenir* : vous écrivez ailleurs, *je ne veux que Dieu, que croire dans ſon amour que procurer ſa gloire, que lui attirer des ſerviteurs, que mourir & aller jouir de lui.* Dans un autre endroit, vous gémiſſez de la contradiction de vos déſirs & de vos journées. Au mois de novembre, vous vous plaignez non ſeulement de ne pas avancer, mais même de reculer : vos communions & vos méditations ſont ſuperficielles, & vous font ſi peu d'impreſſion, que vous les oubliez dans la journée, ſans pouvoir vous rappeller vos bonnes réſolutions : vous trouvez que la grande dévotion eſt triſte, & que vous faites moins de bonnes œuvres : le lendemain, vous êtes remiſe. En voilà aſſez pour vous faire ſentir vos foibleſſes, & combien vous avez beſoin de la grace dans les facheuſes ſaiſons de la vie pour vous ſoutenir.

Ce qui me conſole, Madame, c'eſt que votre volonté ne change pas : vous êtes

troublée, tentée, agitée, mais vous n'y consentez pas; vous roule toujours sur le même pivot, ou pour parler selon le langage de l'écriture, Dieu vous fait la grace d'être *toujours enracinée en lui* : c'est-là le fruit des bonnes œuvres: elles donnent à l'ame de la stabilité. Le fonds de votre cœur, au milieu de tous les vents, des orages, des tempêtes, est toujours d'aimer Dieu, de ne vous départir jamais de la résolution que vous avez prise de le servir. Quel bonheur, Madame, de n'être point de ces ames légeres & inconstantes qui passent, en un moment, de la vie à la mort! un objet, un plaisir, une peine d'un instant leur fait oublier les plus saintes promesses & violer l'alliance qu'elles avoient faite avec Dieu: Si le répentir succéde à la rechute, bientôt après, la rechute succéde au répentir: mais le répentir est foible, superficiel, souvent contrefait, & plus capable de causer des sacrilèges que d'attirer des graces, au-lieu que la rechute est énorme, & conduit souvent à l'endurcissement & à la réprobation. Grace à Dieu, vous n'éprouvez point ces dangereuses & mortelles alternatives: vos vicissitudes sont comme celles des personnes d'une bonne complexion: leurs jours & leurs mois ne se ressemblent pas: il y en a de

beaux, & de facheux: l'été eſt ſuivi de l'hiver : ils en ſentent, comme les autres les incommodités : mais le fonds de leur ſanté eſt toujours le même : ils reſiſtent aux froids les plus rigoureux : les foibles tombent avec les feuilles. Vous vous plaignez des affaires qui vous accablent : mais Dieu, que vous cherchez, en ſera votre joie : c'eſt votre état : Dieu lui-même vous l'a formé : il vous charge de veiller à ſa gloire dans ces affaires qui ſe traitent devant vous : où eſt le négociant qui s'afflige de l'étendue de ſon négoce? vous en ſouffrez, mais c'eſt là votre pénitence : vous craignez que cet accablement ne vous diſſipe trop : tant que votre intention ſera droite, ce n'eſt pas diſſipation, ce ſont de bonnes œuvres : *la vie*, dites vous, *ſe paſſe en affaire & en amuſemens : les affaires m'ont éloignée de Dieu à Verſailles, & les amuſemens m'en ont éloignée à Fontainebleau* : ces plaiſirs vous ſont néceſſaires : vous avez vu que vos maladies venoient d'ennui & de contrainte: ils ne vous éloigneront pas de Dieu : il eſt plus près de vous que vous ne penſez : amuſez vous donc encore, Madame, vous en avez beſoin : & ceux, qui ſont autour de vous, à qui vous ſervez d'azile : pourroient-ils ſupporter une vie ſé-

rieuſe ? vous ne pouvez arriver à l'unique néceſſaire dans la région que vous habitez, que par ces amuſemens & par ces inutilités : voilà les filets & l'hameçon, pour la péche que vous avez à faire : il faut que dans le lieu des plaiſirs on apprenne par vous comment on doit les régler, & quels ſont les jeux innocens, compatibles avec la vertu. Vous vous plaignez de vous y attacher : mais en faites-vous votre paſſion ?

Frequentez la communion: c'eſt le pain des élus, la force, la conſolation, la transformation, la vie, le paradis des enfans de Dieu. Songez, Madame, que ce ſacrement eſt Jeſus Chriſt même. Vous ne ſcandaliſez perſonne: votre vie eſt la bonne odeur de J. C. je vous en aſſure, Madame, les plus grands libertins révérent vos communions, & les bonnes ames en ſont encouragées.

Mépriſez, plus que jamais, la fauſſe prudence du ſiécle, qui s'appuye ſur des maximes contraires à la réligion : confondez-là, détruiſez-là : du moins, ne vous laſſez pas de la combattre: ne la laiſſez pas dominer dans le conſeil du Roi : chargez là, ſi vous pouvez, d'une telle ignomie, qu'elle n'oſe y paroitre devant vous. C'eſt elle qui ruine les Etats

& détruit la réligion: Dieu l'a dit, *je perdrai la ſageſſe & la prudence des prudens* : je parle de cette prudence criminelle qui combat les maximes de la morale, laquelle chez le chrétiens doit être la ſuprême loi. Faites un grand uſage de la ſageſſe véritable, qui eſt ſelon la droite raiſon: qu'elle aſſaiſonne tous vos conſeils, qu'elle conduiſe tous vos pas, qu'elle travaille tous les jours avec vous, qu'elle vous apprenne ce qui eſt agréable à Dieu quand vous l'aurez connue, ſoyez hardie, courageuſe, magnanime à ſupporter le travail & les contre-tems : ménagemens, ſollicitations, prières, employez tout pour faire triompher la vérité, & abandonnez le ſuccès à la providence. N'eſpérez dans les affaires publiques, & ſur-tout dans celles de la religion, que lorſque vous aurez pour appui la juſtice.

Vous pourrez, ... au Roi ce qu'il n'eſt pas néceſſaire de lui ..... qui nuiroit au prochain, s'il étoit dit : ce n'eſt pas un :... & votre intention doit être, en lui diſant, ... nous vous avons autrefois décidé cette queſtion: c'eſt une.... permiſe, & non un.... il ſeroit aiſé de le prouver par l'exemple & le ſentiment des ſaints, auſſi bien que par la doctrine de S. Thomas.

Je m'aperçois que vous avancez : vous avez cette crainte filiale qui abhorre le péché : c'eſt le don qui conſerve en nous tous les autres dons, comme il en eſt le fondement. Vos filles s'apperçoivent de votre progrès dans la ſageſſe, dans la douceur, dans une réſignation en Dieu qui ſe fait ſentir, dans la compaſſion, dans la patience, dans l'amour divin qui eſt la voye parfaite. Que le grand Dieu de gloire en ſoit béni à jamais ! Je vais prier pour vous du meilleur de mon cœur. Notre Seigneur promit aux Apôtres nos dévanciers, & en leur perſonne à tous les Evêques, de leur accorder tout ce qu'ils demanderont. J'eſpére qu'il m'exaucera pour vous. Je me plains de ne vous voir que deux heures en ſix mois touchant votre grande affaire. Je craignois de trouver en vous les inconſtances des femmes de la Cour, & je n'y ai trouvé que la fidélité des épouſes de J. C. mais certainement je ne vous vois pas aſſez.

LETTRE LII.

Sur ses progrès.

J'Ai reçu, Madame, le dernier paquet que vous m'avez envoyé : il m'a donné une consolation singuliere : je vois & j'admire la conduite paternelle de Dieu sur vous : votre état n'est pas naturel : il devroit faire couler sur vous une abondance de consolation sensible, & vous ôter le repos & la joie de la conscience : la jouissance des biens temporels, qui s'offrent à vous, devroit vous faire perdre les biens éternels : car telle est la loi que Dieu a établie : l'on perd les biens & la paix de la conscience, quand on cesse de chercher premiérement le Royaume de Dieu & sa justice : & il en coute beaucoup à la nature quand on veut tout sacrifier à la gloire de Dieu & à son salut. Votre place, Madame, devroit naturellement faire une réprouvée, & Dieu veut y avoir une sainte & une prédestinée, vous lui sacrifiez un Royaume temporel : & en échange il vous en prépare un éternel. Je veux, Madame, m'étendre davantage sur le

ſujet de votre derniere: celle-ci n'eſt que pour en accuſer la réception, & pour vous dire en un mot que les penſées de Dieu ſont bien éloignées de celles des pauvres hommes comme nous. Si Dieu ne contrebalançoit pas la félicité tempòrelle de votre état, vous ſeriez, Madame, comme tant de femmes vaines qui vous ont dévancée, idolâtre de vous-même, livrée aux paſſions mondaines, flâtée des pécheurs, recherchée par ceux qui n'aiment rien, improuvée par les gens de bien, haïe de Dieu & de ſes ſaints, & l'affliction de l'Egliſe, dont vous êtes aujourd'hui le ſoutien & la conſolation. Je ne puis m'empêcher de vous dire, Madame, que Dieu vous fait une meilleure condition par ſa grace, & que vous devez bien vous garder de changer jamais, quelle promeſſe, ou quelle ménace que le monde puiſſe vous faire: eſpérez tout de Dieu, qui tient en ſa main le ſort des hommes & des Empires: vous êtes bien, & vous ne ſerez jamais delaiſſée du Tout-Puiſſant.

LETTRE LIII.

Sur la patience.

DIeu demande de vous une grande patience : j'ai fortement dans l'esprit qu'il veut faire quelque chose de grand par vous : tout ce que je vois est contre l'ordre naturel des choses, & rien n'arrive ici par hazard. Le Seigneur vous conduit, rien ne vous manquera : votre état est de lui : il n'est point médiocre, & j'ai plus d'espérance que jamais de voir vos désirs accomplis. Vous ne reconnoissez pas l'avantage de la souffrance : c'est un tems de nuage & d'obscurité : la foi doit vous y conduire, & la confiance en Dieu doit vous y rendre inébranlable.

Vous croyez quelquefois être anéantie : la souffrance vous accable : le dépit vous environne ; c'est un chien qui aboye, il ne vous mordra jamais, que vous ne le vouliez. N'examinez point, dans le tems de la peine, ni vos souffrances, ni vos impatiences : elles sont plus hors de votre cœur, que vous ne pensez : vous vous connoîtrez mieux après la tri-

bulation : l'Ecriture nous apprend que l'homme patient vaut mieux que l'homme fort, & que celui, qui devient le maître de lui-même, est bien au-dessus de celui qui étend ses conquêtes sur des villes fortes. *Vous pouvez être martir sans passer par le glaive*, dit St. Bernard, *si vous gardez la patience.* Vous voyez, Madame, combien votre état présent vous éleve dans sa piété sans y penser. S. Jacques nous assure que la patience fait un chrétien parfait : *considerez*, dit-il, *comme le sujet d'une extrême joie, les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Or la patience fait un ouvrage parfait.* Pourquoi donc vous affligez-vous, Madame, pourquoi regardez-vous votre état comme un état de bassesse & de médiocrité?

Glorifions nous, dit St. Paul, *dans nos afflictions, sachant que l'affliction produit la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, & l'espérance ne nous trompe point.* Vous souffrez, mais Dieu vous prépare par-là à ses desseins : vous souffrez de vos impatiences, mais elles sont légéres ; & vous gagnez plus que vous ne perdez : vous souffrez de ne plus faire tant de bonnes œuvres, mais la souffrance, est une œuvre parfaite, & vous méritez la grace

des bonnes œuvres auxquelles Dieu vous destine. Vous souffrez d'attendre sans voir d'avancement : mais qu'importe, pourvu que Dieu le voye : vous souffiez d'être abatue de vous voir dans les larmes, dans le danger d'offenser Dieu: mais Dieu vous sanctifie, & éloigne de vous par la souffrance l'orgueil, l'hypocrisie, la présomption, l'amour du siécle, l'attachement à la vie : vous ne discernez pas que Dieu vous conduit par la main dans l'école des vertus, compagnes inséparables de la patience, & qui ménent à la perfection, à l'humilité, à la douceur, à la confiance en Dieu, à la soumission, à la providence, à la pénitence, à la faim & soif de la justice, à la priére, à l'amour de Dieu que vous sentez être l'unique ressource solide dans les miséres de ce déplorable pélerinage. Tout ce que je vois aujourd'hui en vous me montre la main invisible du Tout-Puissant qui vous conduit. Pourquoi êtes vous à la Cour, au faîte des grandeurs ? pourquoi tant de goût pour Dieu ? pourquoi tant de désirs d'une vie parfaitement chrétienne ? pourquoi le Prince, amusé innocemment, & comme lié par la main de Dieu ? c'est qu'il le veut hors des piéges du diable, il veut l'affran-

chir, & enſuite le ſanctifier : *il le lie, & il vous lie* : car c'eſt par vous qu'il veut le ſauver : s'il vous échapoit, & ſi vous lui échapiez, ſon deſſein ne s'accompliroit pas. La contrainte eſt donc dans l'ordre de Dieu : les jours paroiſſent vuides aujourd'hui pour en fournir à l'avenir de pleins : quoiqu'il y ait, ce ſemble, encore tant de choſes à faire, il faut aujourd'hui ne rien faire pour attendre le tems de faire tout. C'eſt beaucoup que les liens de l'iniquité ſoient rompus & qu'il ſoit délivré ! votre chambre eſt ſon azile : Dieu l'y conduit hors des piéges du ſiécle : ſans vous, hélas ! où ne ſeroit il pas pris, parmi tant d'embuches qu'on lui tendoit ? c'eſt beaucoup, qu'il s'accoutume à ne plus donner les jours de la vie à la malignité du ſiécle : c'eſt déja les racheter dans un ſens : & l'on peut eſpérer qu'il ſera conduit juſqu'à les remplir des bonnes œuvres. Ecrivez vous avec St. Paul, *ô profondeur des treſors de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu ! que ſes jugemens ſont incompréhenſibles & ſes voies impénétrables ! car qui a connu les deſſeins de Dieu, ou qui eſt entré dans le ſecret de ſes conſeils ? tout eſt de lui, tout eſt par lui, &c.*

Offrez vous à lui dans toutes vos pei-

nes, & offrez les pour le Roi & pour son état. Considérez les exemples de Job, de Tobie, & de tous les saints que Dieu a purifiez par la patience : imitez leur égalité, & leur constance : Dieu vous veut dans l'esclavage, quoique vous soyez née libre, afin que vous rétiriez du véritable esclavage, qui est celui du péché, *la personne que vous aimez le plus.*

Je suis bien content de votre amour pour Dieu, de votre zéle pour les bonnes œuvres, de votre crainte de l'offenser, de la haine que vous avez contre le monde, de votre détachement de la vie, de votre joie au souvenir de la mort & de l'éternité. Mais faites vos efforts pour avancer dans la patience : les ennuis & les mortifications de votre état vous tiendront lieu de pénitence. Gerson dit qu'il faut cultiver notre ame comme un jardinier cultive son jardin : quand il fait sec, il l'arrose : quand il pleut, il cesse d'arroser : il seme en certains tems les fruits de la saison : c'est à present le fruit de la patience qu'il faut cultiver, c'est la saison de cette vertu : je verrai, Madame, à votre retour de Fontainebleau, si votre jardin est bien fertile.

Ne pensez guére aux sujets qui pour-

roient vous attrister : Dieu est près de vous : que vous faut-il de plus, pour vous donner une joie solide ? il faut que vous fassiez voir la vertu aimable, & qu'on voye en vous que le poids de l'évangile n'accable point, qu'il est au contraire si doux & si léger, quand on le prend véritablement sur soi, qu'il devient le véritable soulagement d'une ame c'est à vous à mettre la piété en réputation & à faire sentir la vérité de cette parole du St. Esprit, que *la bonne conscience est un banquet continuel*, douce, gaye, complaisante en tout, hors dans le mal, qu'il ne faut ni faire, ni approuver, ni permettre, mais que vous devez reprimer fortement, à moins que la sagesse chrétienne ne vous engage à supprimer des avis qui ne feroient qu'aigrir & rebuter.

LETTRE LIV.

Sur l'orgueil.

ANimez vous, Madame, contre l'orgueil par ces motifs. 1. L'orgueil est l'ennemi de toutes les vertus : il nous ravit en un moment le fruit de

nos bonnes œuvres : *en vérité, je le vous le dis, ils ont déja reçu leur recompense.* Les vertus les plus éminentes deviennent un péché par la contagion de ce vice : imitez la sainte Vierge: écrasez, comme elle, la tête de ce serpent. 2. motif. Cette passion est la source & la racine de tout péché, *la superbe separe de Dieu & conduit à l'apostasie*, dit le St. Esprit dans les proverbes. Considérez en détail l'étendue de ce grand mal pour en concevoir tous les jours une plus grande horreur : selon St. Gregoire & les Théologiens, il méne à son cortége l'amour des pompes & vanités du siécle auxquelles vous avez renoncé, l'attachement à son sens, le désir de commander partout l'horreur de l'obéissance, une recherche continuelle de sa propre gloire jusqu'aux piés des autels & dans les choses les plus saintes, & devant le souverain Roi devant lequel toute créature doit être anéantie, l'opiniâtreté, la fierté, la colére, la mauvaise joie dans la prospérité, la tristesse ennemie du salut, la haine continuelle de ceux qui nous sont préferés, ou qui nous méprisent. Quel vice! que ses racines sont profondes & étendues! puisque le corps du péché est mort en vous par la grace du

Sauveur, travaillez à en arracher jusqu'aux plus petites racines. 3. motif. *Dieu a en abomination la superbe.* L'abomination n'est pas une haine commune: c'est une aversion excessive : de là vient que Dieu le punit avec tant de séverité, & quelquefois si soudainement, parce qu'il ne le peut souffrir long-tems. *Dieu a renversé*, dit l'Ecclésiaste, *les trônes des puissances orgueilleuses, il a mis à leur place des personnes humbles.* Il n'a pas épargné les nations entiéres, à cause de leur orgueil : il les à desséchées jusques à la racine, il anéanti leur mémoire. L'unique gloire de l'homme du pauvre, & du riche, c'est de craindre Dieu & de ne mépriser personne : l'ange superbe est précipité du haut de sa gloire & changé en démon aussitot après son péché, Dathan & Abiron sont ensévelis tout vivans dans l'enfer à cause de leur ambition : Nabuchodonosor, Roi de Babilone, dans l'instant même de sa vaine complaisance, est chassé de son trône & réduit à vivre en bête, pendant sept ans, jusqu'à ce qu'il confesse lui-même, que Dieu fait humilier les orgueilleux : Hérode, Roi de Judée, écoute avec plaisir une flatetie du peuple, qui s'écrie après sa harangue, qu'il a parlé divine-

ment, & à l'inſtant il ſe ſent frappé par l'ange du Seigneur, & devient la pâture des vers! O que la miſéricorde de Dieu a été grande ſur vous, de ne vous avoir pas frappée, lorſque vous étiez orgueilleuſe! qu'il eſt bon de vous avoir inſpiré un amour ſincére pour l'humilité! quel puiſſant motif de vous animer contre la ſuperbe, puiſque vous voyez Dieu que vous aimez préſentement de tout tout votre cœur, ſi fort animé contre ce monſtre!

Ne retournez jamais volontairement ſur vous-même pour vous y complaire un inſtant, encore moins pour vous y arrêter. Penſez, au contraire, à ce qui vous doit humilier, aux péchés de votre vie paſſée, *ſuppoſé que vous en ayez commis quelques-uns d'humilians*. Penſez à ceux que vous pouvez commettre, environnée comme vous êtes de mille dangers: vous portez la grace dans un vaſe bien fragile: vous pouvez devenir un démon en peu de tems: vous n'avez qu'à vous remplir de bonne opinion de vous-même. St. Auguſtin dit que la vaine complaiſance en ſoi-même eſt un des plus dangereux effets de l'orgueil. Appliquez vous particuliérement pendant ce mois à vous humilier profondement devant Dieu.

Réduifez vous à rien, fi vous pouvez, dans votre penfée, à la prière, au facrifice de la meffe à la confeffion, à la communion, fur-tout à la prière: dites y comme Abraham, *je parlerai au Seigneur, moi qui ne fuis que cendre, & què pouffiere :* ou comme David & avec le même fentiment: *je ne fuis devant vous que comme un néant* : au facrifice, anéantie aux pieds de l'autel, défirez de facrifier fans réferve vos biens, votre gloire, votre vie, pour l'honneur de votre fouverain maître : à la confeffion, frapant votre poitrine, confeffez très-humblement, que vous êtes coupable & très-coupable. Reffouvenez vous qu'être pénitente, c'eft *avoir un cœur contrit & humilié.* A la communion, répétez trois fois les paroles humbles du Centenier, que le prêtre lui-même dit à l'autel, quoique bien plus digne des faints miftères, que vous, à caufe de fon caractère : *Seigneur je ne fuis pas digne que vous entriez en moi.* Lifez tous les jours quelqu'un des motifs ci-deffus dont vous tranfcrirez en abrégé ce qui vous touchera le plus : dites enfuite cette courte prière, ou autre femblable, *Jefus anéanti pour l'amour de moi, & humble de cœur! donnez moi l'humilité, & achevez de détruire mon*

orgueil : *Marie, la plus humble des Vierges ! obtenez moi l'humilité.* Faites une communion pendant cet octave de la nativité, ou quelqu'autre jour de ce mois, si les contre-tems vous obligeoient de la remettre, pour demander à Dieu particuliérement l'humilité, sous la protection de la sainte Vierge, que vous tâcherez de mettre ce jour-là dans vos intérêts. Je vous conjure, Madame, de ne point mourir, que votre mesure ne soit pleine, & de ne montrer de tristesse au Roi, que pour réprimer le vice, ou pour compâtir à la sienne.

LETTRE LV.

Conseils divers.

VOUS désirez toujours votre avancement, Madame : de-là je conclus que vous avancez. Si vous disiez, je suis riche, je n'ai besoin de rien, je me contente de ce que j'ai, je n'en veux pas davantage, je vous dirois avec assurance que vous êtes arrêtée ! que la tiédeur a pris possession de votre ame, & que vous allez reculer. Le désir continuel d'avancer & l'effort que l'on fait vers la perfec-

tion ſans ſe laſſer, eſt, dit St. Bernard, la perfection de cette vie. Je me réjouis, Madame, de ne vous avoir jamais vue, depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, ſans ce déſir ſincére: & je me réjouis encore plus de voir cette inclination dominante dans votre âge plus avancé. Ne dois-je pas eſpérer que Dieu comblera vos vœux & vos prières? permettra-t'il que nous ignorions ce qu'il faut encore à votre meſure? Je lui ai demandé, ce matin, de tout mon cœur de me le faire connoître, puiſque j'en ſuis chargé avec vous, & puiſqu'il vous inſpire la confiance de me croire ſur un article ſi important. Demandez le avec moi, Madame, dans ce ſaint tems, afin que Dieu me donne ſon eſprit. *Il pénétre & fait pénétrer les profondeurs de Dieu*, dit St. Paul: *or, nous n'avons pas reçu l'eſprit du monde, mais l'eſprit de Dieu, afin que nous ſachions les dons qu'ils nous a faits*: & par conſéquent les obligations ou les devoirs de reconnoiſſance qu'ils nous impoſent. J'eſpére que dans ce tems de plénitude il me donnera ce qu'il vous faut, ou qu'il vous donnera directement ce que mes péchés, & l'abus que je fais de ſes lumiéres empêcheroient que je ne reçuſſe pour vous. En attendant, je vous

exhorte aux bonnes œuvres de votre état, à faire & à souffrir davantage, si Dieu le demande de vous. Je vous conseille l'humilité de cœur dans le rang & dans la place où la providence veut que vous soyez, un amour immense pour Dieu, une reconnoissance sans bornes, un cœur plus charitable & plus miséricordieux que vos œuvres, une confiance, une paix profonde, la liberté des enfans de Dieu : soyez simple dans la fuite de tout ce qui est vraîment mal, prudente dans la poursuite de tout ce qui est vraîment bien, & dans le choix de celui qu'on vous propose de faire, patiente, bonne, courageuse, gaye, ferme, indulgente, & si pieuse que tout tende à la gloire de Dieu & au salut, toujours prête à mourir & à aller avec J. C. quand l'heure sera venue. Votre conversion est sincére : vous acheteriez, au prix de tout, ce que Dieu veut : & si l'on vous poussoit, vous seriez extrême dans vos pratiques : vos prières sont bonnes, mais vous n'êtes pas impeccable : quand quelque négligence vous y prend relevez vous au plus vîte, demandez pardon, & ne croyez pas tout perdu, quand vous n'êtes pas contente de vous-même. Combattez

votre opinion ſans ſcrupule : vous n'en êtes pas eſclave : & vous ſavez que tout vient de Dieu : je ſai que vous lui renvoyez la gloire de tout, le plus que vous pouvez. La pénitence & les bonnes œuvres lavent les fautes légeres dans leſquelles vous tombez. Les flatteries & l'amitié qui vous trouvent par-tout : ſont le piége ordinaire de votre place : vous y êtes attentive : vous les craignez : j'eſpére que vous n'y ferez pas de chutes conſidérables : détournez les yeux, de la vanité, des commodités, & des richeſſes de la maiſon du Roi : *comment y renoncer, ſi ce n'eſt de cœur*? acceptez, en compenſation, les incommodités & les ſouffrances que Dieu y a inviſiblement attachées. Je ſçais que la méſure en eſt bonne, & que Dieu ſçait quelquefois vous faire un partage que vous ne choiſiriez pas ſans lui, quoique vous y trouviez tant de plaiſirs. Si Dieu n'avoit pas placé & enraciné la piété dans votre cœur, vous ne la rappelleriez pas ſi aiſément au tems de votre beſoin. Je ſuis aſſuré, Madame, qu'elle n'eſt pas ſuperficielle : faites qu'elle croiſſe encore : & aimez de tout votre cœur l'Egliſe, l'Etat, & le Roi, & tout le reſte dans l'ordre de Dieu.

Je ne puis douter, Madame, que Dieu ne veuille faire par vous de très-grands biens à notre pieux Monarque, au Royaume, & à l'Eglise : conservez vous donc : & pour cela, suivez les leçons de Mr. Fagon. Tenez vous dans une grande liberté d'esprit & de cœur : l'innocence de votre vie & de vos intentions doit vous la donner. Un enfant, qui est aimé singuliérement de son pere, qui l'aime uniquement, qui est toujours sous ses yeux, qui ne cherche qu'à le servir & à augmenter sa gloire & sa joie, vit aussi lui-même dans une joie & une liberté continuelle : voilà votre état : vous êtes chérie dans la maison : vous n'en sortirez jamais : personne ne vous ravira à un si bon pere : vous êtes continuellement sous ses yeux : il a un grand soin de tout ce qui vous regarde : un cheveu ne tombera pas de votre tête sans son ordre : il vous éclaire, d'en haut, des lumières d'une sagesse que le monde ne peut donner : il vous a déja donné son esprit, & il vous le donnera encore : il vous nourrit avec plaisir de sa substance : il vous donne le pain des anges, le pain de l'immortalité dans une terre de mort & pleine d'hommes méchans & infidéles. Enfin, Madame, pour par-

ler le langage de l'écriture, il me semble que Dieu vous garde comme *la prunelle de son œil.* Ayez donc grande confiance : marchez dans la joie du St. Esprit en la répandant sur le Roi : car il a besoin de gouter la douceur & la liberté de la bonne conscience. Il regarde encore trop la vertu & la perfection de son état, par ce qu'il y a de plus austère & de plus rebutant pour la nature : quand il verra la personne, qu'il aime & qu'il estime le plus, dans une joie & une liberté d'esprit continuelle, dans une continuelle innocence, & dans un amour ardent des bonnes œuvres, Dieu lui fera la grace d'aspirer au même bonheur : LA FEMME FIDELE *sanctifiera* L'HOMME INFIDELE, dit St. Paul, *combien plus* LE MARI *chrétiens.* Courage donc, Madame, Dieu a ses momens : les cœurs des Princes sont entre ses mains : quand il commence à les renouveller, on doit tout attendre : il acheve à la fin son ouvrage : quelle joie pour vous de voir un jour ce Roi, que vous aimez tant : de le voir comblé de bonnes œuvres partager avec vous dans le ciel la même gloire & le même bonheur !

Comme Dieu mêle dans la contrainte de votre état une abondance de peines

&

& de servitude, il y répand aussi une abondance de graces & de consolations. Je ne crains point d'être séducteur en vous prêchant la liberté innocente de votre état : & je n'ai pas craint d'être austère en vous assujettissant à certains exercices quand j'ai cru que vous aviez besoin d'y être soutenue ou ramenée : ces deux leçons ne sont pas contraires, & ont besoin d'être unies : votre règle particuliere ne vous oblige que dans les choses de commandement : tout le reste doit céder aux biens de votre état. Je n'ai garde d'abandonner les fonctions saintes de mon ministère, dont je vous suis redevable : je ne cederai jamais ma place à un autre, que quand cette cession vous sera plus avantageuse.

LETTRE LVI.

Sur les motifs de tendre à la perfection, & sur les moyens d'y arriver.

JE vais répondre d'abord à votre lettre, & ensuite à votre reddition. Je ne puis m'empêcher d'approuver votre ambition pour la plus haute perfection. Mais il faut vous rappeller les principaux mo-

yens d'y parvenir. Je ſuis ravi de ces mots, *je ne mets point de borne à mes déſirs.* Je ſuis perſuadé que Dieu vous appelle à la perfection, car vous avez beaucoup reçu, & il eſt certain qu'on vous demandera beaucoup : & y a-t'il un maître qui mérite d'être ſervi avec plus d'attention & d'amour, que celui qui vous a gagnée & attachée à ſon ſervice ? la reconnoiſſance, que vous lui devez, ne vous devroit-elle pas porter aux choſes les plus hautes & les plus difficiles ? C'eſt pour vous rendre parfaite, qu'il vous donne la pureté de conſcience, la paix, ce grand mépris des choſes du monde, & l'attrait pour le recueillement au milieu de la plus grande diſſipation. Comptez qu'il vous dit comme à Abraham : *marchez en ma préſence, & vous ſerez parfaite.* De plus, votre état demande une grande perfection : dans les conditions médiocres, une vertu médiocre ſuffit : mais dans les conditions élévées comme la vôtre, il faut une grande foi, une grande confiance en Dieu, un amour ardent, une grande réligion, un grand zéle pour ſa gloire, une grande fidélité à éviter toute ſorte de mal, une inclination ardente pour le bien jointe à une profonde humilité de cœur. La perfec-

tion de cette vie en chaque condition consiste à désirer toujours d'avancer vers le terme où Jesus-Christ nous appelle. *Je ne pense point*, dit St. Paul aux Philippiens, *avoir atteint où je tends : mais mon unique soin, c'est qu'oubliant ce qui est derriere moi, & m'avançant vers ce qui est devant, je cours incessamment vers le but de ma carriere pour remporter le prix de la félicité du ciel à laquelle Dieu nous appelle par J. C.* Oubliez, donc, Madame, ce que vous avez déja fait : ne vous contentez pas de marcher : courez, c'est à-dire, agissez avec ferveur d'esprit : vous avez une vraie soif de la justice : ayez pour le prix de la félicité du ciel la même ambition, que les courtisans ont pour les hautes fortunes, sans vous rebuter jamais ni des difficultés du dehors, ni des oppositions du dedans.

Voici d'excellens moyens pour arriver à la perfection. 1. Le recueillement fréquent au milieu du monde. 2. La paix & la pureté de la conscience dans vos pratiques de piété. 3. Un détachement entier de tout ce qui n'a point de rapport à la volonté de Dieu. Il veut que vous ne teniez à rien que par amou[illegible] lui : souvenez-vous qu'il vous dit en St. Mathieu, *je suis venu apporter le glaive & sé-*

L 2

parer le fils d'avec le pere. 4. Une fidélité non-seulement de serviteur à son maître, ou d'un ami à son ami, d'un enfant à son pere, mais d'une épouse à son époux, dont tous les intérêts sont communs, qui n'ont qu'un cœur, & qui sont inséparables. 5. Une humilité qui vous fasse oublier le bien que vous faites, & remercier Dieu du mal que vous ne faites pas. 6. Un grand courage à vous faire violence quand Dieu le demandera pour sa gloire & pour votre avancement. 7. Enfin le moyen le plus excellent de tous, & bien conforme à l'attrait de votre grace, c'est la charité, selon cette parole de St. Paul, *la charité est la plus excellente voie.* Dieu, ce me semble, élargit votre cœur, & lui donne plus d'étendue qu'aux autres, pour y placer une plus abondante charité. Qu'on n'approche jamais de vous sans en ressentir les effets : que les Dames que vous voyez apprenent cette vertu qui conduit à tout : on devient efféminé avec les femmes du monde : qu'on devienne charitable avec vous : que les feux de votre amour en allument d'autres.

Les obstacles que vous sentez dans votre état à la perfection ne vous arrêteront pas. L'orgueil est abjuré, il y a long-tems, c'est un ennemi vaincu, dé-

ſarmé, & ſans force : vous criez, parce qu'il vous fait peur : mais quelle bleſſure vous a t'il fait depuis ſa déroute ? un nom l'écraſe & l'anéantit, lui qui écraſe les plus puiſſans du ſiècle ? Vous ne ſentez pas la force de la grace, n'importe : j'aime mieux qu'elle vous défende ſans ſe faire ſentir. La vanité pouvoit autrefois beaucoup : mais elle ne peut plus rien contre une ame fidéle : ſouvenez vous de ces paroles conſolantes de St. Paul : après s'être plaint pour tous les hommes du déſordre des paſſions, après avoir dit, *je me plais dans la loi de Dieu ſelon l'homme intérieur, mais je ſens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon eſprit*, il ajoute, *il n'y a plus de condamnation pour ceux qui ſont en J. C., & qui ne marchent point ſelon la chair.* L'orgueil eſt avec vous, il vous ſuit partout, il vous environne, mais il ne vous dominera plus : vous aimerez à jamais la gloire de J. C. au-deſſus de la vôtre & aux dépens de la vôtre : je veux être votre caution, ſoyez en paix là deſſus, & mépriſez un ennemi ſi mépriſable, quelque importunité qu'il vous cauſe.

Il faut vous diſſiper ſouvent pour vous délaſſer : vous ne pouvez pas toujours être recueillie ; mais rentrez ſouvent chez-

vous quand vous ſortez hors de vous, & cherchez en tout la gloire de celui que votre cœur aime. Votre état & votre ſanté ne vous permettent pas les auſtérités de la ſolitude : mais tâchez de vous faire violence tous les jours en quelque choſe. Refuſez à vos ſens quelquefois ce qu'ils demandent quoique innocent, afin de tenir toujours la chair ſoumiſe à l'eſprit. O ! Madame, que les maximes des enfans de Dieu ſont oppoſées à la moleſſe & à la ſenſualité du ſiécle ! Acceptez de bon cœur les ſouffrances que Dieu vous envoie : refuſez quelque choſe tantôt à la vue, quelquefois à l'odorat, d'autres fois à l'ouie, quand vous le pouvez, ſans être remarquée : ſoyez ingénieuſe à crucifier votre chair en de petites choſes. Cette application journaliere que vous aurez à ne la pas laiſſer toujours en repos ſera une vraie croix pour elle. Vous ſavez, Madame, que les grandes auſtérités vous ſont défendues : vous êtes ſage, & j'eſpére que vous ne ferez jamais aucune indiſcrétion qui puiſſe détruire votre ſanté. Je ne crains point la fauſſeté pour vous : je ne crains dans les affaires que la deſtruction de votre ſanté : vous ne vous y donnez point par paſſion : vous y cher-

chez la gloire de Dieu : & quoique votre attention diminue pour le recueillement & pour la prière dans ce tems-là, vous n'en êtes pas moins unie à Dieu. Ce que l'on fait pour lui ne nous sépare point de lui, sur tout quand on a soin de rentrer en soi-même après s'être répandu au dehors & qu'on examine ce qu'on a fait d'après cette question, qu'aurois-je du faire ? je ne crains pour vous que l'épuisement.

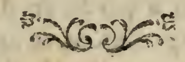
Au reste, Madame, la confiance que vous avez pour votre salut, jointe à la crainte de déplaire à Dieu dans les moindres choses, me charme & me ravit. Suivez la lumiére de Dieu, quand elle vous montrera un mal à éviter, ou un bien qui est de votre état. Dans le doute, attendez que vous soyez plus assurée de la volonté de Dieu, par le conseil de la prière : dites comme Samuel, *parlez, Seigneur, car votre servante vous écoute.* Le zèle que vous sentez pour le salut des ames, c'est la grace des fondateurs, & des institutrices, vous en aurez, s'il plait à Dieu, un jour la récompense : j'aurai bien de la joie de vous voir placée auprès des saintes Thereses. Ceux par qui les ames auront été instruites dans les voies & dans les devoirs de la justice bril-

leront comme des étoiles durant toute l'éternité.

Je me suis déja bien apperçue de votre patience pour les personnes & pour les choses, dont vous vous mêlez. Vous savez que c'est-là le grand avis de St. Paul à son cher Timothée : le serviteur de Dieu doit être doux, & modéré envers tout le monde, capable d'instruire, patient : il doit reprendre avec bonté & avec modestie ceux mêmes qui résistent à la vérité dans l'espérance que Dieu leur pourra donner un jour l'esprit de pénitence, & les changera, & que revenant de leurs égaremens ils sortiront des piéges du diable qui les tient captifs.

Je ne puis finir, sans vous témoigner combien je crains que les grandes affaires de cette saison ne fassent une trop forte impression sur votre santé. Je sais que votre sensibilité est involontaire & inévitable à cause de la vivacité de votre tempérament, qui ne sçauroit rien perdre de tout ce qui peut mettre en peine, & à qui aucune prévoyance fâcheuse n'échappe : mais je croirois qu'il seroit bon que vous acceptassiez le pis aller en esprit de sacrifice & d'abandon à Dieu. Pour la personne du Roi, au nom de Dieu, faites, Madame, que sans éclat

on ne néglige aucune précaution. Il y a ſur lui trop de marques d'une providence miſéricordieuſe pour croire que nous le perdions : Dieu a ſans doute ſes deſſeins ſur lui : & j'eſpére qu'il le conſervera : mais enfin il faut prendre garde à tout ſans paroitre craindre. Et pour vous, Madame, raſſurez vous, Dieu paroit aimer trop le Roi *pour vous le prendre* ſans l'avoir auparavant rendu meilleurs, & ſans lui avoir fait faire les biens qu'il ſemble préparer. Conſolez vous donc, & ouvrez votre cœur à la paix de Dieu. Si Dieu l'éprouve, ce n'eſt que pour le purifier, & pour lui faire expier ce qu'il a laiſſé faire à ceux qui ne ſont plus : mais Dieu l'épargnera lui-même, & achevera ſon ouvrage : je l'eſpére, je le déſire, & je ſouhaite de tout mon cœur que vous l'eſpériez pour votre conſolation. Peut-être cette grace eſt-elle réſervée à vos prières, & à votre foi, à des prières vives & à une foi perſévérante.



LETTRE LVII.

Sur la présence de Dieu.

LA Reine de Saba étant venue des extrémités de la terre pour entendre Salomon, après avoir vu toute sa sagesse, l'ordre de ses officiers, & la magnificence de sa maison, s'écria, *heureux sont vos serviteurs qui sont sans cesse devant vous & qui écoutent votre sagesse* ! Plus heureuse celle qui est sans cesse devant celui qui est plus que Salomon ! heureuse celle qui entend la sagesse éternelle au milieu des folies du siecle ! Le Dieu fort, le Dieu terrible, le Dieu des vengeances qui perdra bientôt le monde entier & les puissances rébelles par le seul souffle de sa bouche, vient vous chercher, Madame, du haut de sa gloire : il veut être pour vous le *Dieu de miséricorde & de toute consolation* : faites consister votre bonheur & un de vos principaux devoirs à profiter de ses visites & à vivre en sa présence. *Courez* après lui, quand il s'en va : priez-le de vous *entraîner à l'odeur de ses parfums.* Demandez à ceux qui peuvent vous l'apprendre, *où est votre bien aimé ? où il se repose ? où*

il fait ses banquets mistérieux: il les fait avec les ames fidéles. Voici deux motifs pour vous exciter. 1. Vous y êtes appellée. 2. Par-là, vous connoîtrez les desseins de Dieu sur vous, & vous les accomplirez.

I. Motif. Oui, Madame, c'est votre grace : Dieu vous y attire : je l'ai remarqué il y a long-tems : & j'ai été ravi de voir dans votre derniere reddition : *la vue éloignée de Dieu m'est insupportable*, voilà la peine des plus grands saints. Qu'un St. Ignace soit uni à Dieu par un don particulier, lui qui allant au martire dans les premiers siécles de l'Eglise déclaroit ne rien craindre, & sacrifioit volontiers toutes choses pour jouir de J. C., l'on n'en doit pas être surpris : Que Dieu se communique intimément à tant d'autres saints martirs & confesseurs, aux Dominiques, aux Théreses, aux Catherines, qui ont tout quitté pour jouir sans interruption & sans partage de leur bien-aimé, il y a plus de proportion. Mais que vous avez le sort des Solitaires au milieu du siécle, que l'héritage des favorites de Dieu vous soit donné, c'est ce qui doit exciter en vous une parfaite reconnoissance. N'avez vous pas éprouvé, Madame, depuis long-tems son soin assidu à vous visiter ? combien de formes

L 6

n'a-t'il pas emprunté ſelon vos beſoins ? Je l'ai pu remarquer plus aiſément que vous : il vous a menée comme par la main où vous êtes aujourd'hui : comme un Médecin, il vous a guérie des infirmités de votre ame : comme un bon pere, il vous inſtruit, il vous reprend, il vous exerce : comme l'époux fidéle de votre ame, il la réjouit par ſa préſence & prend plaiſir à l'orner de jour en jour des richeſſes de ſa grace : *votre bien-aimé n'eſt-il pas choiſi entre mille ? y a t'il quelqu'autre ſemblable à lui ?* Il eſt tout à vous. Soyez auſſi toute à lui. Vous ne le verrez point, juſqu'à ce que le rideau de la foi ſoit tiré, mais vous l'aurez préſent, & vous l'entendrez au fond du cœur. Il vous dira des choſes que vous ne comprenez pas encore, & que les ames, étourdies par le bruit des paſſions, & attentives aux choſes du monde, n'entendront jamais : vous ne le verrez pas, dit St. Bernard : mais vous le ſentirez au fond de votre ame. Vous en ſeroit pénetrée : & vous gouterez, mieux que vous ne l'avez encore fait, combien le Seigneur eſt doux à l'ame qui le cherche. Car, ou je ſuis trompé, ou votre attrait au recueillement eſt une grace d'état, & non un don paſſager : ſo-

yez donc fidéle. L'on voit des amis qui ne se quittent point des peres & des enfans qui sont toujours ensemble, des époux & des épouses si unis, que rien ne les peut séparer. Les liens de la grace sont plus forts & plus tendres : qu'est-ce que Dieu ne fait pas pour vous remplir, non-seulement de ses dons, mais par lui-même ? Ste. Thrérese dit, que lorsque Dieu se montra à elle, elle en perdit toute connoissance : que sera-ce, quand vous le verrez dans tout cet éclat qui ravit les anges ? Quoiqu'il se cache ici bas sous le voile de la foi, il est cependant toujours avec ceux qui l'aiment, il vous fera entendre sa voix, ses conseils : il écoutera vos plaintes : il se fera sentir à vous d'une maniére ineffable dans l'oraison : & ces communications répandront une douceur & une force dans votre ame qui la rendra capable d'exécuter tous les desseins qu'il a sur vous. Comptez, Madame, sur l'expérience des saints & sur la fidélité de Dieu. Il y a encore de bonnes ames sur la terre, qui sont unies à Dieu, au milieu des embarras du siècle, qui languissent d'amour pour lui, qui se fondent en sa présence dès qu'elles l'entendent parler, à qui une de ses paroles fait gouter plus de plaisir

que toutes les créatures ensemble n'en peuvent donner, avec lesquelles il entretient une si douce & si étroite union, qu'il n'est point de tourmens qu'elles ne soient prêtes d'endurer. Ce sont des énigmes pour les gens du monde, mais vous sçavez par expérience *combien le Seigneur est doux & aimable* : dites donc avec le Prophête, *mon souverain bien est de m'attacher au Seigneur.*

II. Motif. L'attention à la présence de Dieu vous rendra fidéle, non-seulement à vos plus étroites obligations, mais encore à tous les desseins de Dieu sur vous : n'en doutez pas, Madame : Dieu a des desseins sur vous que vous ne connoissez pas encore : *on demandera beaucoup à celle qui aura beaucoup reçu.* Or, quoique cela soit fort étendu dans l'état où vous êtes, & que Dieu demande de vous de grandes choses, le recueillement vous rendra fidéle à tout au milieu de vos embarras. *Vous êtes*, disoit le psalmiste, *présent à tous mes pas : avant que ma parole soit sur ma langue, vous savez déja, Seigneur, ce que je pense : où irai-je pour me cacher à vous ? je monte dans le ciel, vous y êtes : si je descends dans les enfers, je vous y trouve : si je vole à l'extrêmité de l'orient, ou de l'occident : ce sera votre main*

même qui m'y conduira, & vous me tiendrez toujours de votre droite : que si je dis, au moins les ténébres me cacheront à vos yeux, je trouve que pour me découvrir, la nuit même deviendra lumineuse. Comment une ame pourra-t'elle manquer à Dieu, pénétrée de ces sentimens ? Comment, dit St. Bernard, pourroit-on négliger de plaire à Dieu, si l'on ne cessoit de le voir par-tout présent & attentif ? Un sujet chargé des bienfaits de son Prince pourroit-il se résoudre, je ne dis pas, à le trahir en sa présence, mais à le contredire, & à résister à ses volontés ? Marchez donc, Madame, devant Dieu & soyez parfaite : que vos yeux soient toujours attentifs au Seigneur comme ceux de David. Approchez vous de Dieu : vous serez éclairée : il vous manifestera les secrets adorables de sa volonté. Il vous donnera la force de les exécuter entiérement, purement, promptement, & comme il le veut. Que ce qu'il a déja fait en vous soit une assurance de ce qu'il fera à l'avenir, vous persévérez, mais souvenez-vous qu'il demande des cœurs purs, détachez, fervens en désirs, & dépendans de ses ministres. L'horreur que vous avez du péché, les bonnes œuvres, & la fréquentation des sacremens vous

rendront tous les jours plus pure & plus digne des communications avec Dieu. Vous aurez tous les jours à vous détacher de nouveau de ce que vous avez déja quitté. Croyez moi, disoit St. Bernard à ses Réligieux, la pratique du retranchement vous est encore nécessaire. Il faut souvent couper ce qu'on avoit déja retranché, parce que la nature reprend aisément ce que l'esprit lui avoit fait quitter, & que les passions poussent malgré nous des rejettons de la même racine qui avoit déja été coupée. Ce saint Pere, si savant dans ces communications avec Dieu, dit sur les passages du cantique des cantiques, où il paroît que l'époux ne se montre à l'épouse qu'après une si ardente recherche, que la jouissance pleine de Dieu, & l'abondance de ses graces favorites ne s'accordent qu'aux ames qui ont des désirs véhémens de s'unir à Dieu. Cherchez le donc, Madame, avec ardeur, quand vous vous sentez dissipée : élevez votre esprit au dessus des choses qui vous environnent : soupirez après votre bien-aimé : vous ne serez point frustrée de votre attente. Faites comme l'épouse : demandez à ses ministres où il est vous le trouverez surement par le ministère des prêtres : lorsqu'il se cache à vos yeux, il

ſe montre à eux, pour ſe donner à vous : ils ont même le pouvoir de vous réunir à lui, ſi vous l'aviez perdu entiérement : ſoyez donc humble & dépendante : il me ſemble que je vous parle ſans intérêt.

LETTRE LVIII.

Sur ſa conduite à l'égard du prochain.

JE ſuis ravi, Madame, que vous ayez eu le courage de vous faire la violence que vous vous fites à la chaſſe. Dieu vous comptera les larmes que vous y verſâtes, & l'obéiſſance aveugle que vous ſçutes y pratiquer. La conſolation, qu'il vous donna dans le moment même de l'éxécution, n'eſt qu'un foible commencement des récompenſes qu'il prépare aux vrais obéiſſans. O qu'il eſt bon de nous recompenſer ainſi de ſes propres dons, & de vous donner à vous tant de gout pour une vertu que ſa grace ſeule peut vous rendre agréable !

Ne penſez pas, Madame, que je prétende vous louer par-là : quand vous ne me l'auriez pas défendu, la crainte ſeule, que j'aurois de ternir par des louanges la perfection d'une ame dont les in-

térêts me touchent si sincérement, me retiendroit : & je vous promets de bonne-foi que je ne vous louerai jamais. Je pretends donc uniquement bénir Dieu des graces qu'il vous fait, graces dont vous devez vous estimer si indigne, graces dont vous devez craindre d'abuser, graces qui sont si élevées au dessus de l'état où sa providence vous a mise dans le monde, graces enfin qui viennent de sa pure misericorde, & qui doivent vous humilier profondement en même tems qu'elles vous élevent au dessus de vous-même. Car enfin, n'est il pas juste que ce qui descend de lui jusqu'à nous nous fasse remonter jusqu'à lui ?

Je le loue donc de tout mon cœur de ce que vous travaillez toujours sérieusement à avancer l'affaire de votre salut. Vous ne savez ce que vous êtes, me dites-vous : ne le démêlez-vous pas dans vos confessions ? Je crois avoir des marques suffisantes, que vous avez l'amour de Dieu, que St. Paul dit être la fin de la loi de Dieu, qui n'aît d'un cœur pur, d'une bonne conscience, & d'une foi sincére. Vous faites bien de vous détourner des examens sur la sincérité de votre piété : elle pousse des feuilles & des fruits au dehors, parce qu'elle a de bonnes ra-

cines au dedans : je n'en répondrois pas avec autant de confiance, ſi je ne voyois votre cœur & vos œuvres. Non, je n'ai gueres vu de perſonne plus aiſée à connoître que vous par ceux qui vous conduiſent : votre confiance ne vous permet pas de vivre cachée.

Que je ſuis aiſe que vous penſiez ſurtout à la mort, que vous vous y prépariez, que vous viviez dans l'attente de l'avénement de N. S. J. C. ! O quel plaiſir, quand nous lui entendrons dire dans cette gloire immenſe qui l'environnera, *venez les bien-aimés de mon pere poſſéder le Royaume, &c.* Concevez un peu quelquefois, autant qu'il eſt permis de le comprendre, quelle ſera votre joie, de vous voir au nombre de ce petit troupeau fortuné, dont Dieu ſera à jamais les délices.

Je ſuis étonnée, dites-vous, *de la grace de notre juſtification : & je ne puis jamais penſer ſans treſſaillement à la facilité avec laquelle Dieu m'a reçue : mais quelle ſera notre ſurpriſe à ce grand jour qui s'approche !* Je ſuis ravi que vous vous accoutumiez à vous mépriſer, & que vous aimiez Dieu de plus en plus. Je garde quelques-unes des dernieres feuilles de vos redditions, où vous me marquez vos diſpoſitions générales, pour vous les re-

présenter si jamais vous vous refroidissez : ce que je ne crois point.

J'ai trois choses principales à traiter aujourd'hui avec vous. Les entretiens touchant le prochain, le mépris du prochain, & l'impatience.

Vous souhaitez être instruite sur le premier article dans un endroit de votre reddition de Juin : vous vous accusez de cette liberté de parler, que vous n'avez pourtant que par complaisance. Dans un autre article de votre reddition de Mai, vous me dites qu'il y a des occasions de parler fortement contre votre prochain : que vous en avez toujours quelques scrupules : que cependant rien ne vous y porte que la gloire de Dieu & vos obligations envers la personne dont vous voulez le salut. Ces deux choses sont fort différentes. St. Thomas traite cette question : *je réponds*, dit-il, *que les péchés de parole dépendent principalement de l'intention de celui qui parle, & comme les discours particuliers contre le prochain tendent à noircir sa reputation, celui-là est véritablement coupable de péché de médisance qui a cette intention* : *ce qui est*, dit ce saint, *un grand péché, parce que la réputation est plus précieuse que les autres biens temporels, & qu'un homme flétri n'est plus propre à rien.*

C'eſt pour cela que le St. Eſprit dans l'Eccléſiaſtique dit : *ayez ſoin de votre renommée : car elle vaut mieux que les plus grandes richeſſes* : ainſi, *en ſoi la médiſance eſt un péché mortel*, conclut St. Thomas.

Cependant, continue t'il, *il arrive quelquefois que l'on dit quelques paroles par leſquelles la réputation de quelqu'un eſt diminuée, mais ſans deſſein de nuire & même pour une bonne fin. Si c'eſt pour un bien néceſſaire, & qu'on obſerve les circonſtances qui ſont charitablement à obſerver, ce n'eſt point un péché, & ce n'eſt point une médiſance. Que ſi l'on dit ces choſes par légéreté ou pour une cauſe non néceſſaire, ce n'eſt pas un péché mortel, à moins que ce que l'on a dit ne ſoit grave & ne bleſſe conſidérablement la réputation du prochain, comme il arrive principalement de ce qui touche l'honneur & la probité : car ces paroles, d'elles-mêmes, ſont mortelles, & l'on eſt obligé à reſtitution.*

Je n'ai fait juſqu'ici que traduire la déciſion de St. Thomas. Pour vous en faire l'application, il n'eſt pas néceſſaire de vous dire de ne point parler du prochain, ni écouter ce qu'on en dit, à mauvaiſe intention : il me ſemble voir bien clairement que votre cœur eſt fort éloigné de ces vues. Je crois que vous devez écouter ce que l'on vous en dit,

parce que dans l'état, où Dieu vous met, il est nécessaire que vous connoissiez ceux qui ont rélation à la Cour. Si néanmoins vous voyez quelquefois qu'il n'y ait point de nécessité, rompez la conversation, si vous le pouvez. Vous pouvez en parler pour vous instruire, pour éclaircir des faits, pour prendre des mésures, ou des conseils nécessaires. Il faut observer néanmoins de n'en parler qu'à ceux qui peuvent donner des lumiéres utiles : mais pour écouter, vous pouvez tout entendre, à moins qu'il ne fut évident qu'il n'y a point de nécessité. Si ce qu'on dit est douteux, suspendez votre jugement : si après l'examen que vous en aurez pu faire, vous n'avez rien de certain, dites au Roi l'incertitude, comme incertitude, quand il est nécessaire. Si l'on dit des choses publiques ou secretes contre le prochain ; que vous sachiez déja, dès que vous verrez qu'il n'y a point de nécessité d'en savoir davantage & d'en parler, souvenez vous de cette parole de N. S., *agissez vous même envers les autres comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous, car c'est la loi & les Prophêtes*, St. Mathieu, chap. 7.

Vous pouvez juger de vos doutes passés & futurs sur ces principes, & si vous

avez omis de vous confeſſer de ceux dans leſquels vous aurez agi contre votre conſcience, réparez vos omiſſions avant la premiere communion, en diſant le nombre des perſonnes devant leſquelles vous auriez mal parlé, ſans néceſſité, ou avec un doute.

Je reviens à une règle que j'ai déja touchée, & qui eſt d'un grand uſage pour vous, Madame, *il y a deux tems*, dit St. Bazile, *dans leſquels on peut découvrir les vices & les défauts du prochain ſans aucun péché : le premier eſt quand il s'agit de la correction du coupable : alors on peut s'entretenir de ſes crimes avec ceux qui peuvent y apporter du remède. Le ſecond, lorſqu'on découvre ſes vices à ceux qui pourroient en recevoir quelque préjudice, s'ils n'étoient avertis* : ſi, par exemple on connoiſſoit qu'il y eut du danger qu'il ne communiquât ſes vices à ceux qui le fréquenteroient : ainſi St. Paul avertit Timothée de ſe garder d'un certain Alexandre ouvrier en cuivre, *évitez-le*, lui écrit-il, *parce qu'il s'eſt fort oppoſé à la prédication de l'Evangile.* N. S. n'a-t'il pas découvert les artifices & la malignité des ſcribes & des phariſiens ? ne diſoit il pas à ſes Apôtres, *laiſſez-les, ce ſont des aveugles qui conduiſent des aveugles* ? ne les

a-t'il pas appellés *hipocrites*, *ſépulchres blanchis*, *remplis de pourriture*, afin qu'on ne ſe laiſſât pas ſurprendre par leur fauſſe piété ?

Il eſt vrai, que, ſi l'on avoit lieu d'eſpérer qu'en faiſant avertir le coupable, il ſe corrigeroit, l'on devroit prendre cette voie ſans le décrier : mais s'il y a lieu de craindre de voir élevé aux charges un homme vicieux, il faut en avertir ſans ſcrupule le maître, en lui diſant ſans exagération ce qu'on connoit.

Quant à ce qui regarde le mépris du prochain, c'eſt lui faire injuſtice, de le mépriſer pour les choſes que Dieu a miſes en lui : il n'y a que ce qui vient de l'homme pécheur qui ſoit mépriſable, c'eſt-à-dire le péché : ainſi c'eſt une injuſtice de mépriſer ſon frere à cauſe de ſes défauts naturels, ou pour les diſgraces, que l'on appelle de la fortune : celui qui eſt déſagréable à nos yeux, qui a un eſprit ſimple & groſſier, dont l'entretien eſt ennuyeux, eſt peut-être plus agréable à Dieu que nous.

Nous devons conformer notre jugement à celui de Dieu : ainſi nous devons ſouverainement mépriſer le péché quand il eſt évident : c'eſt pour cela que St. Pierre dans ſa ſeconde Epître appelle ces

ces hommes de Sodome, qui persécutoient Loth des hommes abominables : & les faux docteurs des chrétiens, il les nomme des animaux sans raison, & dit qu'ils sont l'opprobre & la honte de la réligion. Je ne doute point, Madame, qu'il n'y ait des gens de ce caractère dans le pays où vous êtes. Si leur mauvaise vie étoit évidente, elle seroit constamment fort méprisable : l'on ne peut pas estimer ce qui fait la honte de la religion : mais, dans l'incertitude, il faut suspendre son jugement : quand le déréglement est constant, imitons le zèle de Dieu & de ses serviteurs, il hait le péché & veut sauver le pécheur, il lui prête la main, & le rappelle à la bonne vie.

Il faut encore prendre garde, en voyant les vices des autres, de ne nous pas laisser aller à la présomption : *car qu'est-ce que vous avez, que vous n'ayez reçu ? & si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez vous*, dit St. Paul ? Voilà, Madame, le chemin que vous devez suivre : il est tems de vivre de la foi.

Quand la prudence vous portera à omettre de petits biens, afin d'être plus en état d'en procurer de grands, cette prudence sera elle-même une œuvre de grand mérite & digne de grande recom-

penſe. Quand le zèle pour l'Egliſe ou pour l'Etat vous ſera attendre les occaſions favorable au bien public, cette attente & ce ménagement de votre zèle ſera une grande œuvre bien récompenſée. Lorſque vous prendrez ſur vous dans les occaſions importantes, & que vous ſacrifierez à la gloire de Dieu votre tems, votre ſenſibilité, alors *rejouiſſez vous : une grande récompenſe vous attend dans les cieux.* Rien n'eſt perdu, Madame, tout eſt écrit au livre de vie : Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres : ayez donc bon courage, & ne vous laiſſez pas abattre par les travaux, ni même par les mauvais ſuccès : c'eſt le travail que Dieu vous demande, de ſemer, de planter, d'arroſer : l'accroiſſement eſt de lui, comme du ſouverain maître de tous les événemens.

Comme je vois votre journée pleine de bonnes œuvres & de travail, je ne crains point le relâchement, qui devroit naturellement ſuivre la diſſipation & la multiplicité accablante des affaires de votre état : ce que l'on fait pour Dieu conduit à Dieu : ce que l'on fait pour Dieu vaut bien mieux que ce que l'on projette de faire : & dans un bon ſens, les bonnes actions valent mieux que les bon-

nes oraiſons : elles ſont une meilleure préparation à la communion : car elles ſont non-ſeulement la preuve de l'amour de Dieu, mais l'exercice même de cet amour. Ne craignez pas que Dieu vous abandonne au péché par l'accablement & les ſurpriſes de votre état : la charité continuelle & les bonnes œuvres vous préſerveront des grandes fautes & couvriront les petits péchés. Les bonnes œuvres ſont la ruine des vices, la deſtruction du péché, la purification de l'ame, & la paix de la conſcience, le ſoutien des vertus, la vie de la grace, le gage certain de l'éternité. Dieu ſe donne ſans réſerve à une Carmélite qui vit dans une prière & une auſtérité continuelles : vous la pouvez ſurpaſſer, en priant moins & en faiſant plus. O ! que la place que vous occupez dans le Royaume de Dieu eſt grande ! qu'il vous eſt certain & aiſé de vous avancer, ſi vous le voulez ! que vous êtes un grand ſpectacle aux anges, & aux hommes ! qu'il vous eſt facile de vous enrichir ſelon la grace, ſi vous êtes humble, patiente, courageuſe, zélée, fervente en tout, douce, charitable, prudente, fidéle à Dieu dans les bonnes œuvres de votre état, invincible aux rebuts, difficultés, &

contradictions que vous y rencontrez, si vous qui pouvez commander vous êtes ravie d'obéir à votre Dieu, si enfin, au milieu des biens & de la prospérité mondaine, vous brulez du désir des biens éternels ! Communiez, Madame, communiez souvent, communiez avec une pleine confiance, faites dans la communion votre provision de force & de vertu, que vous prévoyez vous être le plus nécessaire : que l'autel & la table de Jesus-Christ soient votre azile contre la dissipation du siécle : parlez à Jesus-Christ dans le tems de la Messe & de la communion, pour pouvoir ensuite parler au monde, selon ce que vous aurez entendu de votre divin maître.

LETTRE LIX.

Sur le salut du Roi.

VOTRE place, Madame, est une place de foi & de patience. Le monde a attendu le sauveur pendant quatre mille ans : le salut & la perfection des particuliers doivent être opérés avec une attente persévérante. Vous recueillerez avec joie ce que vous semez avec tristesse.

Ste. Monique pleura long tems les égaremens de St. Augustin, dont elle obtint enfin la conversion : il a fait la joie & la gloire de l'Eglise par la sainteté éminente de sa vie & par la perfection de sa charité. Je ne puis croire, Madame, qu'*un homme de tant de prières, à qui Dieu a donné une amie si fidèle, & si chrétienne, comme par un miracle*, ne devienne à la fin un homme nouveau, tel que vous ne le reconnoîtrez plus : ne vous découragez donc pas, travaillez en paix, avec circonspection, mais sans relâche, à cette excellente œuvre que Dieu vous a confiée : Dieu n'exige de vous, que ce qui dépend de vous : c'est à lui à donner le succès. Vos prières & vos souffrances sont écrites dans le livre de vie. Quand vous êtes accablée, dites doucement à Dieu au fond de votre cœur, que vous êtes trop heureuse de pouvoir offrir quelque chose à celui qui vous a tout donné : je ne cesse, Madame, de le prier que vous ayant sanctifiée il sanctifie enfin le Roi.



LETTRE LX.

Exhortation à la confiance.

VOus me paroiſſez, Madame, dans la triſteſſe, & dans la ſouffrance, mais ſoumiſe, & contente de vivre dans l'ordre de Dieu : c'eſt tout ce que je ſouhaite le plus : continuez à vous enrichir de bonnes œuvres, malgré vos réſolutions. La condition de l'homme, eſt de vivre peu de tems, accablé de pluſieurs miſéres : il s'éleve & ſe flétrit comme une fleur, & il ne demeure jamais dans un même état : Dieu daigne cependant avoir les yeux ouverts ſur lui pour le récompenſer de ſes œuvres. La bonté de Dieu eſt admirable : il a voulu que le tems de nos peines fut très court, & que celui de notre récompenſe fut éternel : le tems s'approche, & l'évangile de ce jour nous dit que ceux qui auront fait de bonnes œuvres reſſuſciteront à la vie éternelle, & les autres, à leur condamnation. Tous les ſaints, que l'Egliſe nous repréſentoit hier dans l'épitre, les palmes à la main, auprès du trône de Dieu, ont tous paſſé par les tribulations

de leur état : quelques uns en ont essuyé d'extrêmes : aujourd'hui ils regnent dans la gloire. Je suis persuadé, que Dieu lui-même vous a révélé les dispositions où vous êtes : il vous a inspiré la foi, la patience, l'espérance qui vous soutient, afin que vous en souteniez d'autres, auxquels il vous a unie. Peut-être, Madame, Dieu veut-il mettre bientôt fin à nos malheurs : il faut le lui demander sans intermission : vos prières, jointes à celles du Roi dans un esprit de confiance & d'une humble soumission, nous attireront peut-être bientôt le secours d'en haut, dont nous avons besoin. Théodoret rapporte dans son histoire que Théodose, dont les troupes avoient été défaites le jour précédent, résolut néanmoins de donner bataille le lendemain avec ce qui lui restoit de gens, quoique foibles & battus : il ne voulut pas que l'étendart de la croix qui brilloit à leur tête se retirât devant les statuës de Jupiter & d'Hercules, que les ennemis faisoient porter devant eux : voyant le besoin qu'il avoit d'un secours extraordinaire du Dieu des armées, il passa la nuit dans une chapelle, prosterné, en oraison : s'étant assoupi, il vit deux cavalliers vêtus de blanc, sur des chevaux blancs, qui l'assurerent

qu'ils étoient envoyez pour combattre avec lui, & qu'ils lui répondoient de la victoire. L'événement justifia, peu d'heures après, la vérité de cette promesse. Quand Dieu tarderoit encore à nous exaucer, il ne faut pas se lasser de le demander. Je ne puis croire, Madame, qu'un Roi si plein de foi, & un Royaume si plein de bons chrétiens, deviennent la proie des hérétiques, si nous persistons à recourir à Dieu avec ferveur.

LETTRE LXI.

Conseils généraux

POURQUOI croyez vous, Madame, que vos redditions me donnent une idée de vous, bie[illegible] différente de vous-même: elles sont, je vou[illegible]e, très-bien: je vous y vois à découvert: vous y marquez sincérement les différens états de votre ame. Je suis ravi de voir croitre tous les jours votre bonne volonté, qu'elle se fortifie, qu'elle s'étend de plus en plus. Dieu veuille qu'elle soit bientôt sans bornes, & sans aucune mesure! Il faut que vous vouliez très sincérement tout ce que Dieu veut, comme il le veut, & autant qu'il le veut,

ce qui eſt bon, ce qui eſt meilleur, ce qui eſt plus parfait devant ſes yeux, par rapport à vous. Mais il ne faudra cependant rien faire qu'avec ſoumiſſion, & ſelon la meſure qui vous ſera donnée. Au nom de Dieu, Madame, ne vous laſſez pas de renouveller ſans ceſſe les offres de votre bonne volonté, & de votre abandon. Je vous l'ai déja dit, vous êtes dans le tems de beaucoup offrir, & dans l'âge de deſirer beaucoup, quoiqu'il vous ſemble que vous ayez peu de choſe à faire : *celui-là fait beaucoup*, dit l'Imitation, *qui fait bien tout ce qu'il a à faire*. J'eſpére que Dieu fera par vous des biens que vous ne connoitrez que dans l'éternité. Vous me ferez plaiſir de me marquer dans vos redditions ce que vous faites au de-là de ce qui vous eſt preſcrit. Mangez le pain vivifiant, ne craignez point, il ne ſe changera pas en poiſon ; il vous changera en lui : & comptez que vous n'avancerez jamais ſans ce puiſſant ſecours : vous ne deviendrez pas forte, ſans le pain des forts : c'eſt l'uſage de l'Egliſe de fréquenter plus ſouvent cet incomparable ſacrement, dans le tems du carême : dites moi ſur cela ſimplement vos déſirs.

Aidez, Madame, tout franchement les ames droites & ſincéres, ſans pren-

dre trop sur vous : ne laissez pas d'écouter celles que votre faveur pourroit un peu porter à la piété, pourvu que vous remarquiez à travers de cette imperfection un vrai désir de salut : l'on ne passe point tout d'un coup aux pratiques pures du renoncement à soi-même : Dieu veut peut-être se servir de votre exemple, & de vos conseils, à l'égard de celle dont vous m'écrivez & de beaucoup d'autres femmes, que Dieu veut rendre chrétiennes, & que la bonne odeur de J. C. attirera par vous. Prêtez vous à elles, quand vous le pourrez : hazardez même quelquefois hardiment certaines semences dans des terres ingrates, lorsque l'occasion s'en presentera, pour voir si elles n'y prendront pas racine. Un bon avis, une parole de piété, une pratique, inspirée à propos, ont été souvent le commencement d'une conversion exemplaires. Non, vous n'êtes point à la Cour pour vous seule : gagnez, si vous pouvez, Madame de ** : puisqu'elle s'avance, recevez-là : le coup de filet seroit heureux.

Vous ne pouvez fournir à tout, & vous devez, préferablement au reste, songer à vous, au Roi, & à St Cyr. Vos craintes me rassurent, sur-tout lorsque

je les vois se perdre dans une admirable confiance en Dieu. Je comprends tout ce que vous me mandez du danger de l'amour-propre, & de l'ascendant que vous avez par-tout : mais le Seigneur est votre protecteur, votre soutien, votre guide : vous n'en aurez plus d'autre jusqu'à la mort & dans les siècles des siècles. Vous serez dorénavant un peu plus de mon troupeau, qu'au tems passé : mais mon zèle ne sauroit augmenter par votre salut & je prie Dieu qu'il m'en donne toujours autant pour le mien, que j'en sens pour le vôtre. Je vous regarde comme le soutien, non-seulement de St. Cyr, qui est la principale maison du diocèse de Chartres, & qui tient à tout le Royaume, mais comme l'appui de l'Evêque que vous avez donné à ce diocèse : vous serez ma couronne & ma joie au jour de l'avénement de J. C. Je me tiens très fort chargé de votre ame : & par-là, j'espére que Dieu me récompensera, si je suis fidéle à vous conduire à lui & à lui donner en vous la consolation qu'il attend. Je me servirai de tout, je ne vous écouterai pas seulement, mais encore le public : & je profiterai de ce qui me reviendra, pour faire jusqu'à la fin mon devoir auprès de vous. Souvenez vous *que vous êtes poudre, &*

que vous retournerez en poudre : portez en vous ce ſentiment qui convient à la pénitence : priez, offrez vous, attendez le moment de faire : recevez les mortifications de providence : pratiquez la charité, ſauvez les ames, aimez Dieu ſans meſure, abandonnez vous à lui, ne ceſſez point de vous humilier intérieurement, communiez avec confiance, & avec épanchement de cœur, dites tout au grand paſteur, quoiqu'il ſache déja tout, & qu'il ſonde les cœurs & les reins. Je crois que St. Cyr doit entrer par préférence dans vos bonnes œuvres : St. Cyr doit être votre carême, votre mortification, votre mérite, votre ſanctification, comme j'eſpére qu'il ſera votre couronne dans l'éternité.

LETTRE LXII.

A l'occaſion des malheurs de l'Etat.

J'ECRIRAI, Madame, à M. le Nonce ce que vous me chargez de lui faire ſçavoir. Je ſuis ravi de la dévotion que vous avez pour la précieuſe rélique de la ſainte Croix où J. C. a opéré notre ſalut : elle vient de l'amour & de la reconnoiſ-

ſance que vous avez pour celui qui eſt notre unique eſpérance. Humilions nous, Madame, ſous la puiſſante main de Dieu, afin qu'il nous releve au tems de ſa viſite : déchargeons nous ſur lui de toutes nos inquiétudes, parce qu'il aura ſoin de nous après un peu de ſouffrance : le Dieu de toute grace qui nous a appellez à ſon éternelle gloire par J. C. nous perfectionnera, & nous rendra fermes & inébranlables: Que ſavons-nous, s'il ne dirige pas les grands événemens qui nous abattent, afin de nous rendre plus chrétiens, plus amis de la paix, plus équitables : nous ſerons moins puiſſans, mais nous ſerons moins enviez & plus tranquilles : nous ſerons plus humbles, plus modérés, plus enclins à prier : nous ne dirons pas, *c'eſt la force de notre bras qui a fait cette merveille qui nous a ſauvez* : nous dirons, *c'eſt le bras du Tout Puiſſant qui nous a délivrez de nos ennemis.* Je voudrois comme vous, Madame un jubilé univerſel : je le marquerai à Mr. le Nonce. Dieu ſeul peut retirer l'Europe des maux extrêmes où elle eſt réduite : il eſt bien juſte de recourir à lui, comme à l'unique reſſource qui peut légitimement fonder notre eſpérance. Au nom de Dieu, ne vous enfoncez pas dans l'abîme de triſteſſe, où

vous êtes : vous craignez vos péchés, & la colére d'un Dieu juſtement irrité qui nous punit : mais il faut encore eſpérer davantage, dès que nous nous humilions & que nous recourons à lui. Dieu a ſouvent puni tout un peuple pour les péchés de ſon Roi : il a auſſi quelquefois ſauvé tout un peuple pour la piété & le retour d'un ſeul : *je ne détruirai pas tout votre Royaume*, dit Dieu à Solomon contre lequel il étoit irrité depuis ſa chute, *à cauſe de David mon ſerviteur*. Il eſt donc eſſentiel, Madame, que vous continuez à ſoutenir la piété du Roi : notre ſalut dépend de ſa religion, de ſa confiance en Dieu, de ſa modération, de ſon humilité, de ſon équité. Quand Dieu voudroit changer les bornes de ce Royaume, ne vaut-il pas mieux ſacrifier quelque choſe à la paix, que d'expoſer tout le reſte ? Du moins, il eſt bon de conſulter Dieu ſur cela, & de lui expoſer un cœur ſoumis & préparé à toutes ſes volontés. Quoi qu'en diſent les faux ſages & les politiques du ſiècle, c'eſt Dieu qui perd & qui ſauve. Que nos ennemis ſe *confient dans la multitude de leurs chevaux & de leurs armées*, qu'ils s'appuyent ſur les alliances honteuſe qu'ils ont faites avec l'héréſie, pour nous, nous nous *confiérons au Seigneur qui a fait le Ciel*

& la terre, & qui connoit le zèle de notre Monarque pour la religion. L'heure est prévenue, Madame, à laquelle il vous prépare depuis long-tems : il faut lui être fidéle ! il faut lui demander cette sagesse qui vient d'en haut, qu'elle soit avec vous, qu'elle vous conduise dans tout ce qui regarde le bien public : il faut partager avec le Roi ses peines & ses douleurs : il faudroit prier avec lui & lui faire dire ces paroles de David : *Mon cœur est préparé, Seigneur, mon cœur est préparé.* Cette préparation de cœur dans un Roi religieux, qui se remet entre les mains du Tout-Puissant, est la plus excellente de toutes les prières : cette prière monte jusqu'au trône de Dieu & n'en revient pas sans être exaucée.

Dans les grandes tristesses, on n'est pas maître des facultés inférieures de l'ame : mais quand vous vous sentez Madame, toute absorbée par l'affliction, faites comme on fait dans les grands siéges : lorsque l'ennemi s'empare des dehors des places fortes, on se retire au dedans, & ensuite dans la citadelle. L'avantage que vous aurez, c'est que cette partie supérieure de votre ame est parfaitement soumise à Dieu : il y a mis une forte garnison : cette partie de la place

eſt imprenable : Dieu eſt au milieu, pour la défendre : elle ne ſera donc jamais ébranlée : il vrai, que c'eſt une grande peine que le dehors de la volonté ſoit ainſi au pillage : mais tant que vous tiendrez bon dans le fort, dans cette cîme, que Dieu vous ordonne de ne rendre jamais à l'ennemi, à quelle compoſition que ce ſoit, vous ſerez bien heureuſe, parce que vous ſerez fidéle : le reſte ne dépend pas abſolument de vous : mais cette partie principale ne peut-être priſe par l'ennemi, ſi vous-même ne lui en donnez les clefs. Retirez-vous donc ſouvent dans ce tems de trouble en cette cîme de votre ame : &, au lieu de vous enfoncer dans la triſteſſe, recourez à cet azile de ſûreté où Dieu vous attend, où il vous fortifiera, conſolera, conſeillera & ſanctifiera : c'eſt ainſi que le Prophête David, dans l'abîme d'une profonde humiliation où il expoſe à Dieu que ſa vie ſe conſume par la douleur & dans de continuels gémiſſemens, *toute ma force* lui dit il, *eſt affoiblie, & je ſens le trouble juſques dans mes os : je ſuis devenu ſemblable à un vaſe briſé, car jai entendu les reproches injurieux de pluſieurs de ceux qui m'environnent* : il ajoute auſſi-tôt, *mais j'ai eſperé en vous, Seigneur* ;

j'ai dit, vous êtes mon Dieu : tous les évènemens de ma vie sont entre vos mains ; arrachez moi des mains de mes ennemis, qui proférent des paroles d'iniquité contre le juste avec un orgueil plein de mépris : il finit enfin par ces paroles qui marquent qu'il a été exaucé, *combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur ineffable que vous avez cachée, & réservée pour ceux qui vous craignent ! vous les retirerez dans le secret de votre face, afin qu'ils soient à couvert du trouble des hommes ; vous le défendrez dans votre tabernacle contre les langues qui les attaquent : que le Seigneur soit beni, parce qu'il a fait paroitre envers moi sa miséricorde d'une maniére admirable !*

LETTRE LXIII.

Sur le choix d'un Directeur.

JE vous ai bien recommandée à N. S. aux saints autels où je viens d'offrir le sacrifice. Plus je pense à ce que vous m'avez proposé, plus je crois Mr.... (*vraisemblablement M. de la Chetardie*) propre à cette fonction : il ne changera rien à ce que nous avons réglé : il vous conduira par la même voie : il

connoît le monde : & il eſt ſavant, expérimenté, plein de douceur, & de zèle pour vous, & de l'eſprit de Dieu : il vous faut un homme très-prudent : je ſuis conſolé, quand j'y penſe : ce ſaint Paſteur eſt très-ſage, & très-ſobre dans ſa ſageſſe : il n'eſt pas de ceux qui n'approuvent que ce qu'ils ont fait ou conſeillé : il ne vous ſurchargera pas de nouvelles pratiques : il n'aura point un empreſſement à vous ſuivre par un zèle exceſſif, & avec une contrainte qui ne vous convient pas : il vous conſolera dans vos peines, il vous ranimera dans vos langueurs, il vous conſeillera dans vos doutes : vous avez beſoin d'un tel ſoutien : & je crois que vous ne devez, ni vous en priver par eſprit de ſacrifice, ni préſumer aſſez de vos forces pour vous en paſſer. Si dans la ſuite, Madame, ceux dont nous parlâmes hier ſe trouvent plus propres, ſi de nouvelles découvertes nous engagent à la confiance, nous en parlerons. J'eſpére que Dieu ne me retirera pas ſi-tôt : en tous cas, je ne crois pas à préſent vous expoſer à aucun répentir, ni à aucun mécompte, en vous propoſant le ſucceſſeur dont je viens de vous faire le portrait en abrégé. Vous lui donnerez vos redditions, & vous lui

montrerez les écrits qu'on vous a donnez pour votre conduite, VOUS LUI DIRIEZ VOS LIENS, vous marcherez toujours en confiance, & dans la sainte liberté qui convient à votre caractère & à votre état. J'ai tâché de vous suggérer les pratiques communes du christianisme, & de vous recommander toujours la fidélité à vos dévotions particulières, l'éloignement des nouveautés, une vertu aimable, la tolérance de bien des choses, l'habitude d'attirer sur vous par la prière la sagesse d'en-haut, la peur d'être surprise par la sagesse du siécle, qui domine au lieu où vous êtes. J'ai cultivé, le plus qu'il m'a été possible, l'attrait que vous avez à la présence de Dieu & le recours fréquent à N. S. dans l'amour duquel vous devez être affermie, fondée, enracinée, inébranlable : c'est pour cela, que je vous ai conseillé la fréquentation des sacremens, & une grande dévotion à la sainte messe. J'ai espéré que dans cette vie édifiante, toute chrétienne, qui n'avoit rien de singulier au dehors, vous gagneriez plus d'ames à la Cour, & que Dieu répandroit au dedans de vous ses dons & cette beauté singulière, que le Psalmiste nous représente au dedans &

dans le ſecret du cœur de la fille du Roi : je n'ai point douté, que par ces obſervances communes du chriſtianiſme, par la fidélité aux pratiques particulières des devoirs de votre état, par l'abondance de vos bonnes œuvres, & par cet amour tendre pour N. S. J. C. vous ne vous élevaſſiez, de vertu en vertu, à une très haute perfection, d'autant plus ſûre pour vous, qu'elle feroit moins connue du monde, & plus éloignée de toute ſingularité. Perſévérez, Madame, achevez l'œuvre que votre Dieu vous a confiée, & pour laquelle il vous a appellée à la Cour : il vous fortifiera dans vos tentations : il ſera avec vous dans vos peines : allez toujours confidemment au trône de ſa grace par J. C. Vous êtes dans la voie du ſalut éternel, tandis que vous êtes environnée de chrétiens ſuperficiels, qui ſuivent *des routes qui leur paroiſſent droites, & dont l'iſſue eſt la voie de la mort*. Votre mort pourra être ſubite, elle ne ſera jamais imprevûe : Dieu nous cache notre dernier jour, afin que nous veillions tous les jours de notre vie. Dans le tems de la ſéchèreſſe, déſirez le déſir : c'eſt là cette bonne volonté, à laquelle une grande paix eſt promiſe :

c'eſt-là le gémiſſement qui plait à Dieu, & qui vaut mieux que les prières vocales. Je connois le fond de votre cœur: vous vous repentez de vos péchés: vous avez une haine irréconciliable contre les ennemis de notre ſouverain maître. J'ai plus d'envie de vous aider, que jamais: que ne voudrois je pas faire pour celle qui eſt vraîment ma ſœur, ma fille, ma mere?

LETTRE LXIV.

Sur la Fête de Noël.

J'Eſpére, Madame, me rendre à St. Cyr, lundi au ſoir. Je reçois une excellente nouvelle en apprenant que votre ſanté ſe rétablit: chargez moi bien, Madame: ce ſera un grand ſurcroît de joie pour moi! je porterai ce fardeau de bon cœur: ne craignez donc pas de m'accabler, trop heureux, ſi je puis vous ſoulager en vous aidant à porter ce qui vous accable. J'ai une grande eſpérance que N. S. vous rendra cette charge plus légère, ou qu'il vous fortifiera pour la bien porter. Allez Madame, allez ſouvent dans ce ſaint

tems lui faire en eſprit votre cour à Bethléem, & dites comme les pieux Bergers, *allons juſqu'à Bethléem : voyons cette merveille qui eſt arrivée, que le Seigneur nous a découverte.* Que cette crêche eſt admirable ! les palais des Rois ſont-ils comparables à ce ſaint lieu ? c'eſt le ſéjour de la paix : c'eſt le ſanctuaire de Dieu : c'eſt le Paradis terreſtre : les anges y accourent en foule, ſelon l'ordre de Dieu le pere, pour y adorer ſon fils unique entrant en ce monde : car l'Epître aux Hébreux nous apprend, que, lorſqu'il envoya dans le monde ſon fils premier-né, il dit, *que tous les anges l'adorent* ! n'eſt-ce pas-là cette multitude de la milice du Ciel, qui, ſelon Saint Luc, fit entendre aux Bergers le cantique de la joie, *gloire ſoit à Dieu au plus haut des cieux &c ?* ils admirent la ſageſſe de Dieu qui commence à éclater dans ce profond myſtère, lequel eſt par excellence le myſtère de la religion.

J. C. promis, & J. C. donné, voilà toute la religion : il étoit hier, il eſt aujourd'hui, il ſera demain: c'eſt un enfant qui eſt Dieu & Sauveur, il eſt enveloppé de langes, & couché dans une crêche : ce myſtère eſt devenu manifeſte à

notre foi : Dieu a pris soin d'en démontrer la vérité : il a été annoncé par les anges, justifié par l'accomplissement des prophéties, confirmé par un nombre infini de prodiges, par la conversion du monde incrédule, & par la gloire suprême dont Dieu a enfin couronné son fils unique au jour de sa resurrection : événement attesté par des témoins oculaires, irréprochables, tous morts pour le soutien de cette merveille. *Ce qui a été dès le commencement, ce que nous avons oui, ce que nous avons consideré, ce que nos mains ont manié touchant le verbe de vie, nous vous l'annonçons : car la vie s'est manifestée, & nous l'avons vûe : nous en rendons témoignage, nous vous annonçons la vie éternelle qui étoit dans le pere & qui s'est découverte à nous : ce que nous avons vu, & ce que nous avons oui, c'est ce que nous vous annonçons, afin que vous entriez en société avec nous, avec le pere, & avec J. C. son fils* : ainsi parloient, préchoient, écrivoient ces hommes pleins de sagesse & de vérité, témoins des merveilles de J. C. : voilà ce que la sainte Vierge conservoit dans son cœur, à mesure que le mystère de J. C. se développoit. O ! qu'il fait bon pour vous, Madame, à Bethléem ! allez y mon-

trer votre foi, relever votre espérance, enflammer votre charité & votre gratitude : dites lui ces paroles d'un grand serviteur de Dieu ; Seigneur ! si ce que nous croyons est une erreur, c'est vous-même qui nous avez trompez, puisque vous avez fait tant de miracles en faveur du mystère de J. C. qu'il est impossible de ne pas le croire. Allez, Madame, vous consoler à Bethléem : allez vous y décharger de vos peines : allez entendre ces paroles de la bouche sacrée de J. C. : *venez à moi, vous tous qui êtes chargés, & je vous soulagerai.* Je ne doute point que ces paroles ne soient plus particuliérement pour vous. Quoi ? celle, que Dieu a envoyée au milieu du monde pour y soutenir sa gloire, & qui désire de tout sacrifier à sa religion, seroit délaissée ! elle souffre, parce qu'elle est fidéle, & Dieu l'abandonneroit ! sa volonté est prompte, son corps est infirme, & le Dieu fort ne la soutiendroit pas ! elle demande sans cesse la sagesse, & le conseiller des hommes l'abandonneroit à l'incertitude des tems où nous sommes ! elle ne veut que remplir les devoirs d'une place pénible, importante, qu'elle n'a pas choisie, qu'elle ne demanderoit pas, qu'elle occupe

occupe par soumission à la providence, & le Dieu de miséricorde ne seroit pas touché de ses vœux ardens pour le bien public! & il seroit inéxorable aux prières que le St. Esprit excite dans son cœur! Non, Madame, je ne le saurois penser, & j'ose au contraire assurer qu'elle sera secourue à Bethléem, si elle persévère avec l'Eglise d'y faire sa cour au souverain Seigneur de l'univers : car il a dit, *bien heureux sont ceux qui ont faim & soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés!*

LETTRE LXV.

Sur les malheurs de l'Etat.

IL me paroît que Dieu est avec vous : je le bénis de la droiture avec laquelle par sa grace vous allez en toute chose au bien. Persévérez, Madame : que ne devons-nous pas à Dieu & à la religion dont-il nous a éclairés ? Dieu ne vous a point donné une religion de femme mondaine, ou de ces ames occupées de petites pratiques, & fort ignorantes dans les grandes : vous avez reçu la couronne de quelque Prélat, de quelque grand personnage qui n'a pas sçu

garder ce qu'il avoit : & Dieu vous a donné sa portion, afin que vous en rapportiez des fruits. Gardez mieux que ce pauvre disgracié, qui nous est inconnu, ce qu'il a perdu & qui vous a été donné, selon cette parole de l'Apocalipse, *gardez bien ce que vous avez, de peur qu'un autre ne reçoive votre couronne.* Vous souffrez, Madame, par bien des droits, & souvent avec ennui, tristesse, & répugnance : mais ces souffrances acceptées avec soumission aux ordres de Dieu que vous ne pouvez détourner lui sont agréables.

Hélas ! Madame, je suis honteux de vous en parler : car je sens une langueur qui me fait fort désirer ma guérison, & qui me réduit à une acceptation aussi languissante, quoique je désire bien sincèrement de parvenir à ce dégré : car, quoi de meilleur ici-bas, que d'obéïr à un si bon maître & à un tel pere, qui pour une légère souffrance, nous prépare une paix éternelle d'une incomparable gloire qui surpassera toute mésure ?

Comment pourriez-vous, Madame, être insensible à ces peines, qui sont dans les foibles & dans les mondains la source de tant de péchés ? Vous croyez quelquefois être trop sensible aux

choſes qu'il faut quitter, & froide pour ce que vous allez trouver : c'eſt ce que vous me marquez en un endroit. Mais vous ne ſerez pas inſenſible à ce qui ſe paſſe ici-bas, quand même vous l'auriez quitté. La charité qui vous preſſe ſur les beſoins de l'Etat ne vous laiſſera pas indifférente ni oiſive : mais elle ſera plus pure. L'état parfait de l'autre vie vous délivrera des imperfections qui ſe mêlent ici-bas à vos vertus. Vous aimez à préſent comme un enfant : là-haut, vous aimerez comme les parfaits. Vous marchez ici-bas dans l'obſcurité, & vous ne voyez qu'à demi & à travers un nuage : là-haut, vous verrez à découvert toutes choſes dans la clarté de Dieu. Ici-bas, l'eſprit eſt prompt & la chair eſt foible : là-haut, tout ſera ſain & plein de force. Le capital dans ce pélérinage eſt de faire tout dans la vûe de plaire à Dieu, & de mériter la perfection conſommée de l'amour qui nous unira à lui. On vous maudit, mais ce ſont les méchans : vous êtes haïe de ceux qui haïſſent Dieu, & que Dieu haït, de ceux qui ſeront couverts de honte & d'une éternelle confuſion, de ceux qui n'aiment ni le Roi, ni l'Etat, de ceux qui n'oſéroient paroître que ſous les déguiſemens des libelles anoni-

mes : mais vous êtes chérie de Dieu. Vous devez donc vous réjouir d'avoir part aux malédictions que l'Evangile prédit aux amis de Dieu qui souffrent pour la justice. Plus je vous approfondis, Madame, dans l'état présent des affaires & de l'humiliation du Roi, plus j'admire les vûes de Dieu sur vous. Il éleve les uns pour les perdre à cause des maux infinis, qu'ils font dans les grandes places où ils ne devroient faire que du bien : il vous a élevée pour vous sanctifier par la voie de la souffrance & de la croix, & par l'abondance des bonnes œuvres dans le lieu des plaisirs. Que feroit le Roi, s'il étoit livré à une personne flatteuse & mondaine ? Tant que l'aversion pour ses défauts sera jointe à *l'amour tendre* que vous avez pour lui & à la compassion qui vous fait partager avec charité, aux dépens de votre repos, ses malheurs, ses douleurs, & son accablement, il n'y a rien à craindre pour vous : *Dieu a formé les liens qui vous unit.* Soyez seulement attentive à ne vous pas rebuter : il a besoin de vous, & nous avons besoin de lui, comme j'avois l'honneur de vous le dire hier. Il faut le préparer aux vérités, qu'il n'aime pas, par la joie qu'il aime beaucoup : il faut l'encourager, le

réveiller, l'attrister quelquefois, & le consoler souvent. Si je ne sçavois que Dieu est en vous avec une grande abondance des graces, je ne pourrois, Madame, me résoudre sans peine à vous donner de tels conseils : car je sais les épreuves par où vous avez à passer pour en venir là : quel moyen de réjouir les autres quand on est soi-même accablé de tristesse ! Ayez confiance en Dieu qui unit si tendrement deux personnes si différentes dans leurs sentimens.

LETTRE LXVI.

JE crains pour vous, Madame, l'impression de la misére publique, quoique je ne puisse m'empêcher d'être ravi de votre charité tendre pour les pauvres. *Il n'est pas en mon pouvoir*, dites vous, *de n'être pas triste au milieu de tant de sujets d'affliction & d'inquiétude. Peut-on voir autour de soi le scandale du siécle, la désolation de la guerre, les miseres de ses freres qui sont dans d'extrêmes souffrances, sans être affligée ?* C'est là sans doute le caractère de la charité, le sentiment des élus, de pleurer sur les scandales, de gémir sur les playes de l'Eglise, de compâtir à ses freres : c'est même un des sujets des plus

légitimes d'affliction. Mais il faut cependant la modérer par la conformité à la volonté de Dieu.

Vous avez part, Madame, à la béatitude de ceux qui pleurent, quand vous gémiſſez des miſères de la guerre, & des ſouffrances du peuple. Vous participez auſſi à ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice, en déſirant avec empreſſement la paix générale qui eſt l'unique remède à tant de maux. Que je ſuis ravi de voir que vous ne tenez plus au monde que par la ſenſibilité à la miſére publique ? Cependant, au milieu de la joie que j'ai eue en vous allant marquer toute ma reconnoiſſance du ſucceſſeur que vous m'avez donné, vous m'avez fait une très grande compaſſion, ſouvenons nous de ce que les Apôtres diſoient à leurs diſciples : *c'eſt par beaucoup de peines & d'afflictions que nous devons entrer dans le Royaume de Dieu.* Je touche à la fin de ma carrière : & je vois que je n'ai pas aſſez ſouffert : le tems du ſalut, Madame, approche pour vous, comme pour moi. Mettons à profit nos ſouffrances : avançons à grands pas, à meſure que le jour finit : je le demanderai à Dieu pour vous, Madame, & pour moi, juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Perſonne ne vous eſt plus acquis, parce que perſonne ne vous a mieux connue.

LETTRE LXVII.

Sur divers sujets.

ABANDONNEZ, Madame, tout simplement ce qui vous fatigue trop : il y en aura toujours assez, pourvu que vous remplissiez la mésure de votre état. Vous ne devez pas reprendre les soins que vous dites avoir quitté depuis vingt ans Ne vous fatiguez point tant du soin des autres : mais ne vous négligez point, de maniére à faire décrier les saints vos bons amis, qu'on rendroit responsables de tout ce qui feroit de la peine en vous. Donnez peu, pour avoir beaucoup : vous avez à gagner une ame par les choses innocentes, par des maniéres faciles, par une dévotion gaie : ne lui laissez donc rien voir qui puisse l'effaroucher. Souvenez vous que, selon St. Paul, les austérités corporelles ne sont pas essentielles, mais que la piété sanctifie tout ce qui est permis & innocent. Ne vous contentez donc pas d'être gaye au dedans, faites part de votre joie à ceux qui ont droit de vous en demander.

Craignez votre choix, même dans le bien, quand il peut y avoir quelque in-

convénient. L'on fait beaucoup, quand on fait ce que Dieu demande avec persévérance & avec amour. Je crois que vous avez, quant à présent, votre mésure : tâchez de la remplir avec joie, simplicité, & humilité. Je ne vois point sans une grande consolation le penchant, où la grace vous porte touchant l'humilité : je sai qu'il y a des combats en vous : la vanité vous attaque souvent : vos redditions en font mention : mais l'humilité vous défend mieux que jamais. Que le Dieu de paix, qui apprend si bien aux superbes à s'anéantir, soit à jamais béni d'un si grand don !

Si les bains, dont vous me parlez, sont modestes, vous pouvez vous en servir. Changez librement & hardiment votre ceinture en bracelet, quand cela vous convient. Il n'est point nécessaire, Madame, que la demi heure de votre méditation soit de suite : Dieu en recueillera toutes les parties : ce qui est essentiel, c'est quelle soit humble & fervente, & quelle soit du fond du cœur. Ce seroit bien un vrai scrupule, si étant toute la matinée à l'Eglise les Dimanches, vous doutiez si votre oraison est faite. La prière n'est point une interruption à la prière : ce n'est pas quitter Dieu, que d'être toujours avec lui. Je n'ai garde, Ma-

dame, de vous ôter le pain des enfans : je vous le conſeille, cette année, auſſi fréquemment que l'année paſſée, pourvu que vous ſoyez fidéle à ne faire ſur cela aucune contrainte à votre ſanté. Après cela, communiez ſouvent : ce ſera un motif & un moyen excellent de ſanctification pour vous. Le bois ſec n'eſt pas plus aiſé à enflammer, qu'une ame bien préparée n'eſt ſuſceptible de ce feu divin, que le ſauveur eſt venu apporter ſur la terre, & qui enflame les fidéles à la ſainte table.

J'apprends en ce moment que votre ſanté ne ſe rétablit point : & j'en ſuis dans une véritable peine. Je ſais par expérience combien les maux d'épuiſement viennent d'une maniére inſenſible, & à quel point ils ſont opiniâtres. Il y a je ne ſai combien d'années, que je languis, pour avoir négligé ma ſanté dans ma premiere jeuneſſe. Votre ſanté, ni votre vie ne ſont à vous, Madame : c'eſt un dépôt confié : vous devez en prendre le même ſoin, que vous prendriez de celle d'un autre dans le même cas. Quand on fait autrement, ce n'eſt pas détachement de ſoi, c'eſt défaut de ſimplicité. Quant au danger de ſe flatter, on en eſt entiérement à l'abri, en ſe laiſſant juger par le meilleur médécin qu'on prie de

parler ſans compliment. Pouſſer le ſcrupule plus loin, c'eſt vouloir être trop ſage, & ſuppoſer que Dieu ne ſe contente pas de la vraie droiture. Quand on a un naturel courageux comme le vôtre, on a plus de peine à s'apétiſſer & à ſe rabaiſſer à tous ces petits ménagemens de ſanté, qui paroiſſent des foibleſſes & des relâchemens, qu'à s'élever par grandeur au-deſſus de tous les beſoins. Ainſi il y a plus à s'humilier, à devenir ſimple, & à mourir à ſoi dans cette conduite qui paroît un relâchement, que dans la rigueur qui n'épargne en rien le corps. Il vaut mieux faire la volonté de Dieu, en ménageant ſes forces, que gouter ſa préſence : l'un eſt fidélité pour lui, l'autre eſt jouiſſance pour nous-mêmes. Vous tenez trop à cette préſence apperçue & reflechie de Dieu qui vous eſt donnée, & qui eſt bien moins Dieu pour vous, que l'accompliſſement de ſon ordre. Ménagez donc votre ſanté, moins par les remèdes que par le repos & la gayeté. Vous n'y perdrez rien pour l'intérieur, en préférant le pain le plus ſec au lait le plus doux.

LETTRE LXVIII.

Sur l'amour désintéressé.

IL y a, Madame, plusieurs choses dans la lettre, que vous m'avez montrée, que je n'entends pas assez bien. On doit, ce me semble : vouloir trouver en soi une certaine perfection de vertus, qui doit tenir au lieu de tous les autres bienfaits : & l'on doit se consoler par-là des choses extérieures, que la providence nous enleve : & une indolence qui nous rendroit indifférens touchant la perfection de la vertu seroit blamable. Il est vrai, aussi que si c'est l'amour-propre & non le désir de plaire à Dieu qui anime, ce n'est plus vertu : je crois encore que c'est le sentiment de M. . . . Je ne comprends pas non plus que pour être pur dans la perfection, il faille la regarder en soi comme en autrui sans nulle satisfaction, que ce soit soi plutôt qu'un autre, à moins qu'on ne veuille parler de la complaisance de l'amour-propre : car d'ailleurs la vraie charité a pour règle d'aimer sa propre perfection, préférablement à celle d'autrui : il ne la faut pas regarder, comme Lucifer, par orgueil, mais pour en remercier Dieu, &

pour tâcher de la conſerver & l'augmenter autant quil ſe peut, ſelon cette parole, *que celui qui eſt juſte ſe juſtifie encore* ! Il y a d'autres choſes, que je n'entends pas clairement. Pour venir à ce que vous m'avez marqué, je crois qu'on ne vient point à cette mort du chrétien ſans courage & ſans pratiquer l'humilité du cœur & la ſimplicité, qui ne cherche que Dieu, & s'éloigne ſans grimaces & ſans héſitations de ce qui lui déplait. Mais je ſuis bien perſuadé qu'une pareſſe & une ſimple indolence & dépouillement de courage & de pratique ſeroit une paſſiveté, blamable pour vous, & condamnable par les regles de l'Egliſe. Voici une propoſition condamnée par un Concile général de Vienne contre les Begnins & les Béguines qui étoient des Illuminés : *c'eſt une imperfection de s'exercer dans les actes de vertu : & une ame parfaite doit s'éloigner des pratiques de vertu* : ces faux Illuminez établiſſoient qu'une ame pouvoit devenir ſi parfaite en cette vie, qu'elle étoit impeccable, & qu'elle ne pouvoit aller plus loin : ce qui n'appartient qu'à la perfection de l'autre vie. Il y a une différence totale entre le ſens de Mr. de ... & celui-ci : & je ne vous l'ai rapporté, qu'à l'occaſion de cette perfection idéale qui conſiſteroit dans une

mort entière & ſans imperfection, qui banniroit toute ſenſibilité, & qui anéantiroit entiérement la créature, & la rempliroit de Dieu ſans effort de ſa part & ſans pratiques, c'eſt la perfection du ciel : *Dieu ſera toutes choſes en tous*, comme dit St. Paul, ſans que la créature y mette rien par ſon travail : elle recevra tout, & ſera dans une paſſiveté heureuſe : ce qui ſera la récompenſe & le prix de ſes travaux & de ſes pratiques paſſées. Ici-bas, nous devons mourir au péché, nous devons marcher dans une vie nouvelle, les membres de notre corps ne doivent plus être des armes d'iniquité, & nous devons nous donner à Dieu comme vivans, de morts que nous étions, & lui conſerver les membres de notre corps pour ſervir à la juſtice : il faut obéir du fond du cœur à la doctrine de J. C., à laquelle nous ſommes livrés par la grace. Voilà ce que je lis dans le Nouveau Teſtament, où il eſt parlé à fond de la mort des chrétiens : tout cela demande du courage & des pratiques ſolides de vertu. Si par pétiteſſe & par ſimplicité, on entendoit quelque choſe qui donnât excluſion à cette inconteſtable doctrine, je n'y ſouſcrirois jamais : je ne ſai point ce que cette déſapropriation de dons de Dieu, pétiteſſe,

& mort ſans réſerve, qu'une infinité de perſonnes pénitentes & vertueuſes ne connoiſſent pas plus que moi, mais, en tout cas, ces perſonnes pénitentes & vertueuſes ne ſeroient par privées de la lumiére néceſſaire à leur ſalut, ſi elles perſévérent dans la pénitence & dans la vertu : elles ſe garderont de ſe rien attribuer de la gloire de Dieu elles continueront à être humbles de cœur, & à mourir au péché ſans réſerve : elles tiendront à ce qu'il y a de plus pur la perfection de leur état : mais elles comprendront que la perfection pure & ſans défaut eſt pour l'autre vie : car Dieu y a mis une méſure. Il eſt vrai que comme nous ignorons cette méſure, & celle du progrès que nous faiſons, nous avons tous les jours beſoin de courage & d'attention pour avancer ſelons cette exhortatiou du St. Eſprit, *que celui qui eſt ſaint ſe ſanctifie encore* : & notre méſure ne ſera pleine qu'à la mort : car recevant tous les jours de nouvelles graces, nous y devons répondre tous les jours par une nouvelle reconnoiſſance : ainſi c'eſt bien que nous ne connoiſſions pas toute l'étendue de notre méſure, afin que nous ne nous endormions jamais. Je ſuis perſuadé, Madame, que mes ſentimens ſur cela ſont les mêmes que ceux de M. de .... &

quoiqu'il voie plus que moi, je crois fermement ne pas penser autrement que lui. J'ai néanmoins pris occasion ici de vous instruire, comme mere d'une communauté, sur un certain langage de dévotion mal entendue : & je crois que tout ceci vous peut servir en votre particulier. Dieu veuille vous accorder le grand don de persévérance !

EXTRAIT *

Des redditions des Comptes

DE Me. DE MAINTENON.

. . . . sur ce que je fais pour vous. Il faut pourtant, ô mon Dieu ! que je vous réponde, & aux graces qu'il faut encore que vous me fassiez.

Soyez béni de celle que vous m'avez faite à pareil jour qu'aujourd'hui ! mais, mon Dieu, qu'elle ne soit pas pour ma seule satisfaction, & qu'il vous en revienne de la gloire pour ma sanctification ! . . . .

Qu'il y a long-tems que je ne vous ai entretenu, ô mon Dieu ! & que j'ai de pardons à vous demander de la maniére

* Voilà les seuls restes des redditions de Madame de Maintenon : on les a encore écrits de sa main sur un papier à demi-brulé.

dont j'ai paſſé les quinze jours de maladie que je viens d'avoir ! Je pouvois tirer plus d'avantage de mes ſouffrances : & quelque médiocres qu'elles ayent été, votre bonté m'auroit compté ma réſignation à les ſouffrir. Cependant vous m'avez fait la grace de ne me pas impatienter : j'ai ſouffert, & j'en ai été bien aiſe dans des momens : je n'ai pas même formé un déſir pour ma guériſon : j'ai aimé mon mal, & toutes les circonſtances qui l'ont accompagné. J'ai eu beaucoup de ſoumiſſion & d'indifférence pour les remèdes, ne mettant ma confiance qu'en vous ſeul : ce que j'y ai mis de mon fonds, c'eſt une grande lâcheté qui m'a fait ſuccomber aux petits maux que vous m'envoyiez, un grand abandon de toutes les prières, me contentant des ſentimens de réſignation où je me trouvois, beaucoup d'amour-propre qui m'a fait rechercher tous les ſoulagemens poſſibles, une grande complaiſance dans les louanges que la flaterie inventoit pour me plaire, beaucoup d'ingratitude & d'aigreur pour les ſoins dont on m'a accablée, beaucoup de mépris pour mon prochain. Ah ! mon Dieu, que de mal pour un peu de bien ! . . . . . Recevez moi Seigneur : animez mon eſprit & mon cœur, en fortifiant mon corps. Si

vous me rendez la ſanté, que ce ſoit ô mon Dieu! pour vous ſervir avec plus de ferveur, que juſqu'à cette heure : & ſi votre volonté me deſtine à la ſouffrance & à la langueur, faites que mon ame, ſe détachant de la matiére, s'éleve vers. vous avec plus de liberté. . . . .

Vous me faites ſouffrir, ô mon Dieu! & vous m'envoyez un échantillon de cette pénitence que je vous demande tous les jours. Hélas! Seigneur, la maniére dont je la ſouffre me fait bien voir, que ce n'eſt pas ſincérement que je la demande . . . . Quelle triſteſſe m'accable pour des maux très légers! quel abandon des exercices de piété que j'avois entrepris! quel oubli de votre ſainte préſence! quel découragement! quelle impatience! Ah! mon Dieu, ayez pitié de moi : mon état eſt déplorable. . . . .

Pourquoi êtes-vous triſte, ô mon ame! & pourquoi vous troublez-vous? eſpérez en Dieu, & conſolez vous, parce qu'il vous eſt encore permis de votre douleur de le bénir, & de lui rendre la gloire qui lui eſt due : il eſt mon ſauveur & mon Dieu. . . . . .

Lorſque j'étois affligée, j'ai élevé ma voix au Seigneur, & il ma exaucée. Seigneur! ſoulagez mon ame. . . . .

O mon Dieu ! eſt-il quelque choſe dans le ciel & ſur la terre, que je puiſſe déſirer ? vous êtes le Dieu de mon cœur, & mon partage pour toujours....

O mon ame, le Seigneur te ſuffira lui ſeul dans l'éternité : qu'il te ſuffiſe dans le tems !.....

Ne ſouffrez pas, mon Dieu, que j'aye ici-bas d'autre plaiſir que de vous poſſéder, d'autre regret que de vous perdre..

La terre eſt le ſéjour des privations : quand ſerai-je dans le païs du repos & de la joie ?.....

Quand on n'aime que Dieu, on ne doit être affligé, que de lui déplaire : & ſa volonté doit faire toute notre joie au milieu de toutes nos peines.

Beni ſoit Dieu, pere de toute conſolation, qui adoucit en moi toutes les amertumes de cette vie, & qui tourne en bien tous mes maux !

La vertu ſe perfectionne dans l'infirmité, & la force augmente par la foibleſſe.

Je me glorifierai de mes infirmités, afin que la vertu de J. C. demeure en moi.

Plus le corps s'affoiblit, plus l'eſprit de grace doit ſe fortifier en nous.

Dans le chriſtianiſme, l'important n'eſt pas de beaucoup agir, mais de beaucoup aimer.

On aime beaucoup Dieu, quand on

ceſſe de s'aimer ſoi même : & l'on ceſſe de s'aimer ſoi-même, lorſque ſe ſentant affoiblir & comme détruire, on conſent de bon cœur à ſa propre deſtruction pour l'amour de Dieu.

J'étois autrefois trop vive : il eſt bon d'être à préſent amortie & comme mourante.

LETTRE *
DE M. L'EVEQUE DE CHARTRES AU ROI.

SIRE,

APRE'S avoir remercié Dieu de la paix qu'il nous a enfin donnée par les ſoins de V. M., il eſt juſte que nous

* Je joins ici cette lettre, que je ne publierois point, ſi elle n'avoit déja paru dans quelques journaux : j'y joins auſſi la note de l'Editeur.

Que le lecteur ne forme aucun doute ſur l'authenticité de cette lettre : j'ai vu de mes yeux l'original écrit & ſigné par M. l'Evêque de Chartres, quelques ratures, mais point de mots ſubſtituez au-deſſus des mots rayez : au dos, ceux-ci, de la main de Me. de Maintenon, *lettre très ſecrete de M. l'Evêque de Chartres* : point de date, mais elle eſt ſurement de la fin de l'année 1697 après la paix de RISVVICK. Mlle. d'Aumale en parle dans ſes Memoires, mais elle dit qu'on n'a pas voulu la lui montrer. Je tiens la copie que je donne au public d'un Eccléſiaſtique qui a été attaché à feu M. de Merinville, Evêque de Chartres, neveu & ſucceſſeur de M. des Marais. Les Dames de St. Louis peuvent produire l'original : elles l'ont eu de M. de Merinville qui leur donna cette piéce cachetée de ſes armes vingt ans après la mort de Me. de Maintenon, à condition qu'elles ne l'ouvriroient qu'après la ſienne. Cependant il écrivoit à Me. de Maintenon : *ne*

la remercions elle-même de tout ce qu'elle veut bien sacrifier à notre repos. Les bontés, qu'elle a pour moi, me flâtent qu'elle ne trouvera pas mauvais que je prenne cette liberté.

Dieu enfin, Sire, a exaucé votre foi : il vous a délivré, parce que vous avez eu confiance en lui : il vous a protégé, parce que vous avez connu son nom, selon la parole du Prophête : il a été touché de la droiture de vos intentions, & de votre grand zèle pour la religion. Il veut que ce soit vous qui rendiez le calme à l'Europe agitée, après vous avoir

soiez point en peine, Madame, j'ai brulé tous les papiers qui vous regardoient : que j'ai trouvez dans le cabinet de feu M. l'Evêque de Chartres. Mais comment cette lettre adressée à Louis XIV a-elle pu se trouver dans ces papiers ? Vraisemblablement l'Evêque la remit à Me. de Maintenon, soit pour l'examiner, soit pour la donner au Roi : & Me. de Maintenon trouva bon de la supprimer à cause des louanges, que le Roi auroit pu croire concertées entre elle & son directeur. Peut-être aussi n'est-ce qu'un brouillon, comme les ratures & le manque de date semblent le dire. Les secretaires du cabinet peuvent voir dans les papiers de Louis XIV. si cette lettre est arrivée à son adresse. Ceux qui croiroient qu'elle est l'effet d'un concert entre M. des Marais, & Madame de Maintenon, & M. de Mérinville formeroient un soupçon moins vraisemblable que malin. Car, en ce cas, cette piéce étoit destinée, à tromper, ou à instruire la postérité : mais comment accorder le dessein de tromper avec l'apostille de Me. de Maintenon qui l'auroit trahie ? & le dessein d'instruire, avec cette fureur d'anéantir tout ce qui auroit prouvé plus simplement sont état ?

miraculeusement soutenu contre les efforts de tous ses Princes réunis.

Quelles actions de graces ne devons-nous pas à Dieu, Sire, des biens qu'il répand sur nous par votre sagesse, par votre générosité, & en récompense de votre foi ?

Les Evêques sont les Peres spirituels des peuples : ils ont droit de répandre leurs cœurs aux piés de V. M. Agréez donc, Sire, que pour le Diocèse que vous m'avez confié, je vous marque notre profonde reconnoissance. Tous vos peuples sentent les obligations qu'ils vous ont dans cette paix si désirée : de tous côtés, ils élevent leurs mains au Ciel pour demander la conservation de votre sacrée personne.

C'est à nous, à faire un saint usage du bien que nous devons à votre amour pour nous : mais, tandis que nous faisons des vœux pour obtenir les graces nécessaires à V. M., c'est à elle à remplir tous les desseins de Dieu sur elle.

La paix va vous fournir, Sire, les moyens d'affermir la Religion Catholique & de rétablir par tout les loix, en rémediant aux maux que la guerre à introduits. Vous aurez à présent la facilité de soulager votre peuple de l'accablement où il est : vous aurez pitié de tant d'ames exposée aux injustices, à l'insen-

ſibilité, à l'oubli du ſalut, au déſeſpoir, que la grande miſère traine après elle.

Vous avez, Sire, beſoin d'une nouvelle ſageſſe & de la force d'en-haut, non ſeulement pour réparer les déſordres de la calamité d'où nous ſortons, mais encore pour bien uſer de la grande proſpérité où vous entrez. David ſe conſerva pur & innocent, tant qu'il fit la guerre aux ennemis du peuple de Dieu : il ſe perdit dans l'oiſiveté. Samſon fut invincible tant qu'il combatit contre les Philiſtins : ſa force l'abandona, dès qu'il ceſſa de combattre & de vaincre. Et Salomon, le plus ſage des Rois tant qu'il bâtit le temple du Seigneur, fut la proye des paſſions, dés qu'il eut achevé ſon ouvrage.

La grande place que vous occupez : Sire, ſeroit un piége pour vous dans la guerre & dans la paix, comme elle l'a été pour tant de vos Prédéceſſeurs, ſi Dieu n'avoit rempli votre cœur d'une crainte ſalutaire, d'une grande horreur du mal, d'un grand zèle pour l'Egliſe, & d'un amour ſincére pour votre peuple. Chargez de tout, les Rois répondent à Dieu des injuſtices de la guerre & des vices de la paix : & les ennemis de l'Etat ne ſont pas les plus dangereux.

Vos œuvres, Sire, décideront de vo-

tre ſort dans l'éternité : rempliſſez de vertus vos jours, comme St. Louis : elles ſupléeront aux auſtérités de la pénitence incompatibles avec votre état. V. M. remettra peu à peu aiſément le bon ordre par tout : elle rendra juſtice à tout le monde : elle avancera en tous lieux la gloire de ce grand Dieu qui s'eſt ſi hautement déclaré en ſa faveur : c'eſt dans la paix, que l'on ſeme les doux fruits de la juſtice chrétienne.

Il eſt viſible, Sire, que Dieu veut vous ſauver. Malheur aux Princes enlévez dans une jeuneſſe livrée aux grandes paſſions ! il vont remplir une des plus triſtes places de la réprobation éternelle. Le ſalut des Rois eſt d'être réſervez à un âge plus mûr, après avoir été affranchis de l'idolâtrie de la volupté, ſurtout quand Dieu leur inſpire de l'humilité, de la réligion, de la crainte de ſes jugemens, & qu'après les avoir exercés par différentes contradictions, il leur donne un bon conſeil, & des perſonnes fidèles & pieuſes pour les ſoutenir.

C'eſt ce que Dieu a fait pour vous, Sire. Vous avez une exellente *compagne*, pleine de l'eſprit de Dieu & de diſcernement, & dont la *tendreſſe*, *la ſenſibité*, *la fidélité pour vous* ſont ſans égales. Il a plu à Dieu que je connuſſe le fond de

ſon cœur. Je ſerois bien ſa caution, Sire, qu'on ne peu *vous aimer plus tendrement*, ni plus reſpectueuſement qu'elle vous aime. Elle ne vous trompera jamais, ſi elle n'eſt elle-même trompée. Dans tout ce que j'ai eu l'honneur de traiter avec elle, je ne l'ai j'amais vu prendre un mauvais parti : elle eſt comme Votre Majeſté : quand on lui expoſe bien le fait, elle choſit toujours immancablement le côté de la ſageſſe & de la juſtice. Il paroit bien viſiblement, Sire, que Dieu vous a voulu donner *une aide ſemblable à vous*, au milieu de cette troupe d'hommes intéreſſés & trompeurs qui vous font la cour, en *vous accordant une femme*, qui reſſemble à la femme forte de l'Ecriture, occupée de la gloire & du ſalut de ſon *époux*, & de toutes ſorte de bonnes œuvres. Il me paroit, Sire, que Dieu eſt avec elle en tout ce qu'elle fait, & qu'elle l'aime préferablement à tout.

Voilà le compte que j'ai à rendre à V. M. de la précieuſe brebis qui m'eſt confiée : ſi je ſuis trop hardi, ou trop ennuyeux, je ſupplie très-humblement V. M. de le pardonner à mon zèle.

On ne peut être avec plus de reconnoiſſance, de fidélité, d'amour, de reſpect, que moi, &c. *ſigné* PAUL, *Evéque de Chartres.*

FIN.

